|  |
| --- |
| Roger GODEL [1898-1961]médecin cardiologue, un philosophe et spiritualiste français(1956)Un compagnon de Socrate.DIALOGUES SURL’expériencelibératrice**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par un bénévole, ingénieur français qui souhaite conserver l’anonymat sous le pseudonyme de ***Antisthène,*** Villeneuve sur Cher, France. [Page web](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_antisthene.html).

À partir du texte de :

Roger GODEL [1898-1961]

**Un compagnon de Socrate. Dialogues sur l’expérience libératrice**

Paris : Flammarion Éditeur, 1956, 188 pp. Collection “Homo Sapiens”.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 22 janvier 2020 à Chicoutimi, Québec.



Roger GODEL [1898-1961]

médecin cardiologue, un philosophe et spiritualiste français

Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice



Paris : Flammarion Éditeur, 1956, 188 pp. Collection “Homo Sapiens”.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#tdm)

En présence du Sage de grands problèmes surgissent qu’aucun homme, à certain moment critique de sa vie, ne peut manquer de se poser. Ces problèmes revêtent la forme vivante de dialogues à plusieurs voix ; l’une d’elles domine de haut le débat sous le nom grec de MENON, cet étrange personnage que Socrate éveilla à la vérité. Eveillé il sollicite à son tour chez ses interlocuteurs l’anamnèse : le témoignage d’une évidence cachée sous les brumes de l’oubli.

— Qu’est-ce que le monde ?

— Que cherche l’homme à la poursuite d’une véridique connaissance de soi ? Atteindra-t-il le bonheur au terme de son investigation ?

— Peut-être cette recherche comporte-t-elle des risques, des dangers sérieux ? Nous entendrons ici parler de l’aventureuse existence d’Alcibiade, insatiable de grandeur, toujours insatisfait, mystérieusement malade de la morsure de la sagesse. On joue sa vie à vouloir tricher avec la vérité.

Des questions se pressent dans les dialogues :

— D’où provient la beauté qui emplit la nature ?

— La loi de la jungle offre le spectacle d’une cruauté intolérable ; notre compassion s’émeut et condamne la Nature ; mais demandons à la vie elle-même et à son interprète humain le biologiste de défendre sa loi.

— Le Sage serait-il indifférent à la misère qui règne sur le monde ? Quelle est son attitude devant la société en proie à l’injustice ?

— Notre peur de la mort serait-elle seulement la conséquence d’une illusion ? un sophisme ? un épouvantail sans consistance qu’une haute raison démasque et dissipe ?

Ce mystérieux MENON, l’homme sur qui Socrate déchargea le « choc de la torpille », envisage ces problèmes et d’autres encore à la clarté de l’éveil.

*ILLUSTRATION DE LA COUVERTURE :*

*... l’entreprise est réalisable, mais c’est une étrange navigation.*

*(page 150, chap. 10)*

[2]

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Chez d’autres éditeurs :*

RECHERCHE D’UNE FOI (Les Belles Lettres, Collection « Etudes Anciennes »).

CITÉS ET UNIVERS DE PLATON (Les Belles Lettres, Collection « Etudes Anciennes »).

LES PORTES D’ISHTAR (Institut français d’Archéologie orientale, Le Caire).

[ESSAIS SUR L’EXPÉRIENCE LIBÉRATRICE](http://classiques.uqac.ca/classiques/Godel_Roger/Essais_experience_liberatrice/Essais_experience_liberatrice.html) (Gallimard, édit.).

SOCRATE ET LE SAGE INDIEN (Les Belles Lettres).

SOCRATE ET DIOTIME (Les Belles Lettres).

TERRE DE SOCRATE (Les Editions Universitaires d’Egypte).

PLATON À HÉLIOPOLIS D’ÉGYPTE (Les Belles Lettres).

*En préparation :*

L’HOMME DEVANT UN MIROIR.

ESSAI D’ÉPISTÉMOLOGIE BIOLOGIQUE.

[3]

ROGER GODEL

Un compagnon de Socrate

DIALOGUES SUR
L’EXPÉRIENCE
LIBÉRATRICE

*“Homo Sapiens”*

FLAMMARION ÉDITEUR
26, rue Racine, Paris (VIe)

[4]

*Droits de traduction, de reproduction et d’adaptation
réservés pour tous les pays.*

*Copyright 1956, by ERNEST FLAMMARION.*

*Printed in France.*

[4]

*À Alice GODEL.*

[5]

[187]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Dialogues_couverture)

[Préface](#Dialogues_preface) [7]

[Notice sur les personnages](#Dialogues_notice) [15]

Chapitre I. [La pensée brûle ses ailes](#Dialogues_chap_I) [17]

Chapitre II. [Spectateur devant le monde](#Dialogues_chap_II) [27]

Chapitre III. [À midi sur l’Ilissos](#Dialogues_chap_III) [43]

Chapitre IV. [Laisser les formes s’effacer](#Dialogues_chap_IV) [53]

Chapitre V. [Retrouver le Mesureur de l’Incommensurable](#Dialogues_chap_V) [71]

Chapitre VI. [La joie est un feu difficile à nourrir](#Dialogues_chap_VI) [79]

Chapitre VII. [L’amour du beau ne laisse pas de cendres en brûlant](#Dialogues_chap_VII) [97]

Chapitre VIII. [La vérité fait entendre ses contes](#Dialogues_chap_VIII) [111]

Chapitre IX. [La mort s’est vêtue de gloire à ton passage](#Dialogues_chap_IX) [125]

Chapitre X. [Nous venons au monde par l’effet d’un étrange savoir](#Dialogues_chap_X) [143]

Chapitre XI. [Le Sage est-il indifférent à la misère du monde ?](#Dialogues_chap_XI) [154]

Chapitre XII. [La Sagesse retire à la mort son masque](#Dialogues_chap_XII) [170]

[Note complémentaire du dernier chapitre](#Dialogues_note_finale) [185]

[7]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans un essai sur l’Expérience Libératrice, le rédacteur du présent recueil de dialogues souhaitait qu’un homme de science entreprît en expérimentateur l’étude du domaine métaphysique — ce monde de la profonde intériorité [[1]](#footnote-1).

L’expérimentateur établi à la pointe extrême de son être se prend lui-même pour champ d’expérience, instrument et itinéraire de recherche tout à la fois. L’exploration n’emprunte pas les voies de l’auto-analyse, ni celles de la spéculation dialectique ordinaire. Une appréhension directe, immédiate, lui fait saisir par éclairs, dans une séquence discontinue d’instantanéités, l’unité indécomposable des paysages intérieurs.

La pensée scientifique, opérant avec les seules ressources dont elle dispose, serait bien incapable de mener jusqu’à son achèvement — au « territoire inconnu » — une si rare entreprise. Son pouvoir de pénétration s’éteint sur cette mystérieuse frontière où le sentiment de la durée périt dans la plénitude intemporelle de l’expérience pure.

La raison, si elle vise un but inaccessible à ses modes limités d’approche et prétend toutefois y conduire, doit fatalement [8] égarer l’explorateur. Dès les premières démarches elle conçoit une « idée directrice » et la pose à une lointaine distance devant elle. Ce sera là son objectif : un édifice mental, un phare aux feux tournants, perdu dans la brume et qu’elle-même a bâti.

Après avoir parcouru de longs détours, battu des sentiers innombrables, la pensée investigatrice sera restée captive de son illusion première. Dupe de ses artifices, elle aura manqué d’atteindre le but réel dont la nature ne peut être qu’inattendue, irréductiblement étrangère aux plus subtiles approches mentales.

Que la pensée rationnelle soit impuissante à aborder sur les rives de la plus haute région, les métaphysiciens tels que Socrate, Platon ou Plotin le savaient par expérience ; sur le point de parvenir à la dernière étape de la pérégrination, ils avaient dû abandonner leur équipement intellectuel.

Toute recherche expérimentale orientée vers l’arrière-plan métaphysique serait vouée à un échec certain si un principe épistémologique — principe supérieur d’intelligibilité — ne lui servait de pilote [[2]](#footnote-2). Les philosophes hellènes le désignaient du nom de *Noesis*, *Epistémé*, *Nous*, *Aléthéia* ; l’Inde et la Chine le reconnaissaient aussi, de temps immémorial, sous diverses appellations : *Vidyà*, *Jnàna*, *Tao*.

La tentation est grande de vouloir appliquer les méthodes rigoureuses de l’examen scientifique à ce principe-pilote au pouvoir éclairant.

Mais aussitôt surgit une objection sérieuse.

Pour soumettre à l’étude le principe d’intelligibilité, on devrait prendre l’attitude d’un observateur en face de lui et [9] le traiter comme un objet d’examen. Procédure insoutenable. L’ultime connaisseur et témoin, au lieu d’occuper la position première [[3]](#footnote-3) et de dominer les hiérarchies intellectuelles serait ainsi mis au rang des fonctions mentales ; la contradiction est flagrante. Ce foyer établi au delà de tous les niveaux subjectifs et des relations de sujets à objets éclaire d’en haut les démarches dialectiques. Il serait absurde de vouloir outrepasser la suprême référence et de prétendre analyser l’indivisible source ontologique du réel. Sa réalité — indifférente au temps comme à la dissolution de la durée — éveille dans les pénombres de la condition humaine la conscience intérieure du réel. Aucun homme ne met en doute la réalité de sa propre existence : « Je suis conscient d’exister. » C’est pour lui une vérité absolue, anhypothétique [[4]](#footnote-4). L’évidence immédiate d’un tel principe existentiel l’enracine, par le cœur de sa nature, dans un roc de permanence. Par contraste aussi, elle déploie l’éphémère devant son regard au passage du temps.

Un ferme ancrage préalable dans le socle du réel s’impose à l’homme de science s’il veut entreprendre sous d’heureux auspices l’exploration aventureuse de sa propre structure jusqu’à l’ultime profondeur. Il est souhaitable qu’une amarre indestructible, guidant sa progression dans la descente aux abîmes, lui assure une stabilité à l’épreuve des courants de dérive. Car c’est d’abord dans un monde de fluidité aux formes incertaines qu’il doit passer ; au delà du territoire où s’élèvent encore les fugitives constructions mentales qui lui sont familières, aucun indice sensible n’apparaît. Un univers sans dimensions d’espace ni de temps se laisse découvrir [10] — paysage de figures significatives que seule une conscience en éveil peut déchiffrer.

Aucun pionnier de cette expédition ne saurait procéder avec l’aide des seules ressources dont dispose l’investigation mentale au delà des frontières extrêmes de la psyché ; et dès les premiers pas il risque de s’égarer par défaut d’épistémologie. L’achèvement de l’itinéraire exige que soit éveillée la connaissance — à la fois transcendante et immanente — de l’intemporel.

Cet éveil à la connaissance de soi — une anamnèse de la vérité au sens platonicien — est-ce là ce que pratiquait Socrate par son art maïeutique ? On sera tenté de répondre affirmativement après avoir lu les dialogues d’Alcibiade, ceux de Théétète et de Phèdre. Conduire l’interlocuteur à travers les brumes de l’oubli jusqu’à la connaissance de son identité perdue, c’est la tâche du Sage de tous les temps.

Socrate ayant assumé l’unique fonction d’arracher les hommes à leur sommeil, selon les hasards de la rencontre, les livrait ensuite à leurs propres forces. C’est en hommes libres qu’il les invitait à interroger inlassablement le meilleur de leur être : la vérité cachée, *Aléthéia*. Au sortir du dialogue qu’en sa présence ils avaient eu avec eux-mêmes, leur regard s’ouvrait à l’émerveillement.

Les « compagnons » ne se connaissaient pas avec Socrate d’autre lien que l’amour, mais à le fréquenter assidûment ils avaient découvert avec lui qu’une vie sans examen ne vaut pas la peine d’être vécue.

D’ailleurs, qu’ils l’aient voulu ou non, un témoin avait pris place au cœur de leur existence.

Quiconque, adulte ou mûr, souhaite acquérir une compétence en mathématique, cherche un instructeur hautement [11] qualifié. L’ayant choisi avec soin, il met d’abord à l’épreuve les capacités et le talent pédagogique de celui dont il compte recevoir l’instruction. Sans doute, il importe que l’enquête soit conduite avec une prudence et une perspicacité extrêmes — et aussi avec tact. Mais dès lors qu’ont été obtenues les garanties requises, l’intérêt bien compris de l’élève est de se mettre à l’étude dans un esprit d’humilité scientifique. S’il doit argumenter avec celui qui a la connaissance, que ce soit en vue d’obtenir des clartés, des commentaires, de plus amples développements, et non pas avec l’humeur de la dispute et de la contestation stérile ou pour exhiber sa personne dans un débat. Une seule chose importe à l’élève : comprendre clairement, assimiler et faire sienne, par expérience, l’instruction reçue, procéder sans délai à sa mise en pratique.

De même auprès du Sage.

Sa présence incite à l’accomplissement pour lequel on est venu ; mais encore faut-il accepter, selon les termes de Platon, « l’épreuve de la joute suprême ».

L’accomplissement majeur, c’est d’atteindre — derrière la brume dont le Sage dissipe la confusion — l’éclairement par quoi toutes opérations mentales acquièrent un sens.

Ce principe — impersonnel autant que la lumière — n’est nullement une fonction de l’homme, ni un état statique ou dynamique. Il est la conscience même à sa source. Autour d’elle, et par référence au pouvoir épistémologique dont elle est le centre, la pensée ordonne le jeu de ses formes.

Un auditeur ouvert à l’enseignement du Sage n’arrête pas son attention sur le sens restreint des mots entendus ; il reconnaît aux phrases, aux images, aux diagrammes, seulement une valeur de signaux ; au delà des paroles se découvre à lui une réalité d’évidence intérieure.

[12]

Ce fut, d’abord, pour demander au Sage d’éclairer le problème posé si dramatiquement par Socrate — qu’est-ce que l’homme ? [[5]](#footnote-5) — que le rédacteur de ce livre se rendit aux Indes avec sa femme, au début de l’an 1949.

Il ne souhaitait rien d’autre qu’une instruction épistémologique applicable à cette science de la nature humaine qu’est la médecine.

Ses espérances furent pleinement réalisées. Tandis qu’il accordait son attention au dialogue d’une Sagesse transmise de génération en génération du fond des âges, il crut entendre parler Socrate.

L’enseignement se développait par interrogations, commentaires, ironie, défis, procédés tactiques, dans la familiarité des propos ; le visiteur aux Indes revécut les heures ensoleillées de ses lectures platoniciennes. Une lumière fraîche afflua dans les dialogues. Les mystérieuses allusions contenues dans le Phèdre, le Banquet, le Phédon, l’Alcibiade, la VIIe lettre, outrepassant la limite des mots, dégageaient une clarté sans ombres.

Depuis l’instant où survint cette découverte, celui qui écrit ces lignes ne fut plus qu’un auditeur aux écoutes ; en présence du Sage, questions et réponses se donnaient la réplique dans un monologue intérieur.

Il parlait. De ses entretiens ne se dégageait rien d’occulte, aucun appel à de douteuses techniques. On ne se sentait jamais enclin à désirer la puissance, ni à acquérir des pouvoirs.

En écho à sa voix, on s’entendait parler à soi-même. Une vie singulière animait la pensée devant la vérité retrouvée.

[13]

Des interlocuteurs sans noms engageaient de longs débats. D’où avaient-ils surgi ? L’auditeur reconnaissait en eux des tendances enracinées dans son passé, des questions restées jusqu’ici en souffrance, une attitude, certaines exigences de vieille logique. Lui-même — absent des temps et des lieux en face du Sage — n’était plus qu’audition attentive à saisir le secret des dialogues.

La masse de l’ancien savoir rompait ses liaisons et s’ordonnait sur de nouveaux arrangements : des personnages prenaient forme dans un décor de signes, de symboles.

Un voyage d’exploration commença, dont ce livre est le journal de bord.

[14]

[15]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

NOTICE
sur les personnages, la matière
et les décors des dialogues.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ce livre a été écrit en présence du Sage [[6]](#footnote-6). La matière dont il est formé, les décors, les personnages se sont imposés d’eux-mêmes à l’attention du rédacteur. C’est en témoin qu’il assista à la genèse de l’œuvre.

Pourtant, l’écrivain eut sa part du travail à accomplir : demeurer en éveil, d’une vigilance aiguë en face des phénomènes, capter le bref passage de l’insaisissable, retenir les deux pôles du paradoxe — ces têtes d’un serpent bicéphale en bataille — et les suivre jusqu’à leur col d’implantation commune.

Lorsque les dialogues eurent couvert quelques pages, des questions surgirent : de quelle source d’information provenait la matière des thèmes débattus ?

Qui est ce personnage sorti des cadres du temps et dont le nom revient dans tous les entretiens, Menon ?

Le premier problème fut vite résolu. On remarqua que tous [16] les éléments des matières examinées et discutées faisaient partie d’une culture acquise avant la confrontation.

Toutefois, les composantes de cette culture avaient subi un profond remaniement. Leur structure s’était d’abord rompue, puis recomposée selon d’autres lignes de force. Un axe nouvellement surgi les regroupait et les polarisait.

Il restait à déchiffrer la seconde énigme.

Qui est Menon ?

Un homme venu de Thessalie à Athènes pour entendre Socrate porter ce nom. Il reçut du Sage le choc fulgurant (comparable au contact de la torpille) qui accompagne le retour du souvenir perdu. Se peut-il que cette déflagration ait dérouté le visiteur thessalien hors du paresseux écoulement des siècles et l’ait fait atterrir sur notre temps ?

Il s’exprime volontiers en un style socratique d’inclination platonicienne. Mais la tournure de pensée d’un homme du XXe siècle ne lui est pas étrangère.

Ce personnage n’est certainement pas une fiction. Sa voix, sa carrure d’athlète dominent les débats.

Il garde le silence sur les événements de sa vie. Les seules aventures qu’il consente à faire connaître sont ses rencontres avec la Sagesse. Elles lui tiennent lieu d’histoire [[7]](#footnote-7).

[17]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre I

LA PENSÉE BRÛLE
SES AILES

Ainsi, de tous temps, la vérité existe en nous.

PLATON, *Menon*.

[Retour à la table des matières](#tdm)

MENON. — À quoi bon dialoguer ! Croyez-vous qu’il suffise d’échanger des paroles pour que l’objet de nos recherches apparaisse ? Les mots auraient-ils un si grand pouvoir ?

CLAUDE. — La dialectique — correctement conduite — est un puissant instrument d’investigation.

MENON. — ... pour défricher le terrain. Mais en aucun cas elle ne mènera son possesseur jusqu’au terme de l’itinéraire. Celui qui fut mon premier maître, Socrate, mettait fin à ses discours — et aux nôtres — par un point de suspension. Avec lui, on ne pouvait jamais conclure, en définitive. Dès qu’un bout de solution commençait à poindre devant nous, il brisait net nos élans d’un sourire.

CLAUDE. — J’ai eu aussi un maître sceptique en classe de [18] philo. Il souriait de nos enthousiasmes d’enfants et les éteignait. Nous l’admirions. Moi seul je le détestais.

MENON. — Ce serait bien mal connaître Socrate que de le confondre avec les gens de cette espèce — les sceptiques. Jusqu’à son dernier souffle, il nous a invités à rechercher inlassablement la sagesse. Nous l’entendions répéter dans les boutiques, les bazars, les jardins d’Athènes, à ses amis : « Ayez soin de vous-mêmes, découvrez qui vous êtes, la Grèce est grande et les pays étrangers encore plus vastes ; on y peut rencontrer, sans doute, le magicien qui vous éclaire sur l’énigme de la vie et de la mort. Celui-là vaut à lui seul plus qu’une fortune. »

CLAUDE. — Votre maître Socrate est en pleine contradiction avec lui-même. Tantôt il déclare que la pensée de l’homme est impuissante à saisir la vérité et que, d’ailleurs, aucune langue ne pourrait l’exprimer — d’autre part, il engage ses auditeurs à consacrer leur vie, toute la vie, à cette unique recherche. Dites-moi, Menon, est-ce que l’ironie socratique consiste à se moquer des gens ?

MENON. — J’ai été bien près de le croire. Socrate faisait son chemin à travers un dédale de paradoxes. C’était un homme déroutant. Il ne craignait pas de se contredire. Mais sous le choc des termes contradictoires jaillissait la clarté d’une raison qui les transcendait l’un et l’autre.

CLAUDE. — Eh bien, mettez en pratique cette méthode en examinant le problème qui nous trouble.

J’admets avec vous que le langage trahit la pensée plus qu’il ne la sert ; j’admets aussi qu’aucune dialectique ne peut [19] nous conduire jusqu’au but de nos recherches. Alors, pourquoi perdre notre temps ici en bavardage ! Quelle ridicule entreprise que de vouloir se mettre en quête de l’inaccessible. Guérissons-nous de cette manie de la recherche comme du culte naïf de la vérité ou de la beauté. La suprême sagesse ne serait-elle pas d’envoyer promener tous les poursuivants et dispensateurs de sagesse ?

MENON. — A la fin d’une journée dépensée en de longs débats, il m’est arrivé de penser comme vous. Je m’endormais la tête lourde ; un cliquetis d’arguments me poursuivait dans le sommeil. Le zézaiement des moustiques et leurs piqûres me réveillaient avant le jour. Tiens, me disais-je, c’est tout à fait comme la compagnie des « camarades » autour de Socrate. Ils veulent du sang frais, rien ne les arrêtera jusqu’à ce qu’ils soient rassasiés. Impossible de dormir. J’avais loué une maison sur les bords de l’Ilissos, dans les jardins. Je regrettais d’être venu de si loin à Athènes. Mais à l’heure la plus noire de la nuit, quand mon cœur était devenu aussi sec qu’une feuille d’automne, j’entendais tout à coup chanter les lointaines chouettes d’Athéna sur l’Acropole ; et, mon cher Claude, l’enchantement de cet appel mettait en fuite tous les moustiques !

CLAUDE. — Quel drôle d’homme ! Moi, les chouettes me dépriment. C’est sinistre le cri d’un oiseau de nuit.

MENON. — Ici les voix de l’oiseau sacré invoquaient Athéna, figure de la Sagesse ; et cette figure je l’apercevais distinctement dans ma chambre, devant moi, armée en gloire, drapée de silence, Socrate assis à ses pieds.

[20]

CLAUDE. — C’était assez pour arrêter la danse des moustiques ?

MENON. — En tous cas, ceux-là cessaient de donner de la voix et des morsures à l’approche du jour. Quand Socrate, en compagnie d’Athéna, visitait ma nuit, je savais que l’aube était proche. Les insectes n’avaient plus qu’à se taire tous ensemble et ma pauvre cervelle entrait en repos.

CLAUDE. — Vraiment ! Socrate venait-il en visite chez vous ?

MENON. — Le plus sérieusement du monde. Il venait à l’improviste, sans s’annoncer, car c’était un hôte inattendu et qu’il faut toujours attendre. La porte s’ouvrait sous la poussée de son bâton. Un flot de lumière pénétrait avec ses pieds nus dans la pièce. A son arrivée, les chouettes devenaient silencieuses jusqu’au soir.

CLAUDE. — Qu’avait-il d’urgent à vous dire à cette heure matinale ?

MENON. — Sa présence rompait à l’instant les chaînes de la pensée en tourment. Il prenait place sur un tabouret à l’entrée, à contre-jour de l’aube. Celui qui me retint si longtemps à Athènes par ses discours m’instruisit plus encore en silence. Fils d’une accoucheuse excellente, il connaissait aussi l’art d’acheminer vers le jour le fruit de la vérité que les hommes portent à leur insu. Sous sa main d’expert, elle leur sortait des entrailles, même s’ils refusaient leur cœur. Quand il avait fini de nous parler — et même durant ses entretiens [21] — la Sagesse montait comme s’élève l’eau des puits au voisinage d’un fleuve abondant.

CLAUDE. — Je crois avoir compris le sens de vos images, à l’exception de cette dernière figure. Il serait bien extraordinaire que votre maître eût le pouvoir d’alimenter ses disciples en Sagesse bonne et authentique comme un fleuve fournit d’eau les puits environnants par voie souterraine. Serait-ce cela que vous prétendez ?

MENON. — Mon enthousiasme au souvenir des beaux jours m’a fait parler trop vite. J’aurais dû procéder dans l’ordre, méthodiquement, au lieu de brûler les étapes. Lors de ma seconde rencontre avec Socrate, j’étais si impatient de l’interroger qu’il ne me vint pas à l’esprit de lui dire bonjour et d’échanger avec lui des phrases polies par l’usage. Sans cérémonie, sans préambule, je posais la question qui me brûlait les lèvres : « Comment devient-on un homme, dans l’entière acception du mot ? »

CLAUDE. — Quelle question ! Un homme ne peut qu’être homme, avoir été et demeurer homme ; c’est là sa nature. S’il n’était pas cela dès l’origine, comment pourrait-il le devenir ?

MENON. — Il y a de la profondeur dans votre découverte. Mais derrière ma demande se cachait une arrière-pensée ; je voulais inciter Socrate à parler de la « vertu » de l’homme.

CLAUDE. — C’est un exposé sur la vertu que vous attendiez de lui ? Tout ce chemin jusqu’à Athènes, vous l’avez fait pour venir entendre une leçon de morale élémentaire ?

[22]

MENON. — J’emploie le mot « vertu » ici, faute d’un terme meilleur. Procurez-m’en un qui soit plus exactement approprié au sens du mot grec « *Arêté* » et je l’adopterai. « *Arêté* », c’est la qualité virile par excellence, celle qui définit l’homme parvenu à la plus haute expression de sa nature.

CLAUDE. — C’est donc sur ce terrain que vous aviez entrepris de faire marcher Socrate ? Vous ne manquiez pas d’ambition ! Dès la seconde rencontre avec le Sage, vous comptiez vous faire montrer le chemin qui mène au sommet de l’Acropole. D’un bond, vous auriez sauté à pieds joints sur la plus haute cime ? Comment Socrate a-t-il réagi à votre projet ?

MENON. — Selon son tempérament, avec une merveilleuse jovialité. Il m’accueillit par un rire plein d’enthousiasme.

CLAUDE. — Et vous a-t-il montré la voie ?

MENON. — Ici commence l’étrangeté de l’aventure. En vous racontant la scène qui suivit, j’ai l’impression d’être en plein rêve et, à la fois, éveillé. Platon, à qui j’ai rapporté l’histoire, a voulu la mettre en dialogue sous mon nom. Mais quelque chose toujours manquera à l’essence d’un tel drame. Ce qu’il nomme plaisamment et d’un ton plutôt narquois un torpillage, j’en ai fait l’expérience personnelle.

CLAUDE. — Est-ce pénible ?

MENON. — Je renonce à le décrire. Il faut l’avoir subi pour en connaître le goût. Voulez-vous que j’essaye de me faire comprendre ? Durant notre entretien, je sentais le sol [23] vaciller et fuir sous mes pieds. Ma pensée tournoyait sans arrêt, et sans pouvoir trouver aucun support. La parole du Sage hachait avec une cruauté méthodique l’armature de tous mes arguments. A mesure que je perdais du terrain — et comment rester ferme sur ce sol mouvant ! — une sorte de torpeur s’infiltra en moi ; mais au milieu de l’engourdissement perçait une pointe de lucidité. L’acuité de cette lumière grandit et devint bientôt intolérable. Elle me contraignait d’être en éveil, alors que j’aurais voulu céder à l’attirance d’un sommeil profond.

Pour résister plus sûrement à la fascination de la torpille, je gardai mes yeux grand ouverts et j’examinai ce qui se passait en moi. Socrate m’invitait à plonger sans crainte ; mais ce qui fut découvert au cœur de cette percée échappe à toute tentative d’analyse ; sa nature est indivisible, sans forme ni diversité.

CLAUDE. — Par quelle voie avez-vous été conduit au terme de cette descente en vous-même ? On s’accorde à reconnaître que Socrate dispose d’un art subtil d’entraîner ses auditeurs à sa suite.

MENON. — … à sa suite ! Qui serait capable de suivre à la trace cet homme extraordinaire ? J’ai répondu à son appel sans parvenir d’abord à reconnaître clairement mon chemin. Ses pas ne marquent aucune empreinte sur le sol. On dit de lui qu’il déroute, qu’il égare ses poursuivants. Il est « *atopos* » au superlatif, « sans route ». Pour le rejoindre, il faut ouvrir soi-même une piste dans l’inconnu. Ses propos déconcertent, mais ils séduisent. Car il est impossible de récuser la force de leur logique spéciale. A cause de cela, parce que je reconnaissais la puissance d’une raison supérieure dans ses arguments, [24] je me suis rendu à sa voix. Je suis venu de mon pays pour résoudre avec l’aide de ses lumières l’énigme de la nature humaine. A ma demande pressante « Comment s’acquiert la vertu de l’homme ? », il me répond par une invitation à pénétrer en moi-même. Un exposé objectif de ses propres conclusions sur ce sujet eût mieux fait mon affaire à ce moment. Mais au lieu de m’offrir le fruit de sa recherche, il me propose d’entreprendre un voyage.

CLAUDE. — L’exploration d’un monde !

MENON. — D’un monde sans consistance ni itinéraires, sans voie de retour. Dès que vous y êtes engagé, chaque pas vous entraîne plus profondément vers une destination imprévisible.

CLAUDE. — Avant d’aller plus loin, mettons-nous d’accord. Ce monde dont vous signalez l’inconsistance, c’est bien vous-même qui en êtes l’étoffe, si je ne me trompe ? Sa fluidité est celle de votre propre substance. Si vous n’y avez pas trouvé d’itinéraires, c’est que tout est mobile en vous, et sans repos. Probablement, au cours de votre voyage dans ce monde intérieur, avez-vous été témoin de l’écoulement incessant du flot de votre vie ? Mais cette expérience personnelle vous autorise-t-elle à dire que la nature humaine n’est rien d’autre qu’impermanence ?

MENON. — Bien ! Vous avez pressenti qu’au delà du tumulte, il y a en nous de la stabilité. C’est cela qui vous attire : un désir de repos et de paix. Il serait beau, n’est-ce pas, de pouvoir sauter d’un bond par-dessus le torrent pour s’établir dans l’immuable. Par malheur, nous baignons et roulons dans des eaux en crue. Leur choc ébranle nos sens, [25] nous donne le vertige. Dans ce paysage de déluge où les brumes à la surface forment des silhouettes fantastiques, les yeux nous égarent. Mieux vaut se défier de leur témoignage. Une cataracte assourdit nos oreilles. Nulle part il n’existe un îlot d’où l’on puisse prendre élan pour bondir.

CLAUDE. — Peut-être le Sage nous transportera-t-il dans une barque vers l’autre rive. Ou s’il y a un gué, il nous le montrera. Je suis prêt à tenter l’aventure. Comment Socrate vous a-t-il instruit du passage ?

MENON. — Mon attention lui était acquise. Les phrases de son discours parvenaient distinctement à mes oreilles. Mais étaient-ce bien des mots que j’entendais ? Sa voix me communiquait cette vérité nue qu’aucune parole ne peut transmettre. Je m’étonnai d’avoir compris l’insaisissable. Le langage sur ses lèvres dépassait les pouvoirs de la langue. Une inquiétude me prit. Dans quelle étrange aventure m’étais-je fourvoyé ? Il semblait qu’un gouffre de lumière se fût ouvert derrière ma pensée. L’irruption de cette lumière commençait à me faire plus peur que l’ombre ; l’intelligence dansait dans son rayon à la manière d’une poussière de particules. A ce moment critique de ma vie, le Sage vint à mon secours. En réponse à la vigueur de son appel, mon esprit cessa d’osciller. Aussitôt, un étrange événement mit fin à mes incertitudes. Socrate m’interpella. Sa voix transperça de part en part les brumes de l’oubli que la condition d’homme mortel faisait encore flotter devant moi. Dans un éclair, ces nuées furent dissipées. Je me souvins. Mais ce souvenir ne se formule pas. J’étais établi sur la fondation inébranlable d’une certitude, sur le témoignage d’une évidence directe — éternellement présente et dépouillée de sa preuve — qu’un ultime témoin se rend à [26] lui-même. La voix de Socrate avait ce pouvoir d’en appeler à la reconnaissance du vrai. En s’ouvrant à elle, on s’ouvrait à soi. A peine l’eut-il évoquée en moi, qu’un témoin invisible et incorruptible de ma vie entière établit sa permanence et m’enracina en elle. Bientôt, lui seul gouverna ma vie. Je reconnus qu’il régnait dans le silence depuis toujours à mon insu.

Maintenant que l’anamnèse [[8]](#footnote-8) réveillée par le Sage rompt en moi ici et là des lambeaux de léthargie, je découvre partout l’immuable vigilance de l’observateur. C’est lui le témoin établi, sans commencement ni fin, derrière la trame. De son rayonnement dérive l’étincelle de lucidité qui éclaire la raison.

CLAUDE. — Pourquoi le nommez-vous tantôt le témoin, tantôt l’observateur ?

MENON. — Parce qu’il réside à la source de notre être, Socrate l’appelle *Archê*, le principe premier. Mais, à vrai dire, il est sans nom, sans attributs, sans qualités. Toute dénomination — même celle de « pure conscience » ou de « béatitude » dont on l’affuble parfois — l’enclorait entre des limites.

A l’approche d’une pensée humaine qui prétendrait le capter, il s’évanouit à l’instant. Dans l’éclair de cette disparition, la pensée brûle ses ailes ; ainsi dépouillée du temps qui la retenait encore dans l’ignorance du premier principe, elle tombe au foyer d’éternité et s’y consume.

Je crois que Socrate ici m’inviterait au silence. L’ironie de son regard me reproche déjà d’avoir trop présumé de la parole.

[27]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre II

SPECTATEUR
DEVANT LE MONDE

[Retour à la table des matières](#tdm)

CLAUDE. — Notre précédent entretien m’a laissé perplexe. Je serais incapable d’en repenser clairement le contenu. Les lois de sa logique me sont incompréhensibles. Socrate possède, dites-vous, le pouvoir d’éveiller chez ses auditeurs la connaissance de leur véritable nature. Sa stratégie et son art convergent sur cet unique but : inciter l’homme à se souvenir. Mais que doit-il retrouver au fond du tiroir oublié ? Quelle est cette connaissance de soi en fin de compte ? Est-ce sur notre moi authentique, sur notre moi individuel que cette prise de conscience opérerait ?

MENON. — Socrate, à qui j’avais posé cette question, s’abstint d’y répondre. Le Sage désencombre la voie à ses auditeurs, transforme pour eux les obstacles en tremplins d’approche et en auxiliaires de leur progression. C’est en leur signalant sans cesse, au cours de l’itinéraire, la direction du but à atteindre, qu’il les polarise efficacement sur le terme. Quant à inclure dans une formule ou dans un mot la réalité [28] dont il convient d’exhumer le souvenir, il s’y refuse absolument. S’il nous accordait cette concession, je cesserais aussitôt de croire à la sagesse de son enseignement, il aurait fait œuvre d’un bâtisseur de systèmes — une vaine construction de théoricien.

Le Sage, comme un soleil, fait mûrir en nous le fruit de la Sagesse, mais cette épithète même trahit la vérité. La « connaissance » qu’il évoque est, par nature, irréductiblement étrangère à toute catégorie mentale, elle échappe aux prises de l’intellect ; aucune formulation ne peut la représenter.

CLAUDE. — Quand vous faites allusion à la connaissance de soi, c’est toujours sur son étrangeté que vous mettez l’accent. Je suis préparé à admettre qu’elle réside dans une région inaccessible à la pensée. En conséquence, tous les efforts que pourraient tenter notre raison ou nos sentiments pour atteindre un niveau aussi élevé sont voués à un échec certain.

MENON. — Assurément.

CLAUDE. — C’est pourquoi la dialectique du métaphysicien abonde en déclarations négatives, lorsqu’il est fait allusion à la « chose ». Vous en connaissez le thème, certainement, pour l’avoir entendu de la bouche même de Socrate ; les écritures indiennes sont d’accord avec lui et répètent à satiété : « *neti, neti* », ce n’est pas cela, pas cela ! Si les efforts de mon esprit sont condamnés d’avance à succomber contre un mur de négations, quel espoir me reste-t-il de jamais retrouver le souvenir perdu — savoir qui je suis ?

MENON. — La situation serait désespérante en effet si [29] l’homme ne pouvait compter, pour atteindre cette fin, que sur les pouvoirs restreints de son intelligence.

CLAUDE. — Prétendez-vous sérieusement avoir découvert en lui une fonction plus pénétrante que celle-là ? Faites-moi part de votre merveilleuse trouvaille.

MENON. — Merveilleuse en effet ! Parmi vos contemporains, on aura peine à accepter mon témoignage. Je le porterai pourtant devant eux. Ce que j’ai vu à Athènes, et ailleurs, m’est un sûr garant d’authenticité. L’homme peut accueillir, s’il y est disposé correctement, une lumière de si haute qualité, que ses facultés mentales les plus pénétrantes ressemblent, par contraste, à un langage d’enfant. Nos dialogues avec Socrate amenaient cette clarté spéciale sur nos propos.

CLAUDE. — Votre assertion me paraît extraordinaire. Croyez-vous qu’une raison infaillible présidait à vos débats ?

MENON. — Je m’excuse d’avoir suscité, bien involontairement, une interprétation aussi audacieuse. Socrate s’est efforcé, par l’échange de nos entretiens, à faire jaillir de nous le feu de cette sagesse incommensurable sans laquelle toute dialectique serait vide de science. À cette précieuse sagesse nous rendons hommage, selon les cas, sous le nom de *Phronésis*, d’*Epistémé*, de *Noésis*, d’*Aléthéia*. La parole du Sage ouvrait dans ses auditeurs des brèches, des percées, des fissures par où le rayonnement sans prix pût filtrer.

CLAUDE. — Quel effet en résultait-il pour vous ?

MENON. — Un profond changement dans notre vision des [30] plus simples choses. J’étais venu à Athènes avec un lourd bagage de connaissances — du moins j’appelais ainsi le fatras d’informations dont ma tête était garnie. Lorsque je quittai Socrate, après ma première visite, la pesanteur avait disparu de mon front. Le cerveau m’était devenu impondérable.

CLAUDE. — On a su habilement vous démontrer l’inanité de votre savoir ; et les acquisitions de votre labeur ont fondu au soleil. Cela vous a allégé d’autant.

MENON. — Ce n’est pas Socrate qui découragerait l’esprit d’investigation ! Il en exalte l’ardeur. Une vie sans examen, disait-il, ne vaut pas la peine d’être vécue. Mais aussi, sa terrible exigence de vérité en oriente le cours. La somme d’informations que j’avais acquise jusqu’à cette rencontre, livrait enfin son secret. Une masse inassimilable de faits sans relations s’ordonnait sur l’axe d’une perspective nouvelle. La confusion prenait fin. Une allégresse succédait à la gravité.

CLAUDE. — Vous parlez toujours en figures. Qu’entendez-vous par cet axe d’une perspective nouvelle ? Tant que cette image ne sera pas devenue claire pour moi, le sens de vos allusions m’échappera entièrement.

MENON. — Sur le plan où notre entretien se déroule, il n’est possible de communiquer que par l’entremise des figures — diagrammes, symboles. La vue et le toucher, les spéculations d’une intelligence en jeu dans l’espace et le temps sont inapplicables à cette profondeur d’évocation. Vous admettrez cela, je le crois sans difficulté, car les découvertes scientifiques de vos contemporains ont déjà assoupli leur pensée. N’est-il pas vrai que l’étude de l’atome et de ses structures exige [31] l’emploi du symbole mathématique ? Les grossières comparaisons empruntées au monde des sens — aux yeux, aux doigts — ne peuvent d’aucune manière rendre compte de ce qui se passe dans ce monde inaccessible au regard le plus perçant.

CLAUDE. — Les savants de nos jours vous accorderaient cela et d’autres sérieuses concessions. Leur esprit de recherche s’est affranchi du cadre limité où nous tient asservi — si l’on n’y prend pas garde — le témoignage tyrannisant des sens ; pour eux, les variables du temps et de l’espace, la causalité même sont seulement des modes d’opérations mentales.

MENON. — Vos savants, lorsqu’ils instruisent leurs élèves, osent-ils prendre d’aussi grandes libertés avec les habitudes courantes de penser ? Est-ce qu’ils parlent une langue abstraite ? Une dialectique de signes et de symboles ?

CLAUDE. — Ils enseignent au moyen du langage voulu par la science. C’est la matière traitée — et non pas l’auditoire — qui commande la forme d’exposition. Quant aux étudiants ils acceptent, cela va de soi, de suivre leurs maîtres sur ce terrain. S’ils perdent pied, on vient à leur secours ; des éclaircissements leur sont donnés.

MENON. — Vos professeurs ont bien de la chance ! Leurs élèves ne demandent pas à toucher du doigt, ou à voir avec les yeux l’intérieur de l’atome. Ils acceptent le témoignage des yeux de l’esprit.

CLAUDE. — L’étudiant n’oserait pas faire des demandes aussi naïves. Une formation scientifique élémentaire l’a déjà [32] dégrossi lorsqu’il aborde le cours supérieur de physique. Ses exigences sont d’une nature plus élevée. Il veut des preuves expérimentales ; la stricte logique du raisonnement ne suffit pas à le contenter. Son esprit veut sans cesse passer de la théorie à la pratique, de l’opération rationnelle à la vérification dans l’expérience. Lorsqu’elles s’accordent et se portent garantes l’une de l’autre, la pensée scientifique entre en repos. Ce mutuel témoignage des termes opposés la satisfait, l’harmonie règne... pour un temps. Nos maîtres nous ont inculqué cette doctrine fondamentale. Elle prévaut dans nos recherches. Le Sage conduit-il de même son enseignement ? Si vous me répondez par l’affirmative, je devrai vous poser une embarrassante question, la plus grave de toutes.

MENON. — Puisse Socrate venir à mon secours ! Mais je m’efforcerai de répondre à toutes vos demandes. Vous désirez savoir, au préalable, si le Sage procède selon la méthode d’un maître de physique à l’Université, donnant à ses exposés théoriques l’appui d’une confirmation expérimentale. Ai-je correctement interprété votre question ?

CLAUDE. — Très exactement.

MENON. — Dans les entretiens d’un Sage, aucune place n’est faite à des considérations théoriques. L’expérience pratique pénètre partout à travers le débat. Par le moyen des questions qu’il pose, le Sage incite ses auditeurs à écouter au dedans d’eux-mêmes le témoignage d’une évidence irrécusable.

CLAUDE. — L’homme de science situe dans une autre direction la valeur des témoignages, car le témoignage subjectif lui [33] inspire la plus grande méfiance. Aussitôt qu’il a élaboré une hypothèse sur des principes rationnels d’explication, il se tourne vers le monde extérieur pour mettre sa théorie à l’épreuve. Sa position est dès lors celle d’un observateur impartial des faits objectifs. La probité scientifique exige de lui qu’il demeure toujours soumis à l’évidence du résultat expérimental.

Qu’objecteriez-vous à cela ?

MENON. — Je partage la méfiance de votre savant à l’égard des témoignages subjectifs. Le monde inconsistant et incertain de la vie mentale ne peut offrir aucune garantie de stabilité à l’observateur qui tenterait d’y établir son poste. C’est pourquoi il doit, de toute nécessité, découvrir la voie par laquelle on accède à un axe immuable de référence. Atteindre en vérité cette position est plus difficile, croyez-moi, que de la mentionner par ouï-dire.

Quant à l’observateur qui se déclare impartial devant les faits objectifs, ne le trouvez-vous pas un peu présomptueux ?

CLAUDE. — Sa tâche est correctement achevée s’il enregistre avec une rigoureuse exactitude des séries de phénomènes.

On lui demande d’inventer et d’organiser des expériences, d’opérer entre leurs résultats des recoupements instructifs. Qu’il se contente de relever les données acquises — elles s’imposent du dehors en vertu de leurs lois propres ; les faits objectifs parlent d’eux-mêmes en toute indépendance des fantaisies de l’homme.

MENON. — Cependant, l’homme assume à leur égard le rôle d’interprète. Lui seul leur accorde une signification.

[34]

CLAUDE. — La signification qu’il leur donne lui est imposée par les enchaînements d’une raison fermement établie ; elle procède de la connaissance de certaines lois naturelles. Aucune concession n’est faite aux rêves de la subjectivité.

MENON. — Je me réjouis d’apprendre que la subjectivité de vos savants est sévèrement tenue en bride, et qu’aucun écart ni jeu d’esprit ne lui est permis.

CLAUDE. — A vrai dire, il y a bien quelques infractions — sans gravité — à ce commandement. Nos grands hommes sont restés des enfants ; ils font volontiers l’école buissonnière. D’ailleurs, la discipline scientifique s’accommode d’une certaine hardiesse. On stériliserait vite la science à vouloir la réduire à une sèche application de règles codifiées une fois pour toutes. Fort heureusement, l’audace des pionniers nous a ouvert et nous ouvrira encore bien des voies nouvelles.

MENON. — Mon cher Claude, je vois tout à coup votre ennemie, votre bête noire, la « subjectivité », rentrer dans le palais de la science par la porte de derrière. Son intellect est fertile en ressources autant que notre héros Odysseus. Elle construit des hypothèses ingénieuses et plausibles, interprète « objectivement » les faits de l’expérience. Grâce à elle, la science croît toujours plus haut et porte des fruits tantôt doux, mais parfois amers. Sans vergogne, elle se proclame objective, impartiale, impersonnelle, parfaitement véridique. Et qui oserait la contredire quand l’homme moderne reconnaît lui devoir tant de bienfaits ! Silencieusement, elle continue d’ourdir sa toile : le monde objectif des réalités scientifiques. Dans cet univers qu’elle tisse de ses figures : symboles mathématiques, [35] ondes et particules, l’hypothèse se vérifie, se déchire ou se laisse recoudre.

CLAUDE. — Selon vous, le monde découvert par nos savants ne serait donc rien d’autre qu’une construction subjective à multiples dimensions. Son contenu entier serait le produit de notre esprit. Il incluerait aussi bien les données brutes de l’expérimentation et leur phénoménologie que l’interprétation théorique des faits dans un système cohérent de lois cosmiques. Mon cher ami, votre point de vue a été abandonné il y a longtemps par les philosophes sérieux. Vous feriez figure d’ancêtre à vouloir le soutenir. On vous reprocherait d’être solipsiste, idéaliste, agnostique, subjectiviste. Adoptez notre époque. Regardez avec nous cet univers dont les plus lointaines galaxies en fuite à des milliards d’années-lumière de distance écrivent maintenant leur destin dans le champ de nos télescopes. Examinez à l’autre terme de l’échelle l’infiniment petit : il nous livre le secret de la puissance. Energie et matière, formes vivantes ou minérales, structures visibles ou invisibles, tout cela est réel, absolument réel.

MENON. — A présent, je crois que nous ne tarderons guère, vous et moi, à nous accorder grâce à la spontanéité de votre ardeur. L’absolue réalité à qui vous prêtez hommage à travers toutes choses se chargera de nous réconcilier.

CLAUDE. — Je vous comprends de moins en moins !

MENON. — Une étape est proche où nous ferons halte dans la paix.

CLAUDE. — Cette paix serait-elle aussi le produit d’une [36] cogitation subjective ? Je préfère en rejeter tout de suite le mirage plutôt que de couler vers un océan d’illusions, fussent-elles paradisiaques.

MENON. — J’apprécie votre ironie. Ma revanche sera de prendre vos paroles au sérieux. Voulez-vous que nous dirigions une attaque concertée contre les illusions de toutes provenances — tant objectives que subjectives ?

CLAUDE. — Vous aurez fort à faire.

MENON. — J’ouvre l’offensive. Voici un premier obstacle : le monde objectif. Il a pour le soutenir sa force d’inertie. Nos sens l’explorent et le situent dans l’espace. Après la vue, le toucher l’examine. Ils le déclarent compact, durable. A voir les choses toujours identiques à elles-mêmes dans leur apparence, on les croirait immuables. Leurs structures intérieures échappent à notre regard. Seules se montrent les surfaces, elles changent peu et lentement. Ce monde dont l’objectivité résiste à notre front est à la fois trop familier et mystérieux, insondable. Sa présence en face de nous a cessé depuis longtemps de nous émerveiller. Nous sommes accoutumés à vivre dans ce miracle quotidien. Il est la réalité concrète, un roc de réalités objectives, plus durable que notre être même, puisqu’il existe sans nous et survit à notre corps.

L’objet nous force donc à prendre vis-à-vis de lui — mais à distance — la frêle attitude du sujet. Cette dualité irréductible du sujet et de l’objet en liaison et antagonisme réciproques est une erreur fondamentale. De graves malentendus en résultent.

CLAUDE. — Votre tactique se dessine, elle m’apparaît bien [37] hardie, trop hardie. Vous voulez que j’incorpore en moi la totalité du monde extérieur ; *ses* objets deviendraient alors *mes* objets, ils perdraient leur caractère d’extériorité et d’autonomie. C’est un habile stratagème, mais aussi un tour de force impossible à accomplir.

MENON. — Et pourtant, vous avez absorbé le monde ! Rien n’est resté au dehors.

CLAUDE. — Avant de procéder plus loin dans notre entretien, répondez à mes objections, elles sont sérieuses.

MENON. — Je vous demande, au préalable, d’examiner votre position de spectateur devant le monde. Au cours de cet examen critique, beaucoup de problèmes vont se résoudre sans difficulté. Tel qu’il se manifeste dans ses formes et ses phénomènes, l’univers nous atteint par la vue, l’ouïe, l’odorat, le toucher, le goût. Il assume alors des apparences — des couleurs, des contours, des ombres et des reflets, une consistance — dont la structure de nos sens lui prête le modèle.

CLAUDE. — Je vous suivrai plus volontiers si vous me présentez des exemples concrets.

MENON. — Un ruisseau coule à nos pieds. Ses scintillements remplissent mon regard d’étincelles. Des milliers de cigales chantent autour des paroles de Socrate. Un platane étend sur nous son ombre courte de midi. Je participe, moi Menon, à ce paysage dans l’instant même. Une senteur de lauriers en floraison m’imprègne.

L’unité indivisible de cet état de conscience est inséparable [38] de moi. Dans l’image de l’arbre et de son ombre sur le sol ocre, comme dans le luisant des eaux, je revendique ma part de vision. Les formes naissent, reposent et périssent en moi. D’où provient le parfum des fleurs ? Il procède d’un pouvoir propre à ma nature : l’aptitude à sentir. Voici qu’apparaît tout à coup dans mon champ de conscience une étrange bigarrure de couleurs, de silhouettes mouvantes. Un réseau immobile de lignes, des sons ; qui donc enveloppe de noms magiques cet indécomposable ensemble : Ilissos, Athènes, Socrate ? Ma seule présence les a fait jaillir. De ma présence encore monte la plénitude de vie dont cet instant est saturé.

CLAUDE. — Personne ne songerait à contester cela. Les formes avec l’entière signification qui leur est attachée sont l’œuvre de votre champ de conscience. Leur structure a ses racines dans votre propre structure ; elle en est issue et s’y confond en retour. Je suppose qu’un cerveau très différent du vôtre — le réseau ganglionnaire d’une fourmi par exemple — produirait dans son champ d’opération un tout autre paysage. Bien entendu, l’Ilissos n’y serait point une rivière d’Athènes, ni Socrate un Sage. Jusqu’ici, j’accepte encore de vous suivre. En intégrant les objets dans l’unité d’un champ de conscience, vous les rendez intérieurs. Ils révèlent la phénoménologie de leur nature : représentations sensorielles, images, qualités, attributs, valeurs apposées sur des formes, formes apposées sur des valeurs. Cependant, bien que le paysage soit une expression de mon activité sensorielle et ne puisse être séparé de moi, je le situe néanmoins hors de mon corps. L’arbre n’a pas sa résidence dans mon cerveau. Il pousse à dix pas d’ici. Dois-je aussi intérioriser le ruisseau, et le faire couler en moi ? Vous me demandez d’accomplir un absurde renversement dans l’ordre des choses. L’extériorité [39] des objets s’impose au sens commun ; c’est à cela, mon cher ami, que je suis fermement résolu à ne pas renoncer.

MENON. — Ai-je exigé pareille acrobatie ? Je me suis fait mal comprendre. Laissez en place les choses parmi lesquelles votre masse corporelle se meut. La bonne conservation du décor et votre propre intégrité matérielle sont à ce prix. Comment pourrais-je circuler au milieu des forêts de cette terre si je prenais les arbres pour une vision intérieure ? Le muscle aussi a des exigences. Nous allions oublier ses pouvoirs qui sont fort étendus. A lui seul il construit à son image un monde dont la pensée est tributaire. Le cerveau est soumis à sa dictature. Le sens musculaire impose aux démarches du langage la dialectique de sa forme. Ainsi s’édifie et se recrée sans cesse en nous un cadre d’espace et de temps où notre corps en mouvement, et d’autres corps, se découpent une place.

CLAUDE. — Vous accordez au muscle un immense empire, si le langage, la pensée même doivent lui être subordonnés.

MENON. — La pensée, en fait, parvient difficilement à s’affranchir des dimensions que le sens musculaire lui propose encore. Serait-ce parce qu’une énorme proportion de musculature entre dans la masse totale du corps ? Inonderait-elle de ses messages le cerveau ? C’est à vos biologistes de nous répondre. Pour notre démonstration, d’ailleurs, peu importe, elle repose sur une base ferme et indépendante. La voici formulée : l’espace et le temps ont en nous leur origine, c’est dans l’intériorité de notre être que leurs relations s’élaborent.

CLAUDE. — Jusqu’où avez-vous l’intention de m’entraîner [40] si je concède ce point ? Peut-être vais-je entendre des propos encore plus subversifs ? Certains de vos confrères orientaux ont affirmé que le monde est pure illusion, mirage. Soutenez-vous cette thèse ?

MENON. — Refusez de me faire par grâce la moindre concession. Nous examinons un grave problème. Il exige de nous une entière franchise, de l’impartialité, un discernement en éveil. Si l’évidence des faits s’impose, donnez votre accord. Mais si, par contre, ma cause n’est pas gagnée, formulez vos objections.

CLAUDE. — Une partie de vos assertions me semble très acceptable. Il est certain, à mon avis, que le cadre temporo-spatial — dans lequel notre pensée et notre corps se meuvent — est un produit de leur expérience sensible et de la spéculation abstraite. A ce titre, le temps et l’espace nous sont intérieurs. Toutefois, il m’est impossible de vous suivre jusqu’à la dernière étape, d’escamoter avec vous le monde objectif. L’univers extérieur est réel pour moi. Sa réalité s’affirme au dehors, dure, concrète, mesurable, immuable.

MENON. — C’est pourquoi l’escamotage de « l’univers extérieur » n’aura pas lieu. En revanche, je propose un compromis. Renonçons à opposer l’un à l’autre le monde extérieur et le monde intérieur. Ils sont inséparables tout autant qu’objet et sujet.

CLAUDE. — Si je souscris aux termes de votre pacte, l’arbre sera installé en moi autant que sur les bords du ruisseau. Nous aurons deux platanes face à face.

[41]

MENON. — L’arbre est en vous... et unique. C’est indéniable. Sa forme est un effet de votre vision...

CLAUDE. — ... et ma vision ne peut être séparée de moi-même. Je prévois la suite. La contemplation de l’arbre me met en présence de mon être. Etrange tête-à-tête dans la solitude. A l’instant, je me vois assimilé à un platane. Il occupe telle place sur terre, à une distance de mon corps, bien définie, mesurable au mètre, mais j’ai donné naissance — encore moi, mesure de toutes choses — à cette longueur comme à tous les paramètres en usage.

Où me suis-je laissé conduire ? Vous m’avez enfermé dans une prison dont je suis, en personne, la clôture, la cellule, le geôlier et le détenu tout à la fois.

MENON. — Et cependant, la clef est dans vos mains !

[42]

[43]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre III

À MIDI SUR L’ILISSOS

[Retour à la table des matières](#tdm)

CLAUDE. — Une nuit et un jour ont passé sur notre entretien. J’ai emporté en vous quittant l’impression inconfortable d’être enfermé en moi-même. Tous les paysages du monde ont accès à ma cellule. Ils m’apparaissent dans un miroir où je me reconnais ; je ne puis faire un seul pas hors des murs. Ma solitude est absolue. Vous avez éveillé dans ma tête une obsession qui ne me permet aucun repos. Lorsque j’aperçois une silhouette humaine, je sais qu’elle m’est intérieure, je sais que ma vision l’a construite, au moral comme au physique, dans ses moindres détails, et que mes réactions à son égard lui font une personnalité.

J’étais fort épris d’une femme intelligente et belle. Mais la Sagesse m’a éclairé sur cette illusion. Il est certain à présent que son image, avec tout ce qu’elle éveille, était une simple évocation de mon cœur complice des sens. Est-il possible d’aller plus loin dans la voie de la folie ?

MENON. — Un dernier plongeon vous en fera sortir.

[44]

CLAUDE. — J’hésite à poursuivre cette absurde aventure.

MENON. — Absurde en effet. Votre situation est intolérable ; cherchez une issue.

CLAUDE. — J’ai été contraint de rejeter l’illusion d’un monde objectif indépendant du champ de ma conscience. La réalité, pour moi, est maintenant au-dedans.

MENON. — L’épithète « au-dedans » sonne étrangement à mes oreilles. Au-dedans de quel réceptacle situez-vous ce monde ?

CLAUDE. — A l’intérieur de ma tête et de mon corps, quelque part dans le cerveau, peut-être un peu partout à travers sa matière grise ou blanche.

MENON. — L’univers entier, jusqu’aux plus lointaines étoiles, serait-il entré dans votre corps ?

CLAUDE. — C’est une position intenable en effet !

MENON. — Pourquoi s’effrayer du paradoxe ? Mieux vaut le résoudre. L’image de ce monde, dites-vous, prend sa source en votre corps, et de ce lieu central elle semble se déployer au loin vers tous les horizons. Consentiriez-vous maintenant au suprême abandon : à celui de ce corps et de ce cerveau que vous avez établis au centre de l’univers ?

CLAUDE. — Devrai-je aussi cesser de nourrir des pensées dans ce cerveau ?

[45]

MENON. — Je ne vous incite à aucun sacrifice ni renoncement. Voulez-vous que nous examinions ensemble l’évidence des faits ? C’est à eux de nous instruire.

Vos yeux sont grand ouverts ; vous leur faites parcourir l’étendue d’un vaste horizon. Dans votre champ de conscience passent les nuages du ciel bleu. Qu’apercevez-vous encore ?

CLAUDE. — L’image d’une montagne, la rivière proche avec les arbres sur ses rives, diverses personnes.

MENON. — Le paysage est-il entré en vous au grand complet ? N’avez-vous rien omis ?

CLAUDE. — Rien d’important n’a été oublié.

MENON. — Sauf vous-même ! Au moment de conclure l’inspection, nous avons négligé d’introduire dans votre champ de conscience le corps de Claude. Réparons vite l’oubli, l’image de cette silhouette manquerait à la vision d’ensemble. Pourquoi l’avoir retranchée ?

CLAUDE. — Parce qu’elle a sa place au centre de tous les rayons visuels. Vers mon corps — plus particulièrement sur mes yeux — converge l’univers entier ; du moins celui qui m’est connu ou connaissable.

MENON. — Chacun d’entre nous s’attribue ce privilège singulier. En conséquence, le monde devrait avoir des milliards de centres. Vous seriez l’un d’eux. Mais ce lieu central, le situez-vous à la surface de votre corps, ou doit-on le chercher plus profondément ?

[46]

CLAUDE. — Il est sur la rétine, ou plutôt dans le cerveau entre le lobe occipital et les noyaux gris de la base... dans la trame du diencéphale.

MENON. — Je vous demande de reconnaître le point central où viennent se perdre en vous tous les rayons lumineux. C’est à votre propre expérience que je m’adresse, non pas à des théories physiologiques. Je vous demande d’examiner à nouveau le contenu de votre champ de vision, depuis les objets lointains jusqu’aux plus proches. Vous y trouverez, inclus, pour finir, votre propre corps au premier plan. Retirez-vous alors derrière son image.

CLAUDE. — J’exprimerai donc simplement ce que je constate. Ce centre d’observation doit être caché à une très grande profondeur de mon être — au delà de tous les sens — puisque la forme de mon corps, mêlée aux sensations et jugements qui s’y réfèrent, apparaît à un témoin établi en ce poste. Il est nécessairement en retrait, et à une distance incommensurable de toutes choses intérieures ou extérieures au corps [[9]](#footnote-9). Serait-ce le centre même d’intégration de l’individualité, [47] le point où il demeure dans son unité indivisible ?

MENON. — Dès lors qu’il vous apparaît dans cette perspective, que devient le corps de Claude par rapport au paysage ?

CLAUDE. — Une nécessité logique lui impose de prendre place dans l’univers dont il est partie intégrante. Mon corps est fait de la même étoffe que le cadre environnant. Il a puisé dans le cosmos tous les éléments physiques et chimiques dont il se compose. Sa place est dans le monde extérieur.

MENON. — Le « monde extérieur », cet univers d’objets que nous avions résolument désavoué et banni de notre présence, reprend maintenant sa place devant nous et il s’est beaucoup accru pendant que nous descendions en profondeur jusqu’à ce poste d’observation dans l’intériorité. Sa masse a absorbé le corps et toutes les pensées de Claude...

CLAUDE. — La pensée d’un homme peut-elle faire partie du monde objectif ?

MENON. — Observez le jeu de votre activité mentale lorsqu’elle naît et prend forme devant nous. Elle fait jaillir sa courbe, la développe, établit ou rompt des rapports entre un thème et l’autre au regard de votre esprit de discrimination. Le contenu vous en est offert pour être retouché, corrigé et transmis à l’organe d’expression : la parole. L’élaboration et le déroulement de cet étrange phénomène se sont accomplis à distance du niveau où demeurait — en éveil — l’observateur. Et celui-ci, établi sur cette haute et dernière instance, possède le pouvoir de défléchir le cours des pensées.

[48]

CLAUDE. — Si je le perçois à partir de ce foyer distant, le cheminement de ma propre réflexion m’apparaît objectif.

MENON. — Ces méandres font surgir des formes changeantes et une durée. Vous-mêmes, sans attache avec ces choses subtiles, demeurez immuable.

CLAUDE. — Ma pensée n’est-elle pas issue de moi ? Elle me lie ; si je m’abstiens de la revendiquer comme mienne, par contre elle me revendique, moi, sa source d’émission, et m’engage dans son impermanence.

MENON. — La permanence s’affirme en vous. Vos pensées, vos attitudes peuvent bien se contredire, leur antagonisme s’exerce sur un champ limité. Plus haut, les contradictions sont résolues. Un même observateur — pure vigilance — tient sous son regard leurs termes irréductibles l’un à l’autre. Percevrait-il leur conflit si lui-même ne demeurait constant, hors d’atteinte, toujours identique à soi ? Sa nature impersonnelle le soustrait à tout engagement.

CLAUDE. — Je tombe d’accord en m’interrogeant sur ce point. Il existe, au plus intime de l’être, un état de pure vigilance. Sa nature est indescriptible parce qu’elle récuse le témoignage des sens et de la raison. La pensée la plus subtile se résorbe dans cet axe de toutes références. C’est pourquoi il y règne un silence absolu. On peut seulement faire allusion à cela par figures et symboles, ou en termes négatifs.

MENON. — Mon cher Claude, vous parlez comme un homme à qui ces choses sont familières. Le souvenir commence à poindre en vous. Socrate se réjouirait d’entendre s’éveiller la lointaine anamnèse.

[49]

CLAUDE. — La pointe de son aube est insaisissable, elle tremble sous mon regard. Mais peut-être serait-il plus conforme à la vérité de dire : mon regard commence de s’éteindre à son approche.

MENON. — Mais après avoir subi cet éblouissement, le regard doit tomber à nouveau sur le cours de la vie empirique. Il est temps de revenir...

CLAUDE. — Pourquoi ? Aurais-je rêvé en état de veille ?

MENON. — Bien au contraire, vous avez veillé dans l’état de rêve. A partir de ce jour, la vérité va se mêler étrangement à vos songes. Restez alerte. La découverte reste acquise. Le temps ni les contingences ne peuvent l’effacer. Sa clarté demeure sous la brume.

CLAUDE. — Vous m’avez soudainement ramené sur le terrain. Il est vrai que la position en extrême pointe où j’étais parvenu, était difficile à soutenir. Plus rien n’y survit du monde. Aucune parole ne peut y pénétrer, ni en sortir. Ma chute offre, du moins, quelques avantages en compensation. Je retrouve mes sens et l’instrument du langage... avec leurs imperfections dont je me satisfais. Le monde fait éclater à présent une merveilleuse splendeur à travers le manteau de magie dont il est vêtu. Dans l’abondance sans limites de ses formes, une forme unique apparaît. Elle ramène ce qui change à ce qui ne change pas, le temps à l’intemporel.

MENON. — Vous persistez à parler par symboles abstraits. Qu’est devenu le monde objectif ? Peut-il être décrit ?

[50]

CLAUDE. — La frontière a disparu qui le séparait de la vie subjective. C’est établir une division arbitraire, factice que d’opposer l’extériorité à l’intériorité, le réel à l’irréel.

MENON. — Parmi les formes innombrables dont vous observez la venue et la disparition dans la brume d’un demi-jour, il en est une qui vous touche de près : le personnage de Claude. Comment vous apparaît-il quand son rôle est porté sur la scène ?

CLAUDE. — A tout instant, il assume de nouvelles attitudes, des mécanismes à déclic le meuvent. Une pensée puis une autre, une gerbe de pensées le traversent. Il leur donne accueil. Sait-il d’où elles viennent ? Vers quel destin le conduiront-elles ? Des vagues d’anxiété ou d’espoir, de colère, de joie, de terreur, déferlent sur lui. Les contradictions ne le gênent pas, il est toujours un autre. La vie en perpétuel écoulement lui impose de passer de forme en forme sans répit.

Depuis l’instant où on le conçut dans l’union de deux cellules, il est demeuré identique à lui-même. Son nom consacre cette évidence de fait. Cependant, à tous les niveaux de la substance dont il est formé, des parcelles de matières vivantes le composent et le décomposent en un tourbillon incessant. Je dois, quelque part, réconcilier l’irréductible antinomie de l’impermanence et de l’immuable.

MENON. — Quelque part, dites-vous ! En quel lieu privilégié le fluide cesserait-il de couler sans stagner pourtant ?

CLAUDE. — Cette opération est inconcevable ; où pourrait-elle se réaliser ?

 [51]

MENON. — Partout, sinon... nulle part. Le pouvoir du Sage consiste à réaliser cela, par nature et sans effort — transcendance et immanence, présentes l’une à l’autre, sont dépassées en lui.

CLAUDE. — Socrate vous a-t-il communiqué la recette pratique de cette extraordinaire alchimie ?

MENON. — Un jour d’été, je rencontrai le Sage au bord de l’Ilissos en compagnie de Phèdre. Il nous enseigna le secret.

CLAUDE. — Vous a-t-il permis de le divulguer ? Au dire de certaines personnes qui se prétendent des « initiés », il est interdit, sous peine de sanctions sévères, de vulgariser cette connaissance. La tradition doit rester ésotérique.

MENON. — Une secte de pythagoriciens observait le commandement du secret. Elle avait ses raisons. On enjoignait le silence, aussi aux initiés d’Eleusis, à juste titre.

Socrate parlait à ciel ouvert, en plein midi [[10]](#footnote-10). Il n’a jamais craint que la vérité fût trahie. Parmi ses auditeurs, ceux qui n’étaient pas qualifiés pour le comprendre demeuraient sourds à ses paroles. Leurs oreilles, closes devant le secret, ne recueillaient que du bruit.

CLAUDE. — Vous souvenez-vous de cette journée ?

MENON. — Il n’appartient pas à la mémoire de l’évoquer. Sa constante présence la soustrait au temps.

[52]

Le soleil, à midi, surplombe en droite ligne le platane. Sur ce feu, brûlant au foyer de la coupole, pivote l’axe du ciel, il prolonge l’axe de l’arbre. Les ombres ont disparu de la terre. Un mince filet d’eau marque la limite entre le monde d’ici et l’autre, au delà. Socrate s’apprête à en franchir la ligne. Je le vois rejeter en arrière le capuchon dont il avait voilé son visage. Sa face est à découvert. Laisserons-nous, Phèdre et moi, la Sagesse au zénith nous échapper dans cet instant ?

Nous avons contraint, de vive force, le Sage à rester sur notre rive. Et c’est pour nous qu’il a parlé. Les mots de son discours ne sont point dans ma mémoire. Pendant que ses paroles coulaient, le paysage étincelait d’un éclat insolite. Nos yeux furent incapables d’en soutenir la vue. Je perdis la vision des choses, et mes oreilles cessèrent d’entendre.

Non, je n’étais pas en extase. Je puis vous assurer qu’aucune exaltation ne s’était emparée de moi. La paix avait fait évanouir, dans un silence absolu, l’harmonie du monde.

Mes yeux étaient ouverts. Mais ce qui les emplissait alors ne s’arrêtait pas en eux. Il serait aussi inexact de dire que j’éprouvais un sentiment de félicité. Autre est la plénitude dont cela est empli, autre l’amour.

Pourquoi me demandez-vous de conter ce récit ? Il n’existe, dans la langue des hommes, pas de réponse à votre question.

Nous avons franchi l’Ilissos avec Socrate, à visage découvert. De l’autre rive, on ne rapporte pas de souvenir.

[53]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre IV

LAISSER LES FORMES
S’EFFACER

[Retour à la table des matières](#tdm)

CLAUDE. — En m’éveillant ce matin, j’ai voulu retrouver le fil de notre dialogue. Mais les mots n’évoquaient plus rien ; ils dansaient dans ma tête sans produire d’autre effet qu’une obsession verbale. J’entendais retentir des épithètes sonores, mais vides de sens : le témoin, l’observateur, l’intemporel, l’axe de référence, le centre. J’essayai en vain de ressaisir le contenu substantiel de notre entretien, chacun de mes efforts m’en éloignait un peu plus. Un fait cependant survit au naufrage de mes souvenirs : le passage de l’Ilissos à l’heure où le soleil, d’aplomb, efface les ombres. Je reconnais en moi, sans l’aide de la mémoire, la présence actuelle de cet instant.

MENON. — Notre dialogue dut atteindre sa véritable destination dans cet éclair de midi.

CLAUDE. — Un éclair, c’est bref, mon cher Menon ! Et, pour nos temps modernes, le bénéfice paraîtra pauvre. [54] L’homme d’aujourd’hui mesure la valeur d’une expérience aux avantages qu’elle accorde. On me demandera, c’est certain, si cette découverte mène à des applications pratiques dans la conduite de la vie. Je crains d’être à court de réponse. Nos contemporains cherchent le profit plutôt que la connaissance pure.

MENON. — Votre questionneur serait dans son droit. Pourquoi n’adopterait-il pas le point de vue utilitaire ? Socrate ne dédaignait pas l’utile, il lui trouvait de la beauté. Et pourtant, il avait pratiqué la plus désintéressée des recherches, poursuivant la vérité pour elle-même. Examinons bien le précieux trésor de cette découverte et quel en est l’usage. Son authenticité est un sûr garant de valeur pratique.

Peut-être trouverons-nous une réponse en considérant simplement la nature exacte de l’expérience. Socrate la nommait connaissance de soi. Il éveillait en nous le désir de l’atteindre à n’importe quel prix. Se connaître c’est rejoindre, au delà des contingences, un centre de stabilité absolue. L’intérêt bien compris de chacun de nous n’est-il pas de parvenir à cette fin ? Par là il s’établit à la source consciente de toute action efficace ; un principe de permanence ordonne sa conduite. Dès lors, il reste toujours en accord avec lui-même.

CLAUDE. — J’ai peur que le bon équilibre de votre homme « conscient » ne soit en danger. Il va se croire infaillible. Son attitude impertinente dans les discussions le rendra odieux. Il nous jouera la comédie de l’inspiré. J’ai connu ces types insupportables de mages ; leurs voix intérieures les font déraisonner.

MENON. — Celui qui attribue l’infaillibilité à sa chétive



[55]

personne n’a rien compris, rien pressenti de la connaissance de soi.

CLAUDE. — J’ai pourtant rencontré des gens de cette sorte. Ils décorent leur propre personne du titre de Mage ou de Sage. S’ils n’osent pousser l’impudence jusqu’à s’accorder cette qualité ouvertement, ils se laissent, du moins, honorer sous ce nom. Ce ne sont pas toujours des imposteurs de propos délibéré. Quelques-uns agissent de bonne foi. D’où leur vient l’audace de se proclamer des véhicules de vérité ? Sont-ils poussés par une soif insatiable de prestige ? Ou peut-être, en secret, par un sentiment trop douloureux d’insécurité et de doute ? L’esprit systématique — leur tendance paranoïaque — les incite à se composer, avec une habileté consommée, une physionomie de maître en ésotérisme. Eux-mêmes se laissent prendre à cet appât alléchant. Ils deviennent leur propre dupe.

MENON. — La discussion nous a entraînés bien loin de la connaissance de soi. La Sagesse à laquelle nous renvoie Socrate est incompatible avec une attitude d’arrogance. Le dogmatisme lui est étranger, ainsi que la prétention absurde à l’omniscience. Au contraire, la Sagesse inspire des sentiments assez semblables à l’humilité scientifique. Le Sage est un enfant que la gnose a mûri à l’éternité.

CLAUDE. — Comment parvient-il à concilier une aussi discrète réserve dans ses énoncés avec l’assurance sur laquelle il fonde sa dialectique ?

MENON. — Parce que l’expérience est pour lui indubitable, évidente en soi, le Sage prend un ferme appui sur elle. Il [56] y réfère aussi ses auditeurs pour autant que des paroles puissent convenir à cette fin.

Voyez les dialogues socratiques de Platon. Lorsqu’une enquête est ouverte sur la nature de l’homme, Socrate rejette à l’instant son habituelle réserve. Il affirme le « principe de l’âme » immuable, indivisible, incorruptible, transcendant le devenir. Aucune hésitation ne perce dans sa voix. Il connaît ce dont il parle. Son ironie et sa prudence, la lenteur méthodique de son esprit d’examen font place à une hardiesse peu commune.

CLAUDE. — Que penseriez-vous d’un homme de science, s’il se portait ainsi garant de sa découverte ? Une telle assurance s’accorderait-elle, à votre avis, avec la discipline scientifique ?

MENON. — Par le seul fait d’assumer la position invariable d’observateur devant un champ de recherches, sans cesse mouvant, l’homme de science affirme déjà un postulat très hardi. Il nous oblige à lui faire une difficile concession. Nous devons admettre qu’il garde — établi à son poste — une constante identité de nature. Une hypothèse est posée par lui implicitement, il pourrait la formuler en ces termes : j’observe, j’interviens, je raisonne sans cesser pour cela d’être le même, toujours. Au milieu des opérations multiples en cours de déroulement, le seul invariant c’est moi. Conscience pure, je suis le centre de références et d’intégration.

CLAUDE. — Pourquoi qualifiez-vous ce postulat de hardi ? Est-ce qu’il choque la vraisemblance ?

[57]

MENON. — Il serait correct si seulement l’observateur scientifique consacrait un instant à examiner sa propre position de sujet avant d’entreprendre ses recherches. Une mise au point est nécessaire à ce postulat.

CLAUDE. — Exposez vos propositions, quelle est votre méthode ?

MENON. — On aura soin, d’abord, d’installer l’observateur sur une fondation solide. Je suppose qu’il a pris pleinement conscience de sa situation centrale par rapport au champ d’investigation. En cette qualité, il amène à lui tout objet ou phénomène auquel s’attache un intérêt. Pour le servir dans sa tâche assimilatrice, il dispose d’organes sensoriels — que des instruments prolongent — et d’aptitudes mentales, diverses selon leurs modes d’opération. Ce sont là des instruments de travail dont, lui-même, comme témoin unique, constamment vigile, se distingue. Entre lui et les outils intellectuels ou sensoriels qui servent à son usage, il met une distance. Seul — assimilateur central vers quoi tout converge et d’où procède toute extériorisation — il demeure stable à l’arrière-plan.

CLAUDE. — Ma pensée tente de pénétrer dans cet arrière-plan. Est-il possible de l’y introduire ?

MENON. — Sa fonction, en portant la pensée vers l’extérieur, lui en interdit l’accès. Elle est contrainte par sa nature mentale à produire et à multiplier des formes objectives dans un champ de conscience. Un courant l’entraîne au dehors en des formulations de concepts, d’enchaînements logiques, d’idées, d’images.

[58]

Seriez-vous capable de renverser son cours pour le faire remonter vers sa source ? Il lui faudrait opérer un retournement complet sur elle-même. Mais, en renonçant à se formuler, elle cesserait à l’instant d’être une pensée. Autant l’inviter au suicide.

CLAUDE. — Eh bien, supposons qu’elle accepte de se suicider. Que restera-t-il de moi ? Dépouillé de la pensée et des formes qu’elle engendre, survivrai-je ?

MENON. — Une fois encore, vous demandez à la pensée d’imaginer l’impensable, l’invisible, l’intangible, l’insensible. Son terrain d’exploration s’arrête avant ce seuil. Par votre insistance à vouloir l’interroger, vous lui faites conter des fables.

CLAUDE. — Ce mystérieux domaine sera-t-il donc toujours un lieu interdit, sans espace ni temps — une terre inconnue où l’esprit suspend son souffle ?

MENON. — Nommez-la « terre de connaissance », ce nom lui conviendrait mieux.

CLAUDE. — J’en accepte l’appellation, parce qu’elle me paraît justifiée. Mais je crains que tous nos arguments ne semblent bien hérétiques à quelques savants de notre époque.

MENON. — Pourquoi hésiterions-nous à affronter leur orthodoxie ? S’ils sont trop rigoristes, un peu d’inquiétude stimule l’esprit de recherche.

CLAUDE. — Je m’en remets à vous pour affronter ce problème [59] lors d’un prochain entretien. Nous rencontrerons ce soir notre éminent ami, le physicien N...

Dialogue avec le physicien

CLAUDE. — Mon ami Menon souhaite depuis longtemps rencontrer le grand physicien que vous êtes. Je lui ai procuré vos plus récents ouvrages de philosophie scientifique. Vos études sur l’épistémologie ont particulièrement retenu son attention, car lui aussi s’attache à cette souveraine des sciences.

LE PHYSICIEN. — Je me défends d’être un philosophe. Mon métier est de faire de la recherche ; construire des théories, c’est un passe-temps ! parfois utile, à titre provisoire, une phase inévitable dans la chaîne du travail ; théorie-expérience s’appellent réciproquement. Quant à dogmatiser dans le domaine des sciences, ce serait, chez un savant, un vice rédhibitoire. Chaque année nous apporte une découverte dont la venue remet en question les systèmes trop hâtivement échafaudés. Sans cesse, nos espérances ouvrent ou referment des voies taillées dans le vif de la recherche.

MENON. — Je suis arrivé depuis peu chez vous, venant d’un pays lointain. Notre langue a quelque ressemblance avec la vôtre. Nous avons en commun beaucoup de termes. J’ai reconnu notre « theoria » dans votre « théorie », notre épistémé a survécu dans ce mot prometteur : épistémologie, science de la vérité. Mais peut-être serons-nous induits en erreur par cette parenté verbale. Quel sens attachez-vous à la [60] notion de théorie ? Pour nous, elle évoque un état de silencieuse contemplation.

LE PHYSICIEN. — Je doute que nous puissions parvenir à nous accorder. Nos théories ne sont pas destinées à étancher une soif de contemplation ; elles sont nées de notre labeur ; nous les avons édifiées avec l’aide d’une stricte logique à partir de faits observés. Nous les corrigeons et les complétons sans cesse, car elles sont toujours imparfaites. Une théorie efficace doit être en harmonie avec elle-même et avec les données de l’expérience dont elle est appelée à rendre compte.

CLAUDE. — La théorie serait-elle à la fois un principe d’explication et un instrument de travail ?

LE PHYSICIEN. — Je ne lui accorde pas une confiance illimitée dans le jeu de ce double rôle. Mais son utilité pratique est incontestable. Une bonne théorie, si elle est féconde, ouvre la voix à des expériences nouvelles, oriente la recherche. Dans une certaine mesure, elle nous éclaire sur la signification des phénomènes. Je me garderais bien toutefois de l’élever au rang d’un principe. Son rôle est plus modeste, il consiste à faire progresser le travail. Une théorie est toujours sujette à révision. On éprouve sa valeur par l’usage. Grâce à elle, des éléments disparates — les données de l’observation se groupent et prennent un sens sous une loi unique ou s’encadrent dans l’ensemble d’un système de lois. Un certain ordre apparaît là où semblait régner le désordre et la confusion.

CLAUDE. — Cet ordre appartient-il en propre aux phénomènes ? Est-il impliqué en eux ? En d’autres termes, est-ce *réellement* une loi cachée sous les figures observables et que [61] vous exhumez de l’arrière-plan pour la produire dans sa nudité abstraite devant notre esprit ? Ou bien cet « ordre des choses » serait-il un produit de vos spéculations ?

LE PHYSICIEN. — Pourquoi m’obligeriez-vous à choisir l’un des termes de l’alternative à l’exclusion de l’autre ? Les hommes ont établi le fondement de leur science sur la conviction que le cours de l’univers est régi par des lois — déterminables avec précision ou en termes de probabilité. Je ne puis donc avoir aucun doute sur leur existence réelle. Nous essayons de les découvrir en interrogeant la nature par l’observation et l’expérience. Ce que vous nommez « spéculations » traduit nos tentatives renouvelées de formuler ces lois dans la mesure du possible.

CLAUDE. — La recherche scientifique est donc un continuel interrogatoire du cosmos et de vous-même en vue d’atteindre la vérité.

LE PHYSICIEN. — Le mot de « vérité » écrit avec un V majuscule est pour moi vide de sens. Il appartient à l’arsenal de la métaphysique. Je ne suis pas dupe de cette entité verbale. On ignore son existence dans notre laboratoire. Ne m’accusez donc pas de poursuivre la vérité — une vérité définitive, absolue. Ce serait me prêter des intentions insensées, un rêve de mégalomane.

CLAUDE. — Je sais que ce mot sonore, mais indéfinissable, inspire à tout homme de science une sérieuse aversion. Sans doute sa méfiance est-elle en partie justifiée. J’imagine difficilement qu’au terme de la recherche, une vérité finale puisse [62] jamais surgir d’une expérience de laboratoire ou qu’elle prenne place dans une équation.

LE PHYSICIEN. — Quelle extraordinaire réussite ce serait ! Mais la raison scientifique nous interdit d’envisager la possibilité d’une telle étape dernière de nos travaux. Sur quelles preuves, par quels témoignages, d’ailleurs, pourrions-nous établir l’évidence de cette vérité ultime et la certitude que l’investigation ne peut être poussée plus loin encore ? Quelle source enfin nous fournirait le crédit de son authenticité ? Abandonnez, je vous en prie, ce thème de conversation, vous allez me faire déraisonner !

CLAUDE. — Votre position est nette. Selon vous, la notion d’une vérité intégrale et absolue est étrangère à l’esprit de la recherche objective. Le savant refuse de l’inclure dans son programme.

LE PHYSICIEN. — Elle n’a aucune place, aucun sens, dans le domaine qu’explorent nos études.

CLAUDE. — Néanmoins, votre vie est consacrée au déchiffrement d’un code de lois dont vous postulez l’existence permanente. Au mot « cosmos » s’attache l’idée d’ordre, d’arrangement, d’harmonie, d’unité.

LE PHYSICIEN. — Chaque fois que nous avons cédé à la tentation de vouloir découvrir un symbole quelconque de cette unité, nos travaux ont abouti à une impasse. Il y eut un temps, par exemple, où nous espérions atteindre dans l’infrastructure de la matière une particule élémentaire indivisible, originelle — je ne sais quelle brique dont l’assemblage formerait [63] le substrat de toutes choses. Un obscur besoin métaphysique nous invitait à courir ce rêve. Mais l’expérience nous démontra vite qu’aucune particule ne revendique le privilège d’être le principe premier, fondamental. Comme par enchantement, en effet, les particules se sont multipliées tels des candidats inattendus au cours d’une campagne électorale. L’esprit d’analyse nous astreint à faire surgir du champ de l’observation une phénoménologie de la diversité et de la complexité. Sous une apparence simple se cachent des interactions de forces aux termes multiples, un potentiel invisible — et peut-être à jamais indéterminable — de configurations dynamiques. Surgissant d’un arrière-fond, d’un « champ », que nul cerveau humain ne saurait se représenter, des particules naissent, évoluent, acquièrent des attributs mathématiques, interagissent ; mais elles manquent de contours et n’ont point d’identité individuelle. C’est de nous — et en conséquence de nos travaux — qu’elles détiennent l’ombre d’une réalité : l’observateur scientifique voit en elles une manifestation particulière du champ ; d’une certaine façon pourtant, elles *sont* ce champ, à des niveaux divers d’excitation.

CLAUDE. — Vous évoquez une image familière aux mythographes : l’océan primordial des cosmogonies, matrice de toutes potentialités d’où émerge, avec ses formes, le monde créé.

LE PHYSICIEN. — Charmante rencontre ! Vous mettez le physicien moderne en face du sauvage !

CLAUDE. — Il serait injuste de considérer comme des sauvages les poètes archaïques auxquels on doit ces merveilleuses cosmogonies. Leur œuvre témoigne d’une perspicacité égale [64] à celle des grands dramaturges. Platon leur fait suite en ligne directe et les complète dans sa création du Timée.

LE PHYSICIEN. — Je m’étonne que vous mettiez en parallèle de creuses spéculations verbales, dépourvues d’assises scientifiques et le produit, sérieusement élaboré et médité, de nos disciplines de travail !

CLAUDE. — L’homme sérieux que je suis risque de passer pour rétrograde. Il persiste tout de même à soutenir dans l’auteur du Timée l’héritier des cosmogonies antiques. Menon exposerait mieux que moi la pensée de Platon sur ce sujet. Je crois qu’elle mérite d’intéresser le physicien d’aujourd’hui. L’étrange substrat ou « réceptacle » que le philosophe athénien situe à l’arrière-plan des phénomènes ressemble beaucoup à la notion moderne du champ.

LE PHYSICIEN. — Vous êtes bien hardi, mon cher Claude, de vouloir aborder à ce niveau de nos plus étranges spéculations mathématiques. Cette région ultime du « fond » est inhabitable pour l’homme non initié que vous êtes. Vous n’y trouverez rien de conforme à vos habitudes, rien de fluide, ni de solide, ni à l’état de gaz — pas même un air raréfié des cimes. La matérialité, au sens strict, en est absente, et pourtant, la matière puise là son origine ; mais elle se présente aussi bien sous l’aspect immatériel de l’énergie. Ce champ de « fond » originel, sans photons, est susceptible de se polariser à la manière d’un diélectrique et de subir les fluctuations de sa polarisation autour du zéro. Un perpétuel mouvement le fait osciller comme la surface ondulante de l’océan. La pensée, ici, s’égare à chercher des repères, selon le mode empirique d’espace et de temps. Il faut abandonner le support offert dans ce monde par les sens et les notions qui en dérivent. [65] Rien ici n’est tangible, visible, audible. Les acquisitions de la vie quotidienne ne sont d’aucun secours en présence de la singularité de ce champ. Je vais essayer d’en parler — bien imparfaitement — à l’aide d’un langage d’allusions.

D’une excitation de ce champ, sans formes, sort le dessin d’une forme. Est-ce une particule à l’état naissant ? une charge ? une vibration d’ondes ? Voilà un commencement absolu, une émergence à partir du vide — cette plénitude de potentiels. Notre regard aiguisé par l’expectative nous ferait-il assister à la genèse du temps et de l’espace ? Des coordonnées sont établies pour enclore dans un cadre et mesurer, définir, suivre à la trace les configurations changeantes. Avec l’accélération du mobile, des variables de masse et de temps vont venir à l’existence.

CLAUDE. — Croyez-vous à l’existence réelle de l’arrière-plan dont vous nous avez entretenu ? Le « fond » ultime, ou champ de zéro, possède-t-il une réalité objective, indépendante de la spéculation des physiciens ?

LE PHYSICIEN. — Votre question ne peut recevoir aucune réponse ; pour nous, elle est dépourvue de sens. L’idée d’une existence objective, d’une réalité concrète des choses, bien qu’elle soit valable sur le plan empirique, perd toute signification quand on se propose de l’appliquer au niveau du champ jusqu’où nous avons pu élever notre recherche. Le champ — entité subtile, réceptacle et source d’un nombre infini de libertés possibles — est essentiellement d’une autre nature que la substance solide, liquide, gazeuse, où nous tient enracinés le jeu des cinq sens humains. Il serait absurde de vouloir s’y transporter avec armes et bagages. Et comment pourrait-on raisonnablement y poser des questions surgies [66] d’un monde d’expérience entièrement étranger à son insaisissable nature de champ ?

CLAUDE. — C’est bien ; je poserai donc le problème d’une autre manière : Le champ de fond est-il seulement un concept, une théorie extraite des données de l’expérience et — pour le moment du moins — approprié au travail de recherche ? Ou bien l’admettez-vous au rang d’une réalité ?

LE PHYSICIEN. — Je considère comme absolument réel le substrat — indescriptible dans son essence — dont notre pensée théorisante cherche à déchiffrer le secret. Nous avons été conduits à cette position par les voies de la recherche expérimentale et en méditant sur ses données. Une attitude d’entière soumission aux faits, une persévérante auto-critique précédait et couvrait chacune de nos démarches.

MENON. — Je souhaite que vos précautions aient été bien prises sur le sentier de chasse à la vérité, car l’enjeu en vaut la peine. Vos savants nous assurent-ils qu’aucune erreur n’a pu se glisser dans leurs calculs, ni à travers leur dialectique ?

LE PHYSICIEN. — Ils n’auraient pas l’arrogance de le croire.

MENON. — Alors, leurs conclusions sont incertaines ?

LE PHYSICIEN. — On doit compter avec une certaine marge d’erreur, c’est inévitable. Mais ces erreurs même tournent au profit de la science. C’est le grand mérite de la méthode expérimentale que d’obliger le chercheur à soumettre ses conclusions provisoires à l’épreuve et au contrôle de l’expérimentation. Les discordances entre la théorie et la pratique sont [67] mises en lumière. Et les problèmes reviennent ainsi sur le chantier pour être inlassablement revus, réajustés.

MENON. — Quel a été le sort final des théories du champ ?

LE PHYSICIEN. — Aucune théorie n’atteint jamais l’inébranlable repos d’un sort vraiment final. Les plus fermement établies parmi elles repassent de temps à autre devant un nouveau comité d’examinateurs austères. Quant aux théories du champ, elles ont déjà porté des fruits d’une ampleur incontestable. Nous essayerons d’obtenir d’elles, en les perfectionnant, un plus grand profit encore.

MENON. — Comment procédez-vous pour perfectionner une théorie ?

LE PHYSICIEN. — En interrogeant les faits à la clarté de la théorie, et la théorie à la clarté des faits. D’une étape à l’autre, des précisions croissantes sont introduites dans la formulation des lois. Oui, voilà le but de notre recherche : la découverte et l’énoncé de lois en termes exacts, rigoureusement définis ; voilà comment nous reconnaissons les exigences de la vérité scientifique. Dans l’exactitude de l’information, dans nos fidèles tentatives de l’exprimer le mieux possible.

CLAUDE. — Les lois dont vous parlez concernent le champ de fond soumis à votre étude ; elles en sont inséparables. Puisqu’elles se rapportent au substrat, je peux déclarer qu’elles en émanent. Cependant, elles appartiennent aussi à notre pensée investigatrice dont elles possèdent la nature. En elles réside l’intelligibilité du champ. Quant au champ [68] proprement dit, il est la source émettrice, le « réceptacle » unique et indifférencié d’où procède tout. En cet arrière-plan il se distingue, pour ainsi dire, de l’énoncé des lois par lesquelles on tente — très imparfaitement — de le faire connaître. Sa nature peut bien revêtir l’aspect de l’intelligibilité, de la conscience, de la matière, de l’énergie, elle ne cesse jamais, pour autant, d’être elle-même. Nous sommes immergés dans cet océan primordial. Il se révèle à qui le cherche derrière les apparences d’un grain de l’épiderme comme dans les cellules du cerveau — mouvant à perpétuité la nappe de ses ondes, créateur de particules sur ses niveaux divers d’excitation, mais immuable par nature.

MENON. — Votre théorie moderne est une fiction commode. Elle remplit une fonction indispensable parce qu’elle fournit un support provisoire à la pensée. L’intellect ne pouvant opérer dans le vide de l’abstraction pure, se donne des images subtiles. On aurait tort de les prendre trop au sérieux. Je reconnais à ces créations la même valeur qu’à nos mythes ; leur imagerie pointe dans la direction d’une réalité en elle-même informulable. Lorsque vous avez déployé devant moi votre théorie du champ, je croyais entendre, à nouveau, Platon exposer son étrange vision de la « *chora* » primordiale. Il y a sûrement du vrai dans votre image de l’océan illimité. Je me le représente bien avec ses fluctuations de polarité d’où jaillissent des grains de lumière et une poussière de particules sans dimensions. Mais la vérité est autre. Pour en atteindre authentiquement l’au-delà, il faut laisser les formes, si subtiles soient-elles, s’effacer.

Au cours du dialogue, vous avez fait une remarque dont l’importance m’a frappé. Cela revient à dire ceci : l’étude du champ d’observation nous livre des lois ; dans leur énoncé [69] réside l’intelligibilité du champ ; mais on doit reconnaître aussi, à travers leur formulation, un attribut propre à ce champ. Et ma pensée formulante — comme, d’ailleurs, mon être entier — est une particularité du champ se révélant à lui-même en termes de conscience mentale. Je suis cela : l’observateur, l’instrument et l’objet d’observation tout à la fois. Notre cerveau en fonction est une singularité du cosmos. Il porte dans l’intimité de sa structure l’inscription de la loi qui a procédé à sa genèse et dont il est l’expression vivante. En déchiffrant le monde, il se déchiffre lui-même, car la loi cosmique figure dans son plan d’organisation. Elle est manifeste dans l’arrangement du réseau et dans son jeu fonctionnel aux degrés infinis de liberté.

Un authentique chercheur s’arrête-t-il jamais en chemin ? D’étape en étape, il corrige et reconstruit la dialectique de sa recherche. Semblable au « champ » dont il explore les phénomènes, lui-même est polarisé ; son attention, entraînée par l’irrésistible exigence de la vérité, oscille entre l’objet et le sujet, entre les observables et l’observateur. Elle passe de l’examen des faits objectifs à la méditation. Finira-t-elle par découvrir, sous l’infrastructure des formulations changeantes, la Loi des lois ?

LE PHYSICIEN. — J’hésite à croire qu’il existe réellement une Loi des lois, vérité dernière. Cependant admettons, à titre d’hypothèse, que cette entité existe, serait-elle accessible à notre investigation ?

MENON. — Pour l’atteindre, il faut nécessairement substituer aux outils ordinaires de nature mentale un instrument de pénétration plus aigu. Nous savions cela au temps de Socrate et de Platon, c’était une notion élémentaire. Aussi [70] avions-nous recours à l’épistémé, à la noésis pour atteindre la Vérité — l’Aléthéia.

CLAUDE. — Les langues modernes n’ont pas d’équivalent pour désigner des fonctions opérant par delà les catégories de la pensée.

LE PHYSICIEN. — Parce qu’elles refusent, à juste titre, de reconnaître et de situer aucune entité métaphysique au-dessus de la raison. Mais on compromettrait les progrès des sciences à pousser trop loin la manie du doute. La vérité est en nous, implicitement, puisqu’elle stimule notre esprit de recherche. Elle nous soumet sans relâche à ses exigences ; et nous croyons en elle. Mais la vérité est aussi devant nous, faute de quoi l’objet de nos études perdrait sa valeur d’attrait. Pour fruit de mes travaux, je veux obtenir des résultats véridiques. Si je découvre une erreur dans mes conclusions, j’attaquerai immédiatement le problème à nouveau sans m’épargner aucun effort jusqu’à ce qu’une solution conforme à la vérité soit atteinte. Nous voulons engager nos raisonnements dans une voie de vérité. Ce désir d’être fidèle à la loi d’une raison supérieure a fait renaître chez nous la science de l’épistémologie. La vérité, en nous, c’est le plein accord avec nous-mêmes et avec l’objet dans la joie de connaître.

[71]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre V

RETROUVER LE MESUREUR
DE L’INCOMMENSURABLE

[Retour à la table des matières](#tdm)

CLAUDE. — Notre dialogue avec le physicien marque une étape importante dans le cours de mes recherches. Il m’a fait découvrir, à l’arrière-plan de l’univers visible et tangible, un substrat fondamental dont la nature est inaccessible à nos sens, inaccessible aux modes de penser dont l’homme fait usage dans sa vie de chaque jour. Ce réceptacle originel, d’où émergent et où retournent toutes choses, n’est ni solide, ni gazeux, ni liquide, ni substantiel, ni immatériel. On ne peut tenter d’en approcher qu’à travers l’atmosphère des pures mathématiques. Sans doute parce qu’un grand effort m’est imposé, j’arrive difficilement à me convaincre de la réalité du champ. Peut-on dire qu’il existe par lui-même ou bien est-ce le cerveau humain qui l’imagine, le crée et à tout instant le recrée en conformité avec ses découvertes ?

MENON. — Le savant cherche à assimiler par la connaissance les aspects innombrables du réel. Il s’efforce de rendre [72] intelligibles les phénomènes soumis à son observation. En quoi cela consiste-t-il ? A saisir et à absorber simultanément dans un état de conscience un ensemble de relations significatives.

CLAUDE. — Que veulent dire les mots dont vous faites, tour à tour, les pivots de votre définition ? Assimiler, saisir, absorber ?

MENON. — Ils désignent une évidence intérieure, indéfinissable par nature. Absorber, assimiler une substance, c’est la rendre semblable à soi. Ainsi en est-il des aliments, lorsque nous les avons incorporés dans l’intimité de nos cellules. Ils s’intègrent dans notre structure.

CLAUDE. — Votre comparaison me paraît étrange. Comment l’intelligence s’y prend-elle pour « assimiler » un objet intelligible ?

MENON. — Observez donc le procédé tel qu’il s’accomplit en vous quand, par exemple, un théorème de géométrie vous est démontré. A mesure que les phases de la démonstration se déroulent, votre attention en éveil attire à elle l’argument, l’examine et l’absorbe ou le refuse — au moins provisoirement.

CLAUDE. — Ma question vous est soumise de nouveau. Elle exige impérieusement une réponse, car je présume que la clef de la connaissance est cachée derrière elle. Que se passe-t-il en nous lorsqu’un argument est absorbé et assimilé ? Est-il possible de définir la nature de cet étrange phénomène dont la simplicité nous déconcerte : la conscience d’avoir compris — conscience pure, semble-t-il, et sans forme ?

[73]

MENON. — A l’instant exact où s’éclaire la conscience d’avoir compris — donnez à ce fait le nom qui vous plaira : connaissance, intelligibilité — l’argument, avec sa forme, ses articulations, cesse de flotter devant nous. Qu’est-il devenu ? Serait-il, maintenant, en quelque sorte inhérent à notre nature au point d’être indissociable de nous-mêmes ? Aussitôt qu’une formulation logique s’est imposée comme vérité intelligible par la force de l’évidence qu’elle porte en elle, nous la faisons nôtre. Elle est incorporée, pour un temps, dans l’intimité de notre conviction. En conséquence, elle a disparu du champ objectif de la conscience — bien qu’elle puisse y reparaître sous une figure nouvelle pour être reconsidérée.

Assimiler un théorème, c’est l’introduire dans le plan d’une évidence intérieure où cessent les oppositions du sujet et de son objet.

CLAUDE. — Si l’univers nous devenait, un jour, entièrement intelligible dans une formulation des lois qui l’ordonnent, comment nous apparaîtrait-il ?

MENON. — Transformé en connaissance l’univers cesse de nous apparaître, la loi dont il est l’expression significative se substituant aux phénomènes et aux formes. Et cette loi cosmique — si elle est correctement formulée — s’évanouit à son tour quand elle a fini de remplir sa fonction qui est d’éveiller la connaissance.

CLAUDE. — Mon cher Menon, vous défiez le sens commun. Je refuse de laisser le monde aller au néant. Un flot d’objections me monte à l’esprit.

MENON. — Présentez-les, je vous prie, une par une, dans l’ordre où elles apparaissent.

[74]

CLAUDE. — Le cosmos doit-il se volatiliser par le seul fait qu’il est devenu intelligible ? Quand bien même j’aurais inclus dans une loi compréhensive la totalité des relations possibles à l’intérieur de l’univers, mes yeux, mes mains continueraient de témoigner qu’il existe des phénomènes, des formes concrètes.

MENON. — Eh bien, accueillez leur témoignage. Les yeux, les mains, l’audition et les autres sens remplissent leurs rôles lorsqu’ils réfèrent à un informateur, en éveil derrière eux, les signes impliqués dans les formes. Je m’explique à l’aide d’un exemple. Une silhouette oblongue, aux tons verts et bruns, surgit contre la lumière d’un fond bleu dans le cadre de votre vision. Qui donc l’identifie et le reconnaît pour être un cyprès devant le ciel ? Est-ce la fonction visuelle brute ? Non pas, certainement. Le mérite en revient à un observateur sensible à la dynamique informative des formes, à un témoin prompt à connaître. Ainsi, toutes les activités sensorielles tendent vers la connaissance et atteignent en elle leur foyer. Elles la rejoignent pour s’y éteindre sur divers plans d’intégration.

Imaginez qu’un enquêteur veuille exploiter à fond les ressources de ses sens accrus par l’instrumentation scientifique pour atteindre une connaissance intégrale — dans ses structures et infrastructures — de l’univers. A mesure que la recherche progresse, les formes visibles et tangibles en usage dans la vie familière cèdent à des configurations abstraites que l’intelligence seule saisit. Les lois succèdent aux lois. La pensée investigatrice se fait impersonnelle et son acuité croît. Quand sera atteinte la source initiale d’intelligibilité l’univers aura été résolu, à la manière d’une énigme, dans sa pure réalité intelligible.

[75]

CLAUDE. — Sera-t-il, pour autant, amené à disparaître ?

MENON. — Lorsqu’un message secret, transmis dans la formule du code, a été déchiffré, qu’advient-il de la formulation ?

CLAUDE. — Elle reste bien visible en noir sur blanc.

MENON. — L’écriture est inséparable, dès après la lecture, de l’intelligibilité du message, car c’est du message que les caractères écrits détiennent leur valeur d’existence. Vous ne pouvez voir en eux, à la suite du déchiffrement, qu’un moyen de communication ; tel est leur sens, noir sur blanc.

CLAUDE. — Vous déclarez — sans en fournir aucune preuve — que l’univers est intelligible, qu’il se laissera un jour réduire entièrement en connaissance. Je suis loin de partager votre espoir. L’investigation scientifique nous conduit d’énigmes en énigmes jusqu’à un état de profond désarroi. Les modalités les plus hardies, les plus subtiles de la pensée sont impuissantes — vous l’avez vous-même reconnu — à nous faire dépasser un certain niveau d’intelligibilité. L’esprit d’investigation se débat sans fin entre l’analyse et la synthèse au milieu des formes qu’il a lui-même secrétées.

Il n’existe pas, et il n’existera jamais un système rationnel susceptible d’évoquer la somme totale des relations contenues dans l’univers.

MENON. — Je vous demande de rendre justice à nos entretiens précédents. Ils nous ont ouvert une voie au-dessus des frontières de la pensée investigatrice, vers la source d’intelligibilité, elle est en nous, source de vérité, à chaque instant [76] présente et vérifiable par expérience. C’est donc dans l’abîme — ou semblablement à la cime — de notre être que se trouve la solution au problème de l’univers. L’univers, c’est nous.

CLAUDE. — Un bien petit univers, un microcosme !

MENON. — ... sans petitesse, ni grandeur. Un monde de signes, irréductible aux paramètres d’espace-temps.

CLAUDE. — Vous faites évanouir le temps et l’espace en les niant, tout simplement. Ce n’est qu’un tour d’acrobatie verbale ! J’en appelle à l’autorité des astronomes. D’après leurs observations et leurs calculs, l’univers étend son rayon à des milliards d’années-lumière. Contesterez-vous cela aussi ?

MENON. — Je n’aurai pas cette impertinence. Si vous m’y autorisez, j’ajouterai d’autres dimensions aux paramètres en usage. L’univers en expansion, ai-je entendu, est une hyper-sphère, il faut lui accorder les nombreuses coordonnées qu’il exige. Cela ne me trouble aucunement. Je suis prêt à assimiler autant de créations mesurables qu’on en voudra invoquer. Je m’en remets pour cela au jugement des savants dont le credo se transforme et progresse d’année en année.

Cependant permettez-moi, à la fin d’une journée d’épreuve, d’aller retrouver, dans la connaissance de sa paix, le mesureur de l’incommensurable.

CLAUDE. — Qu’importent à celui-là les milliards d’années-lumière. Sont-elles faites réellement d’espace et de durée ou apparaissent-elles à son regard lucide comme une pensée éphémère, un signe évocateur de distances irréelles, inimaginables ?

[77]

MENON. — J’incline à croire que le suprême mesureur ignore les embarras de votre dilemme. La question dont vous faites votre souci — l’espace-temps — existe-t-il en réalité ou n’est-ce qu’une valeur abstraite applicable à la mesure du monde empirique ? Ce problème n’offre aucun sens pour lui.

CLAUDE. — Je renonce pour le moment à vous harceler de mes objections. Répondez à une seule demande : quand Socrate se laissait absorber dans cet état singulier dont la puissance l’immobilisait parfois d’une aube à l’aube suivante, l’univers lui apparaissait-il encore ? Ma question est peut-être insolite. A-t-il fait part de son expérience au cours des dialogues avec ses disciples ?

MENON. — Tous ses entretiens avec nous préparaient cette fin : éveiller en ses auditeurs l’expérience. Ses paroles, je ne sais comment, perçaient la brume du sommeil. Les regards devenaient clairs devant lui et la pupille s’élargissait.

CLAUDE. — Par l’ouverture de cette pupille, quel paysage de l’univers aperceviez-vous ?

MENON. — Un univers sans paysage ni couleurs [[11]](#footnote-11).

CLAUDE. — Quelle triste vision, appauvrie et sans beauté !

MENON. — Ne consultez pas votre imagination, elle vous tromperait grossièrement. Sa fonction se déroule dans un monde de formes et l’incite à créer une diversité d’images et [78] d’émotions. Incapable, par conséquent, d’accéder à l’altitude de l’expérience, elle bâtira pour vous satisfaire un décor de fantaisie, une mise en scène, une vision faussement mystique.

Or l’expérience refuse toute vision de forme, de substance, de couleur. Sa nature est indescriptible. Aucune parole ne la qualifie authentiquement. On la trahirait à vouloir la nommer Savoir, Harmonie, Beauté, Joie ou Amour. Leurs majuscules n’ajoutent rien à la petitesse des mots.

La réalité de l’expérience absorbe en elle et inclut le balbutiement enfantin de tant de vaines paroles. Elle établit aussi leur suprême consécration et les justifie.

[79]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre VI

LA JOIE EST UN PEU DIFFICILE
À NOURRIR

[Retour à la table des matières](#tdm)

CLAUDE. — J’ai assimilé, il me semble, la substance de nos entretiens sur le vrai savoir et la connaissance de soi. Je devrais donc être pleinement éveillé. Et cependant une multitude de questions m’assaillent encore. Il me reste à affronter d’insolubles problèmes. Le monde et mes contemporains sont une énigme pour moi ; je cherche à déchiffrer leur signification. Faute de l’avoir découverte, je trouve la vie humaine absurde, l’histoire de l’humanité m’apparaît tissée d’incohérences ; c’est un récit de ses aberrations, de ses précaires réussites et de ses échecs innombrables.

MENON. — Notre recherche en commun vous a donné l’éveil. Mais c’est à peine si vous en percevez la fine pointe, en veilleuse, vacillant sous le torrent des rêves. Votre situation est comparable à celle d’un dormeur à demi éveillé — à la fois lucide et léthargique — qui, voyant défiler ses songes les tient, en fait, pour une construction de l’esprit. Avez-vous expérimenté cette étrange position en porte-à-faux ? On [80] se découvre spectateur du rêve sans pouvoir cependant se soustraire aux troubles et aux illusions que le spectacle comporte.

CLAUDE. — J’ai connu cette situation contradictoire où l’on vit simultanément sur deux niveaux de conscience. Le spectateur est détaché du psychodrame, bien que d’une certaine manière il continue d’y participer. Attribuez-vous ce curieux phénomène à la passivité de l’esprit ou à un extraordinaire effet de vigilance ?

MENON. — Les deux interprétations sont valables — l’une autant que l’autre.

CLAUDE. — Vous répondez par un paradoxe au lieu de fournir une explication. La passivité exclut la vigilance, et réciproquement.

MENON. — Ces deux attitudes, à mon avis, sont nécessaires l’une à l’autre. Elles collaborent, mais chacune opère sur un niveau qui lui est propre. Le corps exécute passivement, par l’entremise des mécanismes innés ou acquis dont il est constitué, les décisions dictées par l’état de vigilance.

Cependant, si l’intellect et le cœur ordonnent ensemble leurs démarches en parfaite conformité avec le principe de vigilance — ce « pilote » [[12]](#footnote-12) que nous dénommons dans notre langue tantôt *Nous*, tantôt *Epistémé* — s’ils lui obéissent, l’entendent et restent toujours soumis à son contrôle, alors toute distinction entre passivité et vigilance disparaît. L’homme ainsi privilégié est indécomposable — et il se connaît comme tel. En lui triomphe l’indivisible unité de la [81] conscience, partout reconnue sous les termes divers de vigilance, de pensée, d’émotion, d’action qu’aucune coupure réelle ne sépare.

CLAUDE. — Cet homme est sans pensée, sans volonté propre. Son obéissance au « pilote » fait de lui un simple automate.

MENON. — Il revêt l’apparence d’un automate aux yeux d’un homme dont le regard s’arrête à la forme des corps. Mais un observateur doué de discernement découvre derrière la machine une source authentique d’action : connaissance simple, pure sagesse.

Revenons à notre rêveur en éveil dans son rêve. Des événements lui apparaissent, auxquels est mêlé un être qui lui est à la fois étranger et intime : sa personne. Le drame l’affecte sans entraîner sa complète adhésion. C’est un jeu, une fiction dont il fournit la substance changeante. Lui, en spectateur, impersonnellement, occupe une position de retrait. Il sait de quelle nature est le songe — une expression éphémère de lui-même devant lui-même — passivité et vigilance.

CLAUDE. — Je me souviens d’avoir eu un rêve de ce genre peu de temps après notre second entretien. Me sachant bien endormi, je me suis vu mêlé à la foule d’une rue de Paris. L’état vigile était en moi si clair qu’il m’inspira le désir de procéder à des expériences et à des vérifications dans la sphère de mon rêve. Je touchai de la main les arcades de la rue de Rivoli pour en éprouver la consistance. Elles résistaient à la poussée de mon poing. Le décor du rêve était solide, on ne passait pas à travers sa compacité. L’idée me vint de regarder le ciel, car le soir était venu. Je vis les mêmes constellations [82] dans ce ciel de rêve que dans le ciel de mes veilles.

En traversant la rue, je fus bousculé rudement par une voiture. D’un geste naturel, je portai les mains vers mon buste, afin de m’assurer qu’il n’avait subi aucun dommage ; elles ne rencontrèrent rien et rejoignirent le corps disparu. Le décor entier s’était évanoui à mon insu et je me trouvai sans avoir aucune personnalité apparente pour me représenter, dialoguant en soliloque.

MENON. — Un instant, mon ami Claude ! Avant d’aller plus loin, éclaircissez le dernier détail de votre récit. L’univers, votre corps, et votre personnalité, dites-vous, avaient disparu du rêve ? A ce moment, étiez-vous conscient de leur absence ?

CLAUDE. — Il ne pouvait entrer alors dans mon esprit ni un souvenir de l’existence passée, ni l’idée d’un actuel néant. Aucun vestige n’en subsistait, pas la moindre trace mentale. Des pensées que je reconnaissais pour être miennes tournaient devant moi dans un champ sans dimension.

MENON. — Vous faites usage des mots « moi », « miennes », quel sens leur accordez-vous ?

CLAUDE. — Il est impossible à un homme discourant en état de veille d’évoquer cette expérience si différente et singulière d’un rêve dont le rêveur réalise son immersion en lui-même. Le « moi » particulier à ce songe était une source constante d’émission, se recueillant dans son propre regard.

MENON. — Que pouvait-elle émettre qui ne fût de sa substance ?

[83]

CLAUDE. — Rien d’autre n’en émanait que sa féconde réalité rayonnant dans l’abondance. Elle se rénovait dans une pluralité de formes, multipliait la conscience d’elle-même sans jamais s’aliéner de sa nature unique.

MENON. — Vous me donnez un commentaire de votre rêve ; je souhaiterais plutôt que vous m’introduisiez à l’intérieur de sa plus intime cellule.

CLAUDE. — Pourrais-je vous y inviter si moi-même en suis sorti pour vous parler ? Autre chose est de vivre par expérience au cœur d’un rêve, autre chose d’en évoquer le souvenir alors qu’on est tombé de son cadre et qu’il apparaît de l’extérieur comme un objet d’examen. L’observateur, parce qu’il a changé de position entre le sommeil et le réveil ne voit plus s’ouvrir devant lui les mêmes perspectives. Au surplus, des lois très différentes régissent le cours du rêve et la pensée dans l’état de veille. Ces deux provinces sont en conséquence impénétrables, inintelligibles l’une pour l’autre. Un rêve ne revient jamais en mémoire, il est reconstruit.

MENON. — Eh bien, renoncez à interroger la mémoire, elle vous fabriquerait, comme vous le dites, un songe à sa manière. Le rêve vous a instruit en vous invitant à une exploration des profondeurs. Il vous est toujours loisible d’y pénétrer par une percée directe. Que nous importe le contenu mental du rêve ? Ses fantaisies subtiles ne méritent pas de nous retenir. En fin de compte, que voulons-nous savoir à son sujet ? Je voudrais ressaisir ce qu’il vous a enseigné de valable. C’est le seul motif dont s’inspire l’intérêt que nous lui portons.

CLAUDE. — Ce qu’il m’a enseigné d’essentiel est ceci : le [84] rêve instruit celui qui sait. L’ignorant s’y promène au hasard. L’homme dont le regard s’est ouvert rêve son aventure dans un miroir. Il demeure immobile à la source de l’action. A son retour dans l’état de veille, il garde le fruit de l’enseignement. Le miroir où il se voit à présent lui impose une autre optique. Le changement n’altère pas son identité.

Ce pays lui est familier autant que la contrée à côté ; il lui offre les mêmes invariants, même substance impalpable du fond ; seule l’ordonnance du jeu est différente. Les personnages, les décors, les émotions sont aussi insaisissables dans ce monde que dans l’autre ; mais leur inconsistance pourrait échapper au regard ; elle se voile sous des formes dont la stabilité nous semble plus grande parce que nos yeux et le sens du toucher leur accordent une fausse permanence. Les lois régnant sur l’état de veille nous contraignent de croire à la « réalité substantielle » des objets. Portons notre attention sur les personnages en scène, hommes et femmes. A nos yeux — qui les confondent avec leurs formes à peine changeantes — ils revêtent un semblant de permanence.

Et pourtant nous savons que sous le mince verni de la peau dont la surface arrête notre regard, un tourbillon de forces en interaction construit et détruit jusqu’à la moindre cellule. La vie et la mort, inséparablement conjointes, entrelacent leur fil ; elles tissent et défont un ample réseau de rythmes aux modulations entrecroisées. De leur œuvre d’amitié mutuelle résulte une forme fugitive : un vivant.

Depuis le matin où j’eus le rêve étrange dont je vous ai fait part, la Nature revêt un aspect nouveau. La dureté des contours et des volumes s’est effacée pour laisser paraître, à la place des choses, un échange d’énergies en action et rétroaction. L’homme cesse d’être une masse compacte, un corps en mouvement ou au repos. Sous le masque de ses [85] personnalités aux traits mobiles, interchangeables, je découvre un champ d’inter-relations où s’entrecroisent, se heurtent, s’ordonnent des courants issus de tous les horizons à travers l’espace et le temps.

MENON. — La découverte de ce jeu subtil vous a-t-elle fait perdre la vision de l’homme ?

CLAUDE. — Elle persiste, à peine distincte. D’ailleurs, que faut-il entendre par un homme ? Une idée, une image pourraient-elles définir sa nature ? Depuis peu, je suis tourmenté par une question peut-être saugrenue : sous quel aspect le Sage perçoit-il ses disciples ? Présentent-ils à ses yeux une physionomie distincte ? Sous quels traits de leur caractère se manifestent-ils à sa conscience ? J’aurais souhaité connaître l’intime témoignage de Socrate sur ce point. Quelle réponse feriez-vous à ma demande, Menon, si je vous l’adressais ?

MENON. — Je dirais que Socrate ne se connaissait pas de disciples, au sens strict de ce terme ; il refusa toujours d’assumer le rôle de maître à l’égard de ceux qui l’approchaient. Plutôt que des disciples, il eut des compagnons dans l’émerveillement. Beaucoup d’entre eux le fréquentaient avec enthousiasme et passaient le meilleur de leur temps en sa compagnie. Son influence bénéfique, lorsqu’ils l’accueillaient, transformait la médiocrité de leur vie en une flambée, sourde ou éclatante de joie. Auprès de lui on apprenait à être un homme heureux. Merveilleuse découverte ! C’est une science difficile à acquérir en tous temps ; mais combien plus à Athènes durant cette terrible époque où les guerres, les intrigues et la haine de partisans, les attaques de la peste, les révolutions, la tyrannie accablaient la cité.

[86]

CLAUDE. — Comment avez-vous pu vouloir de ce bonheur égoïste au milieu de l’atroce misère ! Le rôle de Socrate fut-il d’instruire dans l’art de bien vivre, à l’abri des calamités ordinaires, un petit groupe de privilégiés ?

MENON. — La Sagesse de Socrate n’enseignait pas l’égoïsme, mais l’amour. Elle fut délivrée gratuite en abondance sur la place d’Athènes, obstinément, à tous ceux qui voulurent l’écouter — pauvres ou riches. On entendait sa voix dans les boutiques d’artisans, sur les marchés, à l’Assemblée du Peuple, dans les maisons d’aristocrates, même en colloque avec des tyrans. Elle ouvrait, pour chacun, une route royale à la recherche de l’essentiel. Est-il juste de reprocher à Socrate d’avoir dépassé les problèmes de son temps pour pointer la flèche sur l’immédiat ? Vous lui faites grief de nous avoir donné l’éveil par la joie de vivre. Est-ce la faute du Sage si l’amour, en se faisant connaître de l’homme, le transforme en source de joie [[13]](#footnote-13) ?

CLAUDE. — L’histoire nous montre comment les hommes accueillent leur joie. Ils lui accordent une attention distraite ou la repoussent. Elle leur inspire de la méfiance, de l’hostilité, du mépris plutôt que du respect. On ne l’installe pas au foyer de sa vie. C’est que la joie est difficile à nourrir. Sa flamme dévore le souffle.

Lorsque Socrate s’offrit aux gens d’Athènes pour être leur convive quotidien au foyer du Prytanée, ils décidèrent sa condamnation.

[87]

MENON. — La joie dont le Sage communique le choc à ses compagnons — parfois même à des auditeurs de passage — fait naître d’intenses bouleversements. Si elle rompt avec une trop soudaine puissance la dure écorce du cœur, une fièvre s’allume, des transformations dramatiques en peuvent résulter. Quelquefois éclate, pour une durée variable, un désordre alarmant dans la conduite de la vie. Alcibiade connut ce destin. A l’âge où croissent les grandes ambitions, il fit rencontre de Socrate et en reçut la morsure de la Sagesse. Il tenta de poursuivre son chemin, de rejeter à l’oubli l’inoubliable. Pour avoir voulu résister à l’appel de sa propre joie dont l’ardeur l’avait brûlé, il subit le sort d’un aventurier sans repos.

CLAUDE. — Quelle singulière espèce de joie est-ce là qui sème de tels drames dans la biographie d’un homme ? Je me passerais bien d’en goûter l’amertume.

MENON. — Cette joie singulière est sans amertume.

CLAUDE. — Que me parlez-vous alors de fièvre, de désordres, de transformations dramatiques ? Je suppose que le déroulement de ces étranges phénomènes comporte quelques douleurs.

MENON. — Jugez-en par vous-même. Je vais vous conter l’histoire d’un homme qui a refusé de soumettre sa vie à la souveraineté de la Sagesse et de l’Amour.

Dès l’heure où il choisit de dire « non » à sa plus haute exigence, la puissance de négation s’empare de lui. Elle l’astreint à rendre toujours son témoignage en termes négatifs ; la violence, la trahison, une ambition sans frein révèlent son [88] désir que rien ne peut satisfaire. Le feu dont l’étincelle l’a embrasé ne s’éteindra pas ; il consumera dans les ardeurs de la révolte ce tempérament d’aventurier qu’aucune mesure ne peut contenir.

Je rencontrai mon ami un soir d’hiver dans le château de la montagne, en Propontide, quelques mois avant qu’il ne s’enfonçât dans les brumes de la légende et pérît assassiné.

CLAUDE. — Je goûte peu les contes de revenants, mon cher Menon. Quelle est cette anecdote ? un événement historique ? un mythe ?

MENON. — Une étape dans l’histoire, peut-être. Mais, dans ma conscience, cette entrevue avec le grand proscrit gravite hors du temps, et mon témoignage la voit sur son orbe, toujours devant soi.

Des nécessités politiques m’avaient amené dans la petite péninsule [[14]](#footnote-14) où se déroulaient depuis six mois des événements si graves que leur répercussion sur les nations d’Occident n’est pas éteinte encore aujourd’hui. Athènes allait succomber à la plus désastreuse défaite de son histoire. Sa flotte avec les équipages, son armée, ses dernières espérances détruites dans une absurde bataille !

En frappant à la porte de la petite forteresse que la blancheur des neiges, fraîchement tombées alentour, rendait plus sombre, je ressentis une peur inconnue de moi. Je savais qu’Alcibiade avait refusé une fois de plus de comparaître devant les juges d’Athènes. Avec raison, il se méfiait de la stupide justice de sa cité natale. Ce fortin de montagne était son refuge. Il pouvait s’y croire en sûreté, pour quelque [89] temps à l’abri aussi des haines de Sparte victorieuse. Mais un procès autrement plus sérieux se tenait derrière ces murs. Je m’étais détourné de mon itinéraire jusqu’à ce lieu sans grâce pour connaître le jugement d’Alcibiade par lui-même.

CLAUDE. — Est-ce à un examen de conscience que vous espériez assister ?

MENON. — Il n’entrait aucune curiosité dans ma démarche. Une sympathie de nature me rapprochait de l’exilé. Dans ce moment de la vie où ses grands rêves d’ambition allaient se perdre dans le ciel d’hiver pour ne jamais revenir, je pensais pouvoir l’aider à s’interroger. La flamme de joie allumée en lui par le regard de Socrate achevait-elle de s’éteindre entre les clôtures de cette forteresse ?

Un mercenaire Thrace me fit passer sous les voûtes. Je crus avoir perdu la vue, les ténèbres du couloir succédaient à la clarté aveuglante de la neige. On me laissa attendre, seul, dans la cour centrale un long temps. Je regardai les quatre murs en gros blocs appareillés dont les surfaces, hautes et étroites, m’enfermaient au fond d’un puits. Un escalier de pierre montait en diagonale le long d’une façade vers le poste du guetteur, tout au sommet.

Pendant que j’étais absorbé dans les plaintes du vent, la silhouette d’un homme de grande stature atterrit tout à coup sur la dernière terrasse. D’où était-il tombé comme un faucon sur cette plateforme ? Les pans de son manteau flottaient et claquaient à ses côtés. Cet oiseau de tempête s’accordait avec les nuées grises, en course derrière lui dans le ciel de Thrace. Un soldat le rejoignit, et je compris que les deux hommes avaient débouché sur leur socle là-haut par une porte invisible ouvrant sur la tour de guet.

[90]

Un appel plus fort que les gémissements de la rafale descendit sur moi :

« Viens, monte... »

Je gravis les marches de l’escalier. Elles étaient raides comme les barreaux d’une échelle.

Alcibiade rejeta en arrière les pans de son manteau ; comme sa tunique s’entrouvrait je vis, dans l’entrebâillement de l’étoffe, briller une cuirasse. — « Bonne précaution », lui dis-je.

Il se redressa, parce que nous venions de franchir la porte basse. D’un ton bref, il répondit : « Le temps est incertain. Je me garde... et le lieu n’est pas sûr. »

A l’intérieur de la tour carrée où il nous avait introduits, quatre flammes de lampes découpaient, aux encoignures, de médiocres plages d’une lumière jaunâtre. Le reste de la salle n’était qu’obscurité, odeur de salure, courants d’air.

Le soldat ressortit, mais il prit la garde à notre porte ; je l’entendais tousser. Je vais maintenant vous relater simplement l’entretien que Menon eut avec Alcibiade sur la tour de guet :

ALCIBIADE. — Viens-tu d’Athènes ? Que veux-tu de moi ? me ramener ?

MENON. — J’apporte un message.

ALCIBIADE. — On m’importune. Ma réponse est non ; elle est nette. Je ne retournerai pas. Regarde, je suis un fugitif. Dis-moi, de qui est ton message ?

MENON. — D’un ami.

[91]

ALCIBIADE. — Tu veux rire ! Ai-je encore des amis à Athènes ?

MENON. — Des amis ? Je ne crois pas que tu en aies beaucoup... ni là ni ailleurs. T’ai-je dit que j’arrivais d’Athènes ?

ALCIBIADE. — Non, c’est vrai, tu ne me l’as pas dit, j’ignore d’où tu viens. Peut-être de la part du grand Roi ? Eh bien, garde ton message pour toi.

MENON. — Crois-tu que je sois à la solde de tes ennemis pour t’attirer dans un piège ?

ALCIBIADE. — Parle. Dis la vérité.

MENON. — Si tu refuses le message de ton ami, je n’ai rien d’autre à te dire. Je suis venu ici pour t’entendre. Réponds-moi : que te reste-t-il ?

ALCIBIADE. — Beaucoup d’or, des monceaux d’or, tu peux m’en croire.

MENON. — Par moments, Alcibiade, tu te tiens trop sur tes gardes, puis tout à coup tu oublies toute prudence. Tes paroles te perdront.

ALCIBIADE. — Tu m’as demandé : « Que te reste-t-il ? » J’ai dit : « De l’or en lingots », rien d’autre que de l’or, c’est peu pour un homme exigeant.

MENON. — Qu’attendais-tu de la vie ?

[92]

ALCIBIADE. — Ce que Socrate, un jour, m’avait laissé entrevoir : la toute-puissance. J’étais jeune. Vingt ans peut-être ! Il m’a promis ce jour-là un empire plus grand que l’Asie et l’Europe réunies. Je l’ai cru. Il a menti.

MENON. — Es-tu certain qu’il ait menti ?

ALCIBIADE. — Tu ne douterais pas que cet homme fût un imposteur si tu l’avais entendu me faire ces prédictions insensées. Rien en ce monde n’était à la mesure de ma taille. Mon âme était si grande que le roi de Perse risquait de s’y perdre.

Ses paroles faisaient brûler en moi une flamme de joie. Mon ambition grandissait sous son regard, couvrait l’Hellade, la Perse. Quand il eut senti que le désir de puissance m’étourdissait, il ajouta : « Sans moi, tu ne peux rien ; ni tuteur, ni parents, ni personne d’autre n’est en état de te faire acquérir la puissance que tu désires, personne excepté moi, avec l’aide du dieu, bien entendu. » Ah ! l’habile sophiste ! Sa force de persuasion me gonflait d’espoir. J’ai acquiescé à tout ce qu’il disait.

MENON. — Je me souviens...

ALCIBIADE. — De quoi prétends-tu te souvenir, toi qui n’as jamais rien vu, rien entendu de grand !

MENON. — J’étais là.

Alcibiade rejeta en se levant le tabouret qui lui servait de siège. Sa silhouette dans la pénombre marcha vers la porte. Je l’entendis interpeller le soldat de garde. L’homme toussa [93] en réponse et descendit lentement les marches de l’escalier. Pendant que les pas de la sentinelle s’éloignaient, Alcibiade revint. Il m’amena devant la flamme d’une lampe, à l’abri du vent, et scruta mon visage.

ALCIBIADE. — Alors, tu es Menon de Larissa ?

MENON. — Tes souvenirs étaient-ils donc si vagues ?

ALCIBIADE. — Mes souvenirs ! Quand j’en appelle à Socrate, crois-tu que j’interroge des souvenirs ? Tu accuses ma mémoire d’être infidèle, mais dans cet instant ma mémoire est absente. Alcibiade est devant moi. Socrate l’effleure du regard ; l’éclat en est vite insoutenable et l’enfant détourne ses yeux d’où commencent à couler des larmes ; sa honte redouble. De la colère se mêle à une allégresse naissante. Pourquoi faut-il qu’il pleure devant cet homme ! Il goûte le sel de ses larmes.

Mon cher Menon, tu penses que je délire en réveillant le passé. Non, ce n’est pas une vision. Je regarde venir à moi le retour éternel d’un témoignage ; il monte du cœur vers les yeux.

Maintenant, la parole de Socrate s’élève : « Quel est donc l’espoir qui te fait vivre ? Je vais te le dire. C’est un désir de puissance, toujours insatisfait. Si tu devais continuer à végéter sans rien acquérir de plus, tu préférerais mourir sur l’heure. Mais sans moi tu ne peux rien. Je suis le seul à pouvoir te donner ce qui te manque. Vois-tu, Alcibiade, comme je suis précieux ?... »

La suite de la phrase s’éteint, puis la voix de l’enfant affirme : « Je ne voudrais pas de la vie si je devais être lâche ! »



[94]

Pendant l’entretien, le regard du Sage et celui de l’enfant s’entre-croisent. L’un cherche dans l’autre l’éclat des yeux.

Viens à mon secours, Menon. Tu étais présent à la rencontre, dis-moi ce que tu as vu.

MENON. — Un adolescent émerveillé.

ALCIBIADE. — Suis-je cela ?

MENON. — Interroge-toi.

ALCIBIADE. — Un homme flétri par la défaite, voilà ce que Socrate voit en moi. Un enfant vieux et si pauvre en courage qu’il n’a pu suivre le chemin ouvert devant lui.

MENON. — Maintenant, tu déraisonnes. La Sagesse de Socrate ne peut connaître deux Alcibiade. Il n’en existe qu’un seul à ses yeux : celui qui apparut à la rencontre de ton regard et du sien.

Sais-tu comment le dialogue se termina entre vous ?

ALCIBIADE. — La joie qui naissait de sa présence m’était intolérable. J’aurais voulu le voir mort. Des pleurs souillaient mes joues. Mais qui aurait pu dire d’où elles avaient jailli ! Je voulus les sécher sous l’ironie ; leur passage laissait des traces. Je t’affirme que je ne verse jamais une larme. Personne, hormis lui, ne m’a vu rougir. De quoi aurais-je honte ? Ma faute est d’être grand d’une exigence insatiable. Pourtant, je refusais de le suivre où il m’appelait. Le cœur me battait à l’entendre. Mais je frémissais d’une peur terrible devant cette tête extraordinaire. D’aussi loin que j’entendais sa voix, je me bouchais les oreilles ou je prenais la fuite. Mais [95] comment aurais-je pu échapper à la divine mélodie de son incantation ? Il disait la vérité !

Veux-tu savoir comment finit notre dernier entretien ?

La percée de son regard me fit découvrir tout à coup ce que j’avais cherché. A l’instant, le souffle afflua avec une telle violence à mon cœur que je tombai à genoux. Aeschine de Sphettos en témoignerait. Il était présent. Ma tête vacilla, rejoignit la paume de mes mains ouvertes.

MENON. — Ne dis rien de plus. J’étais là. Emporte ton secret. Le visage d’Alcibiade reposait, avec ses mains pour l’accueillir, sur les genoux du Sage. Il pleurait ses dernières larmes.

ALCIBIADE. — Il n’y a point de secret entre Socrate et moi. Avant de le quitter avec la pensée de ne jamais le revoir, je lui posai une seule question :

« Qui es-tu ? »

MENON. — Tu hésites, Alcibiade. Je ne reconnais plus ta voix si ferme. Parle donc !

ALCIBIADE. — Ne sois pas impatient. Il répondit : « Je suis celui qui ne te quitte pas. Je demeure quand les autres s’éloignent. »

MENON. — Tu t’es contenté de ces paroles sans plus rien demander ?

ALCIBIADE. — Elles m’ont suffi... je ne désirai rien d’autre. Tout est superflu !

[96]

Pendant que nous échangions ces propos, notre pensée commune était si profondément absorbée que nous ne vîmes pas venir le soldat de garde. Il se pencha vers l’oreille d’Alcibiade.

On souffla les lampes et nous dûmes rester en silence un long moment dans l’obscurité. La neige entrait par rafales à travers les embrasures.

Les dernières paroles que je recueillis d’Alcibiade furent dites dans cette attente de l’état de siège :

« Je ne voulais rien d’autre. »

Je repartis le même soir. Des cavaliers tournaient en éclaireurs autour du fort. Ils s’éloignèrent à mon approche.

Six mois plus tard, Alcibiade quitta son refuge. Sa tête était mise à prix. Il essaya d’atteindre la Perse. On le surprit une nuit par trahison.

Il affronta avec courage ses meurtriers. Je ne sais rien de certain sur les derniers moments de sa vie. La légende, plus équitable que l’histoire, lui a brodé un grand linceul.

[97]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre VII

L’AMOUR DU BEAU
NE LAIS PAS DE CENDRES
EN BRÛLANT

[Retour à la table des matières](#tdm)

MENON. — Lorsque vous avez voulu savoir comment le Sage perçoit ses disciples, votre demande m’a d’abord surpris. La question devait rester sans réponse ; puis j’ai cherché à vous satisfaire en partie sans trahir la vérité. Socrate nous laisse entendre clairement de quelle nature est cette vision à laquelle les yeux n’ont aucune part ; elle a sa source dans l’amour et la connaissance.

CLAUDE. — Ma question devait paraître absurde, je le reconnais. Pour voir les hommes et le monde comme le Sage les voit, il faudrait soi-même être établi dans la Sagesse ; et il n’y a point là de vision des yeux. Pourtant, Socrate voyait se mouvoir autour de lui des humains. Platon, Phèdre, Apollodore, Charmide, Alcibiade étaient-ils des silhouettes nébuleuses devant son regard ou des individualités aux caractères bien accusés et vivant dans l’histoire ?

[98]

MENON. — Platon, Phèdre, Alcibiade et les autres lui sont intelligibles, il connaît d’eux dans l’actualité de l’instant ce qu’eux-mêmes devront découvrir au delà des contingences de leur histoire au cœur de l’être.

CLAUDE. — De quelle fonction fait-il usage pour les voir ainsi dans la réalité impérissable de leur nature ? Est-ce encore par la grâce du *Nous* ?

MENON. — On méconnaîtrait le sens que Socrate accorde au mot *Nous* en l’assimilant à une fonction. Le principe d’intelligibilité c’est aussi l’intelligible, bien qu’en apparence il en dérive. Il ne se meut pas, il accueille ; en lui viennent se résoudre les errements de la pensée, du sentiment, des formes.

CLAUDE. — De même, je suppose, le Sage établi dans la connaissance, dans l’intelligible, le *Nous*, la pure conscience — choisissez l’épithète qui vous plaira, ou mieux, rejetez toute dénomination — le Sage transmue en repos les itinéraires de cette forme fantasque nommée Alcibiade par l’histoire !

MENON. — A vrai dire, le Sage, si vous le situez au cœur de l’intelligible, n’intervient pas. Il est impersonnel et les dimensions de temps et d’espace lui sont étrangères. Aucune action ne lui est attribuable. Indifférent à tout, inébranlable, il ne donne pas de conseil, ne prononce pas une parole, n’a point de volonté ni de sentiment. Et cependant son regard est sur vous, que voit-il ? Ce que vous-même, éveillé, êtes appelé à voir. Déjà, il est dans votre plus proche proximité. Vous le savez, et vous pressentez sa présence.

[99]

CLAUDE. — Votre Sage n’est pas mon ami. Sa sagesse de glace me donne le frisson. Laissez-le là où il est et montrez-moi un homme vrai, sage d’une sagesse accessible aux humains.

MENON. — L’homme que je veux introduire en compensation de cette terrible froidure sera-t-il mieux à votre convenance ? Sa figure déconcerte ceux dont il approche.

CLAUDE. — Me voici prévenu. Sans doute sa nature abonde-t-elle en paradoxes, je l’attends de pied ferme.

MENON. — Prenez garde, mon cher Claude, c’est de vous — et non point de sa nature — que jailliront, à l’approche de cet homme « vrai », les paradoxes, les contradictions, les révoltes, les perplexités. *Atopos*, dit-on de lui : déroutant. C’est ainsi qu’il apparaît, conduisant vers l’aventure sans vous montrer de chemin ! Ses auditeurs, en conséquence de leur désarroi, se le représentent sous les traits de l’homme qui déconcerte. C’est la confusion dont ils souffrent qui leur fait construire cette image où se reflètent leur perplexité et leur crainte d’errer.

CLAUDE. — J’admets qu’une confrontation avec la Sagesse nous déconcerte au suprême degré. La vérité, c’est l’inattendu. Sa parfaite simplicité la fait méconnaître. Elle est présente et nous échappe pendant que nous torturons en vain notre esprit à vouloir la chercher par d’ingénieux détours. J’accepte, en conséquence, que l’homme dont l’enseignement est vérité suscite en moi trouble et confusion — pour un temps du moins. C’est un prélude. Il délivre ainsi le fruit de la gaine dont les enveloppes doivent craquer.

[100]

MENON. — Les traits humains dont notre imagination revêt la Sagesse reflètent l’œuvre qui s’accomplit en nous durant le labeur de la délivrance. Si l’appel de la vérité nous a livré à l’angoisse, nous posons sur le Sage un masque troublant, peut-être réprobateur, énigmatique, mais en contrepartie, il semble aussi tourner vers nous un visage empreint d’aménité et d’humaine tendresse. Son regard nous délivre, à l’instant, du tourment de la recherche. Les compagnons de Socrate recueillent sur sa physionomie tout ce dont ils ont besoin pour leur itinéraire : la compassion, la droiture exemplaire, le courage, la justice, une intarissable abondance de joie, l’amour sans marchandages.

CLAUDE. — Les qualités que nous attribuons au Sage seraient-elles donc une création de notre fantaisie, de nos désirs, de nos besoins ?

MENON. — Elles sont une véridique expression de notre sensibilité à son égard. Ces physionomies diverses reflètent son image telle qu’elle se forme, quand, d’instant en instant, nous interrogeons la vérité.

CLAUDE. — Lorsque plusieurs disciples interrogent la vérité pour connaître Socrate, nous espérons bien qu’ils ramèneront de l’enquête son authentique figure. Une seule nous suffirait : la vraie. Mais c’est plutôt une galerie de portraits qu’on nous présente. La vérité se jouerait-elle d’eux et de nous au point de substituer le multiple à l’un, la diversité à l’invariance ? Je veux retenir seulement le prototype unique et fidèle. Quel Socrate parmi tant de Socrates dois-je adopter ? Le maître de Platon, le conseiller de Xénophon, le frère aîné d’Alcibiade, l’astrophysicien d’Aristophane ?

[101]

MENON. — Tous les compagnons de Socrate ont connu à son contact la même invariable vérité. Socrate est sans forme. Si, tout de même, on tire de lui de multiples images, c’est que chacun compose selon ses propres réactions en présence de la Sagesse, une physionomie particulière. Le disciple apprend à se connaître lui-même en contemplant les traits dont il a pourvu le Sage. Son attitude envers la vérité se révèle à lui dans cette confrontation ; il y découvre l’amour, l’émerveillement, la peur, la méfiance, la honte de soi, un sentiment de culpabilité, la révolte, le désespoir, la lassitude, l’allégresse.

CLAUDE. — Selon vous, lorsque Platon fait le portrait du Sage, il peint spontanément ses propres traits tels qu’ils apparaissent dans l’éclairage de la pure conscience. Tandis qu’il croit voir Socrate — dont la nature véritable est irréductible à une vision des yeux comme aux catégories de l’esprit — c’est donc un reflet dans un miroir qu’il perçoit ?

MENON. — Toutefois, il veut réellement évoquer un Socrate vivant et humain dans l’inoubliable tableau qu’il compose de lui. On doit reconnaître que sa pensée s’accorde à la vérité. Car la figure platonicienne de Socrate a pris forme et a mûri en plein soleil, au seuil de la Sagesse. Elle appelle d’abord le regard du disciple sur elle, puis en reporte la vision — un instant retenue dans le miroir du cœur — au delà des formes vers l’invisible. Moi seul peux te combler, dit Socrate au jeune Alcibiade : « Μετὰ τοῦ θεοῦ μὲντοι », avec l’aide du dieu bien entendu.

CLAUDE. — Oseriez-vous pénétrer, les yeux ouverts, dans la matière vivante du Socrate platonique pour y découvrir [102] l’attitude de Platon en face de la vérité ? Serait-ce trop s’aventurer que de tenter l’entreprise ? Voir Platon, selon ses propres paroles, « en face de la joute suprême », ce merveilleux achèvement de l’histoire !

MENON. — Il serait beau d’assumer les risques de l’aventure. Sur le point de prendre élan, je crains de franchir une frontière au dessin hasardeux, car « l’œil de la pensée, dit Socrate, ne commence d’avoir le regard pénétrant que si la vision des yeux renonce à son acuité ». Un tel spectacle me sera-t-il accordé quand même je persisterai à garder ouverts mes yeux ?

CLAUDE. — J’écoute le récit de votre voyage sur la frontière hasardeuse, à la naissance du grand rêve de Platon.

MENON. — Platon marche à quelques pas de distance derrière un homme aux cheveux en broussaille. Un souci unique l’absorbe : suivre sur le flot de la foule le flottement de cette tête extraordinaire. Il la sait prompte à disparaître. On ne la voit ni arriver, ni partir. Elle est là soudain ou cesse d’être.

Pour le moment, le regard du jeune Platon est sur elle ; il la surveille : elle danse sur des épaules de taureau à la surface d’un torrent d’hommes. La rue populeuse descend par des escaliers en pente rapide vers un ravin plein de maisons.

Platon essaye de bien assurer ses pieds sur le roc des marches sans perdre de vue un instant la tête visée. Elle s’arrête en face d’un atelier d’où sort un fracas de métal. Des hommes se rassemblent autour de la précieuse tête qui se laisse emporter. Mais avant de disparaître, avec les compagnons, dans l’atelier du fondeur de bronze, elle s’est retournée [103] vers Platon. Ses yeux lui ont jeté l’éclair d’un appel, et une question :

« Que veux-tu ? »

Le jeune homme suit la bande à l’intérieur. Il attend en silence dans la pénombre d’être interpellé. Mais le mugissement des soufflets de forge couvre les voix. Les conversations sont tombées. On observe les travailleurs du bronze. Ils martèlent à petits coups les pièces sorties des moules.

Un visage devant la fournaise où cuit le métal reçoit le flamboiement des feux sans qu’un seul de ses traits ne se meuve. Platon en scrute l’immobilité absolue, et s’entend dialoguer avec lui-même :

— Cette face est-elle laide, vraiment, comme il me semble, ou sa beauté me serait-elle impénétrable ?

Craignant de recevoir trop promptement une réponse sommaire à sa demande, il repousse la pensée près d’éclore et prolonge sa méditation. Des interlocuteurs sans nom ni personnalité font entendre en lui leurs voix. Ils se rencontrent, entre-croisent leurs propos, composent entre eux un entretien.

— Quel motif as-tu de croire que cette figure est dépourvue de beauté ?

— Une certaine harmonie des proportions lui fait défaut. Ses gros yeux roulent à fleur de tête, le nez écrasé en sa racine relève ensuite sa pointe avec beaucoup d’impertinence, le front montre trop d’audace. Ce visage, au repos comme dans la chaleur de son action, me déroute. Il ne correspond pas à mon attente. Témoignerait-il d’une disharmonie intérieure ? Je ne peux me défendre de ressentir une sorte d’insécurité en sa présence. Son audace l’apparente à un silène, cet être moqueur, incertain, plein de malice et d’impétuosité animale.

— Tu serais plus rassuré, n’est-ce pas, s’il ressemblait à un dieu du Parthénon ?

[104]

— Je me sentirais plus à l’aise.

— Ta langue a menti, tu parles contre ta pensée. Examine mieux.

— Aucun doute. J’aime éprouver le contact de la beauté sous une forme humaine. Achille est beau, aussi héroïque qu’il est beau. Les dieux l’ont jugé digne de régner sur les Iles Fortunées.

— Et toi, te contenterais-tu d’un si pauvre royaume ? Si j’en crois ma plus certaine conviction, tu souhaites vivre dans une région plus haute que les Iles Fortunées, plus haute que la terre des dieux. Dans ce lieu élevé, aucune forme, ni belle ni laide, ne subsiste. La beauté n’y souffre pas d’être limitée par les contours d’un corps. On ne pénètre en elle qu’affranchi des préjugés qui la trahissent et l’affadissent.

— Quel enchanteur me déliera du charme qui m’asservit à la beauté humaine ?

— Un grand sorcier dont la beauté se cache sous la disgrâce de la forme.

— C’est de Socrate que tu parles ?

— En ce moment, le nom du personnage importe peu. Tu le connais par le prodigieux effet qu’il exerce sur toi, plutôt qu’à travers son apparence d’homme.

— C’est vrai, sa parole me captive, elle m’émeut d’une mystérieuse façon. Pour l’avoir entendu au cours d’une seule rencontre, je suis contraint de subir son pouvoir pour toujours.

— Parce que ni toi, ni personne, ne peut se soustraire au témoignage de la vérité. Je crois que cette voix vient de s’élever fort à propos dans ton destin. Ses accents font passer sur ton visage, pour la première fois dans ta vie, la lueur du réveil. N’est-ce pas cela que tu cherches ? Je te remets en mémoire les paroles d’un homme qui t’a précédé ici ; elles [105] s’appliquent aussi à toi, tu le sais : « Jusqu’alors je vaguais de ci de là, à l’aventure. Je croyais être bon à quelque chose et j’étais plus misérable que personne... » Et toi, où errais-tu avant cette extraordinaire rencontre ?

— J’écrivis des poèmes, je composai des tragédies, on m’encouragea à peindre.

— Qu’as-tu appris ?

— A rejeter ce qui ne satisfait pas. C’est d’un savoir peu ordinaire que j’attendais la venue.

— Tu as toujours été difficile à contenter. Peut-être as-tu trouvé cette fois le médecin propre à guérir ton mal ?

— Il a le singulier pouvoir d’apaiser ma douleur ou de la réveiller, à son gré.

— Quel est ton mal ? Veux-tu que nous l’examinions ensemble ? Le connaissant mieux, tu apprendras à t’en délivrer tout seul.

— Il est difficile de décrire ce genre de souffrance. Mais une image nous est offerte : cette fournaise devant nous. Elle laisse s’écouler le métal fondu. Un filet de bronze filtre entre les scories, je ne sais quel destin le forgeron a fixé à cette coulée ardente ; elle va déjà où l’appelle sa loi. Je me sens semblable à ce liquide porté au feu rouge — et tel est mon tourment — il contient en puissance toutes les formes sans appartenir à aucune.

— Un instant, j’interromps ton récit. Vois, à côté de nous, dans l’éclat de la fournaise, sourire Socrate. Il semble s’amuser plus que nous deux de ton histoire. Pour lui, elle n’est pas si tragique.

— La distance est grande entre Socrate et moi.

— Son regard, mieux que le tien, résiste à la terrible brûlure de cette forge. Si toi, tu compares ta substance au métal [106] fondu, lui se voit feu — inconsumable, car la flamme ne se dévore pas elle-même.

— Est-ce là qu’il propose de me conduire ?

— Il a éclairé en toi le feu de la forge. Le reste est ton affaire. Prends soin du brasier. Etends-le jusqu’à ce qu’il ait consumé jusqu’au dernier vestige de ta passion de beauté.

— Si mon amour du beau vient à s’éteindre dans les cendres, que deviendrai-je ?

— Joie. Pure joie, car l’amour du beau ne laisse pas de cendres en brûlant.

— Tu as si bien absorbé mon attention que j’en ai perdu de vue Socrate. Selon son habitude, il a soudainement disparu. À quelle magie a-t-il eu recours pour nous fausser compagnie ?

— Il a repris place au-dedans de toi.

— C’est donc moi-même désormais que j’interrogerai.

CLAUDE. — Parce que Platon avait les dons d’un incomparable poète, la poésie servant la vérité a pris en lui figure de Socrate, et depuis lors ce visage humain de la Sagesse éclaire le passage des siècles. Mais il y eut d’autres « compagnons socratiques » moins séduisants, moins bien doués peut-être, selon notre goût du moins, par la nature. Je pense à Xénophon, à Charmide, à Critias. Eux aussi ont apporté devant l’histoire le témoignage de leurs écrits ou celui de leurs actions. Tout comme Platon, ils approchèrent le Sage, l’entendirent, furent soumis par lui à l’habituelle interrogation. Ils passèrent par ses mains d’accoucheuse. Quelle sorte de fruit ont-ils livré ?

MENON. — Celui qu’ils portaient, évidemment. Xénophon [107] vous a-t-il déçu ? Il nous livre un Socrate à la mesure de sa vision.

CLAUDE. — Un Sage rapetissé à la taille du bourgeois d’Athènes.

MENON. — Petitesse et grandeur sont termes inapplicables au Sage. Et c’est, en fait, une expression authentique de la Sagesse que Xénophon dépeint dans les Mémorables. Le portrait, pour médiocre qu’il soit, n’est nulle part infidèle.

CLAUDE. — Le Sage peut-il revêtir une apparence de médiocrité ?

MENON. — On aurait tort d’attribuer au Sage une apparence quelconque. Il n’en revêt aucune. C’est l’optique du spectateur qui crée la forme, médiocre ou étincelante. Confronté avec la Sagesse, Xénophon découvre et choisit, à travers le jeu de ses inclinations propres, les traits dont il pourvoit le Sage. L’image élaborée par lui avec amour n’est pas incorrecte. Je la tiens pour valable et fort précieuse. Elle expose le caractère particulier de son champ d’observation. Cette figure est conforme au modèle.

CLAUDE. — Si j’oublie pour un moment la prestigieuse beauté du Socrate platonicien, alors le bonhomme de Xénophon me tient, lui aussi, sous le charme d’une autre façon. J’apprécie en lui la richesse morale, très souple, d’un sens pratique associé au plus pur désintéressement. Les artisans d’Athènes le reçoivent chez eux et lui donnent la réplique. Il sait la haute valeur du travail bien fait. Dans les boutiques [108] et les ateliers, la Sagesse parle la langue des métiers ; elle éclate en propos de bonne humeur, en drôleries. On s’attendrait à la voir danser. Sa joie s’assaisonne d’une saveur narquoise et d’une simplicité de manières que les cercles sophistiqués ne pourront jamais connaître. Le Sage, ici, a les pieds sur la terre ; et il y rencontre ses amis. La vérité n’y perd rien. L’homme du peuple a suivi l’enseignement du Sage aussi bien — peut-être plus profitablement — que l’intellectuel.

MENON. — Xénophon vient donc de trouver grâce devant vous. Son Socrate prend place parmi les enfants légitimes de la Sagesse.

CLAUDE. — Il remplit son rôle. Paix à Xénophon ! Je passe au problème suivant, ce n’est pas une petite affaire qui nous attend ; j’ai réservé pour la fin ma plus indiscrète question.

MENON. — Parlez.

CLAUDE. — On a fait un vif reproche à Socrate d’avoir accepté parmi ses disciples des gens indignes.

MENON. — Claude, mon ami, voilà un jugement sévère.

CLAUDE. — Oseriez-vous défendre la mémoire d’un Critias, d’un assassin ?

MENON. — Ajoutez à votre liste d’accusation Charmide, l’oncle de Platon ; l’histoire les a condamnés ensemble. Ils sont allés ensemble à la défaite et à la mort.

[109]

CLAUDE. — Ce sont des gens souillés de crimes. L’infamie de leur conduite a jeté le discrédit sur la réputation du Maître. N’est-il pas étrange qu’après avoir connu un homme véridique d’une telle puissance, ils aient persévéré dans le mal ?

MENON. — Ont-ils connu le Sage ?

CLAUDE. — Il fut un temps où ils recherchaient la compagnie de Socrate. Quel fruit la Sagesse a-t-elle fait mûrir en eux ?

MENON. — Un fruit d’excellente venue, mon cher Claude, savoureux, délectable.

CLAUDE. — Vous croyez me dérouter par un paradoxe.

MENON. — Aussitôt que la connaissance s’est éveillée dans un homme, aucun pouvoir ne peut la faire tomber dans l’oubli, ni l’étouffer. Elle croît, étend son règne. Sa force prévaut contre le destin. Qui veut lui résister devient l’ennemi de son propre cœur. Le fruit qu’il porte de mauvais gré mûrit à ses dépens et le dévore. On ne saurait mentir, contre l’évidence, à soi-même.

CLAUDE. — Au contraire, rien n’est plus courant que ce genre de mensonge.

MENON. — Seriez-vous dupe vous aussi de cette manœuvre ? La tromperie grossière reste à fleur de peau. Le véritable intéressé — celui dont on voudrait endormir la vigilance, gagner l’assentiment dans la profondeur — reste en éveil. Il sourit et se contente de nier la négation. L’homme en révolte [110] contre la vérité du témoignage s’inflige ainsi le tourment d’une double dose de néant.

Mais le fruit mûrit tout de même sous le soleil — transmué en noir — de la Sagesse.

CLAUDE. — Vos étranges propos m’invitent à croire que d’une certaine façon Charmide et Critias connurent la Sagesse.

MENON. — Disons plus justement que la Sagesse les connut.

[111]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre VIII

LA VÉRITÉ FAIT ENTENDRE
SES CONTES

[Retour à la table des matières](#tdm)

MENON. — J’ai hésité ce matin à rentrer chez vous. Mes pieds foulaient déjà votre seuil quand un paysage m’a retenu sous sa fascination. Quelle magie prête à votre soleil des brumes et à la pourpre dont se couvrent vos automnes un tel pouvoir ?

CLAUDE. — Vous devriez connaître ce secret, Menon. Votre pays a produit des enchanteurs. Ne savent-ils pas faire un monde aussi beau que le nôtre ?

MENON. — L’art magique, chez nous, n’étend pas son industrie à la confection des paysages. Nous avons laissé cela aux poètes.

CLAUDE. — Le poète, s’il a connaissance du vrai, s’appelle un créateur. Son œuvre porte le sceau du réel, elle soutient l’épreuve des siècles. Durant le dernier jour que Socrate passa en prison, n’a-t-il pas fait surgir des contrées qu’aucun regard [112] d’homme n’avait jamais perçues ? Elles m’absorbent en ce moment. On m’a affirmé qu’en des coins de la Grèce où se retrouve la fraîcheur de ses pas, la terre offre des paysages dont la beauté éblouit et captive le passant.

MENON. — A l’occasion, pour faciliter la naissance d’heureux dialogues, il répandait l’enchantement sur la terre. Ses décors sont faits d’une essence indestructible. Ils demeurent toujours, pour qui sait les voir, à la place où il les planta.

CLAUDE. — Retournons maintenant votre demande. Le charme de ce paysage vous a fasciné, me dites-vous ? D’où provient son pouvoir de vous absorber en lui ?

MENON. — Est-ce possible de rendre compte froidement de cette ivresse dont nous sommes vous et moi submergés ? Je crains que son essence ne s’évapore à l’examen et que nous ne perdions le pouvoir de jamais la connaître à nouveau.

CLAUDE. — La culture des sciences a fait naître de la beauté dans les jours sombres de notre époque. L’astronomie, la physique, l’optique, la cristallographie, la biologie sont des révélatrices, au même titre que la poésie ou la musique. Un de mes amis, savant illustre par ses découvertes en optique, a consacré sa vie à étudier les jeux de la lumière avec la forme cristalline. Aucun poète n’est plus que lui amoureux d’harmonie. Dans son laboratoire, les opales, les gemmes, les minéraux, les papillons témoignent par la gloire de leurs feux et de leurs couleurs que la beauté est amie de la science.

MENON. — Eh bien, menez votre enquête, en accord avec l’esprit scientifique.

[113]

CLAUDE. — J’essayerai avec les ressources de mon faible savoir de prendre la place de l’enquêteur.

MENON. — J’attends que vous parliez en son nom.

CLAUDE. — J’assumerai parfois un rôle ingrat. Il m’oblige à maintenir sur terre la beauté. Dès qu’elle tentera de prendre son vol, je lui couperai les ailes. Sommes-nous d’accord ?

MENON. — Je vous saurai gré de contraindre la beauté à demeurer dans notre vision terrestre. Surveillez l’horizon, empêchez-la de nous fuir. Par contre, j’attends de vous une entière impartialité. Si je faiblis, venez à mon secours. Ce sera à vous de fournir en arguments ma propre thèse mal étoffée.

CLAUDE. — J’ouvre donc le débat. Le manteau rouge et brun dont s’est revêtue notre campagne d’automne vous a plongé dans le ravissement. Votre émotion aurait-elle pour origine un simple jeu de coloris ?

MENON. — C’est à peine si j’ai eu le temps de saisir des rapports de tons. Le paysage m’a imposé tout à coup la splendeur de son unité vivante.

CLAUDE. — Le mot splendeur est étranger au vocabulaire de la science.

MENON. — Il est vrai que la splendeur n’est pas un attribut des choses. Et le savant penché sur l’objet, le savant, enregistreur-comptable de fonctions, propriétés, relations court le risque d’ignorer une si subtile réalité. Jamais un chimiste [114] n’extraira d’une fleur la substance qui la rend belle. Des parfums, des coloris peuvent bien sortir du broiement de sa corolle, mais non la beauté.

CLAUDE. — Elle ne s’y trouvait donc pas.

MENON. — Quand vous retenez — comme vous le faites à cet instant dans vos mains jointes — une simple feuille d’automne qu’un arbre au seuil du sommeil a détachée, pouvez-vous nier qu’elle soit belle ?

CLAUDE. — Ses tons m’enchantent.

MENON. — Est-ce vraiment le charme de ses couleurs qui vous fait amoureux ?

CLAUDE. — Mes yeux s’émerveillent au passage de leurs reflets : du vert à l’or et à l’éclat de la pourpre.

MENON. — Je crois que l’art ouvragé de cette feuille vous a entraîné déjà plus loin. Vous la retournez. Ce sont ses nervures qui vous intéressent. Qu’avez-vous découvert dans ces veines où tout à l’heure coulait la vie ?

CLAUDE. — Précisément, je me le demande. Cette feuille morte, à peine interrogée, me livre une abondance de mystères.

MENON. — Est-ce qu’elle vous aurait transmis l’essence de sa beauté à l’état pur ?

CLAUDE. — J’en pressens l’approche. Un phénomène me [115] surprend, il vient d’affecter ma vision ; cette feuille s’est transformée sous mes yeux. Je vois sur elle se mouvoir le courant de sa vie passée ; il l’achemine — avec une sagesse et un faste propres au végétal — vers la saison où elle va tomber à l’humus.

MENON. — Nous sommes invités chaque année — et sans nous émouvoir pour si peu — à ce spectacle. Quel motif d’étonnement y trouvez-vous ?

CLAUDE. — Ce n’est pas une vision ordinaire qui m’apparaît, car bien loin derrière l’ouverture de mes yeux c’est un spectateur du « pourquoi » et du « comment » qui me fait assister à ce témoignage de la vie.

Dans l’ardeur de l’été, les feuilles bruissant sur l’arbre travaillent à l’apogée de leur pouvoir ; leurs milliers de faces suivent en tournant de l’Orient à l’Occident, d’heure en heure, la source de lumière. Cette danse verdoyante de chaque jour devant la course du soleil sur l’arche est le plus beau ballet que la terre ait conçu.

J’explore de plus près les labeurs de la feuille ; à sa surface s’ouvrent des milliards de bouches minuscules avides de boire des grains de lumière. Le ciel les pourvoit ; il déverse sur elles, en ondées, des paquets d’énergie. Au contact d’un gaz invisible recueilli alentour, l’énergie pure devient matière, réserve vivante de force, nourriture. Les savants ont donné à ce rite solaire où s’alimente tout ce qui vit, un nom qui voile sa beauté mystérieuse : photosynthèse.

Aux approches de l’automne, à mesure que décroît la durée des heures de lumière, la danse des feuilles se ralentit. De longues pauses — préludes du sommeil hivernal — interrompent les figures du chœur.

[116]

D’étapes en étapes, les précieux artisans de l’alchimie du soleil émigrent hors de la feuille le long des vaisseaux ; ils descendent prendre refuge au cœur de l’arbre. Pendant que la plante reploie ses forces en elle-même dans l’attente du sommeil profond, le feuillage revêt sa dernière parure. Il est prêt à se détacher à la première bourrasque ; un savant dispositif anticipe sa chute finale. Rien ne le retient plus.

MENON. — Bien entendu, j’ignorais ces légendes que vos savants font dire à la plante. Il y a certainement de la beauté et un grain de sagesse dans ce récit. Un enfant saurait l’y découvrir.

En Grèce, nous avons recours à d’autres moyens pour révéler la même chose. Les mythes servent de véhicules.

CLAUDE. — A l’opposé des mythes de l’ancien temps où la fantaisie règne, nos « histoires naturelles » ne sont pas des fables. Elles couronnent un travail d’observation mené avec persévérance selon des règles et des techniques ; une méthode préside à ces recherches.

MENON. — Vous louez avec chaleur les mérites de la science. Nul ne songe à les contester... bien que les méthodes de travail de vos savants contemporains ne soient pas à l’abri de tout reproche.

CLAUDE. — Pourquoi ? La conduite de la science n’est pas inférieure en sagesse à celle du mythe !

MENON. — Le conteur de mythes comme le poète pointent dans la direction du réel, cette source de beauté ; ils le signalent de loin sous leurs images.

[117]

L’homme de science, trop souvent, veut saisir la vérité ; il prétend en affirmer les contours. Les excès de son ardeur le portent à confondre ses concepts provisoires — théories fort respectables pour un temps — avec le réel.

CLAUDE. — C’est une erreur à laquelle il nous faut consentir que de travailler sur des hypothèses imparfaites. Quel remède pourrait atténuer ce mal ?

MENON. — Quand l’homme moderne aura reconnu la nécessité pratique de se référer à une épistémologie sans défaut, une ère d’incomparables découvertes s’ouvrira à lui. Il traversera, sans perdre sa foi dans la science, la crise d’humilité indispensable à l’hygiène mentale de ce temps.

Un savant doué de raison accepte en souriant que ses récits soient des mythes véridiques. Ainsi, lui-même prend place parmi les grands mythographes.

CLAUDE. — Quelle fonction assignez-vous à l’image mythique ?

MENON. — Derrière les valences du symbole — et si on en dépasse la forme — elle éveille en nous le sens de l’intelligible. Là où pointe l’intelligible, la beauté est toujours présente, et aussi l’émerveillement.

La science de votre temps a-t-elle le pouvoir de vous conduire plus loin que ses propres énoncés, jusqu’à l’implication qui ne se formule pas ?

CLAUDE. — Elle ouvre une voie à l’émerveillement ; certains ascètes de la science doivent à l’instant d’une percée sur l’ordre cosmique la plus haute joie de leur vie.

[118]

MENON. — Que dites-vous ? Pour découvrir la beauté, ils ont dû saisir, derrière les phénomènes, l’ordre invisible des choses ? Au début de cet entretien, mon cher Claude, vous avez pris l’engagement de maintenir la beauté sur terre. Je crois qu’elle vient de s’envoler.

CLAUDE. — La beauté me reste. Je la tiens dans mes mains, comme je retiens dans cette feuille les vestiges de la vie. Elle m’enveloppe aussi — partout en éveil — elle m’assiège, me presse. Dans l’éclat de ce matin, l’automne m’assaille de sa beauté ; l’attaque est rude ; une pensée après l’autre succombe et se laisse absorber en elle. L’intelligence des choses commence à poindre. Un soleil nouveau se lève derrière mon front. Son étincelle se communique aux figures d’or et d’écarlate qui scintillent sur la prairie ; il répond aux miroitements de l’étang que mes yeux trop pauvres en lumière ne sauraient voir.

MENON. — Pourquoi dépréciez-vous le pouvoir des yeux ?

CLAUDE. — Leur vision d’organe — au niveau de la perception brute — serait aveugle si elle n’était éclairée à l’arrière-plan par l’intelligence des formes — la gnose remplit cette fonction. Je regarde de nouveau le paysage, et en sa présence je m’interroge : derrière l’étang dont l’eau exhale des vapeurs lumineuses à contre-jour, un rang de peupliers oppose au bleu du ciel ses silhouettes que l’automne a dévêtues.

Est-ce bien cela que mes yeux perçoivent ?

MENON. — Doutez-vous du témoignage porté par vos yeux ?

CLAUDE. — De mes yeux ne provient aucun témoignage. [119] Ils ne connaissent ni couleurs, ni contours, nul objet, rien de proche ni de lointain. Car l’univers en face d’eux ne contient pas de telles choses. Sur les quelque 120 millions de facettes que porte ma rétine, il pleut en averse incessante des grains d’une lumière sans couleur. A chaque particule correspond une charge électrique, un rythme — sa fréquence. Mes yeux ouvrent aux torrents de cette pluie leur surface de captage ; ils en recueillent l’énergie. En deçà de la barrière qui sépare — en apparence — mon corps visible de l’inconnaissable alentour, naissent — dans la trame de mon cerveau — des rythmes propres à ma structure.

Aussitôt surgit un étrange phénomène : je vois un monde ; il naît tout à coup de ce côté-ci de la rétine ; à l’intérieur de cette frontière infime — infranchissable cependant — je reste enclos dans le champ de ma vision. Au dehors, une énergie invisible continue à tomber en pluie.

MENON. — Il est bien évident que nos sens — le toucher et l’ouïe autant que la vue — s’accordent mutuellement pour nous construire un univers à leur façon. Devons-nous accepter d’être leurs prisonniers à vie ? A vrai dire, la clôture dont ils nous entourent est une barrière illusoire. Seule notre crédulité nous retient dans la prison.

CLAUDE. — Serait-ce faire acte de crédulité que de reconnaître l’exacte convenance d’un raisonnement ? Des arguments sérieux soutiennent mon point de vue. Un fait est admis, c’est incontestable : notre rétine ne rencontre rien d’autre que la chute incessante de milliards de photons — ces corpuscules électro-magnétiques chargés d’énergie pure. En conséquence de ces chocs, un phénomène distinct naît dans la substance des nerfs : l’influx nerveux. Cet événement [120] biologique — irréductiblement autre en sa structure et sa nature que celui dont il est issu — se propage depuis la rétine à travers les circuits du cerveau.

L’œil est donc bien à la frontière qui sépare deux mondes : en deçà s’élève, au dedans de nous, le champ de nos représentations ; au delà s’étend un vaste système ordonné par des lois dont nous cherchons à lire l’énigme.

MENON. — Il me semble que votre image est trompeuse, mon cher Claude.

Pour quel motif situez-vous dans un espace extérieur à nos yeux ces grains, ces corpuscules, ces photons dont vous avez rempli l’univers ? Ne sont-ils pas une création savante de l’homme au niveau subtil des formes mentales ? C’est en lui qu’il faut les chercher dans la sphère où se développe l’investigation. L’ambition de l’homme de science les a fait naître sur un haut lieu de son itinéraire vers l’intelligible.

CLAUDE. — Ma pensée retombe, par une inclination de sa nature, vers les mêmes errements. Je croyais avoir résolu ce problème une bonne fois.

Voici l’énoncé de notre conclusion : tous les éléments reconnus par l’homme au cours de ses travaux : les molécules, les atomes, les électrons, les photons avec leurs propriétés et attributs résident en lui sans cesser, pour autant, d’appartenir au champ d’investigation.

Et qu’est-ce que le champ d’investigation ? Un paysage à explorer, paysage si proche de nous, en vérité, que dès les premières démarches de notre recherche il livre quelques-uns de ses secrets et, par là, devient nôtre. Seule l’ignorance nous sépare de lui. A mesure qu’il se laisse assimiler et passe dans notre entendement avec la connaissance de sa loi, l’objet se [121] transforme, semble-t-il, en sujet. Un théorème est mien : il habite en moi, il fait partie de mon être — quand j’en ai définitivement acquis la maîtrise.

Mais le visage de la nature telle qu’elle se mire dans nos yeux, ce reflet éphémère de l’automne aux tons d’or rouge, sera-t-il mien si je découvre le mystère de son essence ?

MENON. — Sur ce miroir, je reconnais un de mes visages. Il vient d’affleurer à la surface dans une forme subtile aux couleurs de l’automne. Si je lui accorde pleine attention, si je plonge mon regard dans son regard, il dira de sages paroles dans une langue intelligible pour moi seul.

CLAUDE. — Que dira-t-il ?

MENON. — En des termes qui me conviennent, ce que votre vision d’automne vous a montré sur une feuille : la vie se retirant derrière les apparences de la mort vers la sagesse hibernale. La Vérité emprunte des visages très divers pour nous faire écouter ses contes ; à chacun, elle parle le langage qu’il peut entendre ; vous, mon cher Claude, elle vous enchante avec les images de la science ; pour moi, elle déploie ses mythes selon la tradition des Hellènes.

Ecoutons-la enseigner en silence, toujours dans la beauté ; la nature n’est rien d’autre qu’un décor pour sa mise en scène ; par elle, nous apprenons à lire. La pièce peut se passer de figurants ou de héros ; leur présence, le plus souvent nous encombre. La toile de fond parle d’elle-même.

Quoique ce paysage d’automne soit en chacun de nous différent, une semblable beauté nous le rend intelligible. Tout à l’heure, pendant que vous décriviez le retrait des sèves vers le repos de la plante, je suivais d’autres images que les [122] vôtres, et elles me conduisirent par d’autres avenues vers un même thème de méditation.

L’automne joua pour moi un drame du cosmos à ma mesure d’homme ; ses coloris d’ocre s’étaient répandus en rouges et jaunes sur l’étang devant nous ; les vapeurs que vous voyez rouler sur l’eau semblaient sortir du cratère où s’engouffre chaque année Perséphone.

CLAUDE. — Etes-vous initié d’Eleusis ?

MENON. — A Eleusis, j’ai reconnu tragiquement ce que je savais déjà.

CLAUDE. — Que veut dire le drame de l’automne ? Puis-je l’entendre ?

MENON. — Vos oreilles l’entendront. Mais autre chose est d’en saisir l’essence. Le myste doit se perdre et ne pas défaillir dans l’aventure, elle l’emmène au bord du cratère. Un vertige le saisit sur la falaise. Il connaît le frémissement d’épouvante qui ébranla Perséphone quand l’Invisible la descendit par rapt au gouffre.

CLAUDE. — L’itinéraire des mystes [[15]](#footnote-15) à Eleusis anticipe sur les terreurs de la mort.

MENON. — Il les prépare à l’effroi comme à la paix de cette confrontation.

CLAUDE. — Perséphone revient chaque année sur la terre. Quel souvenir rapporte-t-elle de son séjour dans l’Invisible ?

[123]

MENON. — Aucun. Elle a mangé, au royaume souterrain, le fruit de l’oubli.

CLAUDE. — Que signifie ce détail du drame ?

MENON. — Ceci : qu’à vrai dire, le passage du vivant par delà les falaises est sans retour. Aucun souvenir n’en revient.

CLAUDE. — La pensée aurait-elle cessé d’exister ?

MENON. — Elle s’est retrouvée en elle-même à l’avant de sa naissance — Αρχὴ δὲ ἀγὲνητον, où nulle barrière de l’esprit ne peut l’enclore.

CLAUDE. — Par quel cheminement de votre méditation êtes-vous passé de ce jour d’automne à Eleusis ?

MENON. — Par la voie que vous-même avez suivie. C’est un chemin battu. Les hommes le parcourent dans leur demi-sommeil depuis le temps immémorial où ils reçoivent l’enseignement des saisons.

Au moment d’éteindre le dernier feu de leur beauté, les plantes se préparent, selon le mode végétal, à méditer ; elles revêtent les apparences de la mort : dépouillement, silence. Ce mystère, cette anticipation préparent en elles la descente des forces vers le soleil nocturne. Les pôles de la vie se renversent ; dans leur paix hibernale, la lumière du jour est devenue leur nuit et le monde souterrain s’éclaire.

Je pourrais parler aussi de la destinée du grain en sommeil ; cela nous rapprocherait de Perséphone et de sa mère la Terre. Mais ce mythe a été trop rebattu ; il a fini par perdre son sel.

[124]

CLAUDE. — Comme la plante en hibernation, l’homme ouvert à l’intelligible a renversé les pôles de la nuit et du jour : l’invisible est clarté pour lui.

MENON. — Mes yeux accueillent aussi la lumière du monde. Il ne connaît point de soleil nocturne ni de ténèbres.

L’Intelligible lui montre partout la beauté à travers une merveilleuse transparence des paysages.

CLAUDE. — Percevoir la beauté dans le paysage, cela dépend donc de nous seul, d’une certaine sorte d’acuité dans notre regard. Alors, pourquoi saisit-on si rarement — et pour un bref instant, sans plus — la réalité de sa présence ?

Serait-ce que l’appareil optique subit la loi inhérente à sa structure nerveuse — la loi d’accoutumance ? Devant l’éclat de la beauté, les récepteurs de la rétine s’émoussent vite. La vision cesse, après l’exaltation première, de susciter l’enthousiasme. Elle se voile de monotonie, à moins que l’observateur n’en rénove sans cesse l’attrait esthétique.

Est-ce dans l’intériorité de sa propre nature ou dans les réserves encore inexplorées du paysage qu’il découvrira la source d’où peut jaillir à nouveau la beauté ?

MENON. — L’homme — inséparable de sa vision — détient ce pouvoir ; mais pour en user, il doit connaître par quelles voies le regard joint la source, en sorte que le paysage s’emplisse de beauté.

C’est un art subtil — dont l’amour dévoile le secret — que de faire couler au dehors des figures pleinement belles.

[125]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre IX

LA MORT S’EST VÊTUE
DE GLOIRE À TON PASSAGE

[Retour à la table des matières](#tdm)

CLAUDE. — J’amène aujourd’hui à nos entretiens un biologiste de l’école nouvelle des travailleurs en plein air. Mon ami Chandra aime d’une admiration égale toutes les formes de la vie. Elles lui sont familières. Depuis son enfance, il a observé — d’abord dans les forêts de l’Inde, son pays natal, ensuite en Occident — le jeu spontané des bêtes et des plantes.

Les courants profonds de la tradition indienne rencontrent en lui la culture scientifique de notre ère.

MENON. — Votre ami est nécessaire à la conclusion du cycle où ces dialogues nous ont engagés. L’Occident peut-il sans l’Orient, ou l’Orient sans l’Occident, aborder un seul problème fondamental ?

Ceux dont l’examen s’impose à présent avec une particulière urgence — le bien et le mal, la vie, la mort, le devenir [126] des sociétés humaines — exigent de l’homme qu’il consulte l’entière capacité de ses ressources.

Le savoir scientifique le laisserait à court de réponse. L’ampleur et la gravité des problèmes l’invitent à descendre jusqu’aux assises de l’humain sans s’arrêter à ses aspects provinciaux — aux cultures de notre époque et du passé, à la Grèce, à l’Inde, à la Chine. La totalité de l’homme doit répondre à l’interrogation.

CHANDRA. — De quelle manière proposez-vous de sonder ce roc où s’enracine l’homme ?

CLAUDE. — Selon notre habitude, par demandes et réponses, sondages et percées de mines. Nous tenterons de creuser des galeries de pénétration dans le sous-sol des diverses provinces ; elles finiront par rejoindre un noyau universel — leur substrat à toutes — où les différences sont abolies.

MENON. — Voilà un itinéraire bien fait pour séduire le voyageur que je fus. Parcourir l’Inde et la Chine après la Grèce, ouvrir en fin de voyage une trouée droite dans la jungle, lui ravir son secret de la vie et de la mort, votre projet m’enchante. Mais je n’ai plus guère le temps de m’attarder dans un monde si vaste. L’automne est venu à ma rencontre, il m’avertit de faire vite.

CLAUDE. — Personne ne saurait mieux que Chandra nous rendre la jungle amicale. Il en préfère la loi à celle des cités humaines. Mais à le suivre dans ses incursions aventureuses, nous serons entraînés bien loin de l’esprit policé de la Grèce. Consentez-vous à oublier un instant l’Ilissos d’Athènes pour suivre votre nouvel ami au bord des torrents himalayens ?

[127]

MENON. — Partout où j’irai, mon cher Claude, l’Ilissos affirmera sa présence.

CLAUDE. — Je rencontrai pour la première fois Chandra dans une maison forestière établie en observatoire au versant d’une crête. La chaîne centrale de l’Himalaya étincelait sur l’horizon du Nord. Une vallée seulement, profonde de mille mètres, séparait notre balcon des cimes neigeuses. La jungle enserrait le bungalow au sud et sur les flancs.

Nous arrivâmes ensemble, lui de l’Orient, moi de l’Inde méridionale, au refuge vers la fin du jour. La lumière se répandait à partir de la ligne d’horizon en nappes et gerbes au pied des cèdres-déodars ; elle aveuglait les buissons et les prairies du sous-bois. Cet homme m’apparut — silhouette sertie de clarté — à l’improviste, à la manière des félins. Je le vis fendre, sans faire craquer aucune branche, la frondaison de la jungle ; il sauta dans la clairière.

Cette nuit-là, Chandra m’apprit quelques phrases du langage des bêtes. Des appels interrompaient de loin en loin le silence de la forêt. Une troupe de singes échangea des cris d’alarme. Des chitals [[16]](#footnote-16) bramèrent. Dans le tumulte, je perçus un cliquetis de castagnettes suivi d’aboiements de chiens : des daims muntjac donnaient le signal d’alerte. Après un moment d’intense agitation dans la forêt, le tumulte s’apaisa, et je crus que la panique s’était élevée sans motif. Cette trêve fut courte. Les voix inquiètes d’une famille de langours [[17]](#footnote-17) retentirent de nouveau.

Soudain, un hurlement dont la signification ne pouvait être ignorée d’aucun être vivant se répandit de vallons en ravins. Le cri de cette gorge en péril de mort décrut, puis [128] déchira la nuit à trois reprises avant de s’éteindre. Une peur inhumaine s’infiltra dans mes os. Sans doute aussi les bêtes alentour ressentirent avec moi le terrifiant écho de ce cri.

CHANDRA. — Au passage du tigre à travers la clairière, les oiseaux même sont saisis d’effroi.

Vous souvenez-vous, Claude, de notre promenade au lendemain de cette nuit ? Nous fîmes une découverte près de l’abreuvoir au python. Les pattes d’une jeune tigresse avaient laissé leur empreinte fraîche sur le sable du torrent. Ses traces nous conduisirent dans la vallée, le long du chemin que j’avais suivi. Je m’aperçus que le fauve m’avait escorté la veille, à pas sourds sous les fourrés. Pendant deux heures, c’est certain, il avait marché derrière moi sans me quitter du regard.

CLAUDE. — Je me rappelle chacune des paroles émises par vous ce matin-là. Nous descendions à la vallée dont le ton d’or vert nous attirait sous la grande rangée des pics. A proximité d’un sanctuaire caché sous les cèdres, une musique de cloches sur quatre notes en joie tintait et carillonnait. Pendant que vous m’appreniez la loi de la jungle, la brise forestière m’ensorcelait d’une mixture d’arômes.

MENON. — La jungle impose sa loi, mais elle offre aussi ses séductions.

CLAUDE. — J’en ai connu la luxuriance. Chandra me fit voir le geste de mystère par lequel la Nature, dans son indifférence à la mort de tout instant, ôte la vie et la donne à nouveau. Il marchait devant moi dans les fourrés, sans jeter un regard aux formes animales dont il troublait le [129] sommeil : les bêtes glissaient entre les buissons, grondaient et fuyaient. Un vol de rapaces retint l’attention de Chandra ; dès qu’il vit l’un d’eux glisser hors du cercle et se poser, battant des ailes, sur une touffe de rhododendrons, il me fit signe d’approcher. Sous les branches de l’arbuste, nous découvrîmes le cadavre d’un buffle ; la chair et des caillots avec des fragments d’os pendaient de l’arrière-train à demi dévoré.

Je vis la jungle perdre soudain sa couleur d’enchantement. Une odeur de sang flottait sur la clairière. Les orchidées prirent la teinte du poison.

Pourtant, rien n’était changé que mon regard. Devant ces rhododendrons me fut donnée la première leçon d’histoire naturelle.

CHANDRA. — La jungle s’était assombrie pour vous seul. En fait, rien n’était changé. Les baumes de la terre continuaient de monter en effluves tremblant au soleil. Depuis la nuit précédente, un cadavre gisait dans les buissons. Son odeur fade rejoignait les parfums que les fleurs jettent aux quatre vents vers les insectes amis.

En cet instant où la tourterelle entonne à cœur joie son chant d’amoureuse, des milliers de corps fraîchement abattus cèdent leur forme dans les caches de la forêt à d’autres formes.

CLAUDE. — Dites-moi, Menon, si vous comprenez ce qui m’advint après cette rencontre.

Mon ami me précédait à travers les halliers sous bois. Il me semble, à présent, que nous avions renoncé à toute prudence. De folles enjambées me portaient au-dessus des ronces. Parfois, je me coulais à plat ventre sous un rideau bas de racines aériennes unies par des vrilles. Aucun piège, aucune menace de mort n’aurait pu briser notre élan.

[130]

Ma vie entière avait mûri en chrysalide pour éclater dans la joie de ce matin. J’eus souhaité ne point survivre à son éclosion.

J’entendis gronder des chutes d’eau au fond d’un ravin plein d’arbres et de lianes. Ce fracas de cataractes m’attira sur le bord de la falaise. Je me penchai au-dessus du gouffre. A travers les trouées de la végétation, des reflets bleuâtres luisaient à une grande profondeur.

Un singulier état d’allégresse m’incita à descendre vers une corniche de pierre, à mi-hauteur du ravin. Mon corps demeura un temps inappréciable sur ce minuscule ressaut du rocher, sans éprouver d’inconfort.

Le soleil exaltait hors du néant de l’ombre l’œuvre d’une fougère et celle d’une araignée au travail sur sa toile. Une panthère miaula des menaces. Je n’éprouvai aucune peur, parce qu’un essaim d’abeilles visitait en paix sur l’autre rive des fleurs aux tons d’écarlate.

Des millénaires d’histoire roulaient en tourbillons avec leurs déchets au fond de la gorge et déchiraient le roc.

Quand mes yeux et mes oreilles se furent saturés de joie, je quittai la périlleuse position.

Mais la beauté — insatiable de conquête — continuait de me fasciner. Sa victoire s’étendait maintenant au plus infime brin d’herbe. Elle s’affirmait inséparable de la vie.

Son manteau de gloire couvrait la nature entière. A l’orée de la jungle, devant la broderie d’orchis, qui en doublait l’ourlet, la stupeur nous tint en arrêt un instant.

Nos pas nous conduisirent Chandra et moi silencieux au fond de la vallée. Notre regard errait avec la versatilité d’un vol de papillons sans s’attarder sur aucune forme, car le spectacle en devenait insoutenable.

[131]

Pouvez-vous expliquer, Menon, ce qui m’était advenu ?

MENON. — Une naturelle évidence s’est imposée à vous. La vie et la beauté sont inséparables. Seul un artifice — l’ignorance — les dissocie.

CLAUDE. — Chandra me fit une réponse analogue ; elle me parut incomplète. Je désirai qu’il justifiât cette trop facile assertion.

Alors, nous passâmes la nuit sur la terrasse d’un temple antique, au bord du torrent, à parler des choses de la vie.

CHANDRA. — Ce lieu où le déclin du soleil nous surprit était propice au dialogue. Contre l’assise du temple de Baijnath vient buter l’élan d’une rivière descendue des cimes. Le flot tourne ici à angle droit et son tumulte cesse. Il s’élargit au delà ; ses eaux s’épandent pour former un étang dont la limpidité enveloppe et ensoleille les gradins de la terrasse.

Nous venions de nous asseoir sur ses marches et nos pieds nus effleuraient l’eau quand le gardien du sanctuaire s’approcha. Il déposa dans nos mains les fruits que la déesse Parvati offre en signe de bienvenue aux voyageurs de passage.

MENON. — Qui est Parvati ?

CHANDRA. — Au regard des hommes, elle personnifie la puissance irrépressible de la vie. Notre hôte se retira après avoir accompli ce geste. Je lui en sus gré. La solitude de ce temple oublié des humains dans un repli de l’Himalaya m’avait transmis sa paix. Je vis une flamme vaciller à l’intérieur d’un des pavillons, elle éclairait une statue de femme dont le visage s’avançait à peine à fleur de lumière. Ses yeux [132] obliques livraient à demi et retenaient l’étincelle du savoir. La bouche souriait devant l’énigme en réserve. Dans ce rêve qu’un artisan fixa par la pierre, quatorze siècles avant ma naissance, je reconnus la souveraine invisible dont l’amour m’obsède : la sagesse des formes.

Sur le berceau de la vallée, les ombres poursuivaient les ombres. La surface de l’étang mariait le reflet de la veilleuse au flamboiement des nuages de la haute atmosphère.

À la tombée de ce jour sur la beauté, j’étais devenu insatiable de joie, à la manière des enfants lorsqu’ils refusent de dormir. La pensée me vint d’inviter la souveraine de ce sanctuaire et de la vie à dialoguer avec nous.

Elle nous rejoignit au bord de l’eau et s’assit en posture de lotus entre Claude et moi.

Voici l’entretien que nous eûmes avec elle :

PARVATI. — Avant de répondre aux questions des hommes, l’usage veut que je pose les miennes. Chandra, c’est à toi que je m’adresse d’abord, parce que tu me poursuis depuis toujours. Pour quel motif es-tu devenu un biologiste ? Je vais te le dire. Ta profession fut un prétexte ; elle t’établit pendant toute la vie en ma présence invisible. Tu l’as choisie comme on effeuille la corolle d’une fleur. Ainsi, tu retrouves l’aimée sous le « oui » et le « non », et réalises ton amour dans la chute du dernier pétale.

Pourtant, tu n’as jamais connu ma beauté dans sa vraie forme, tu ne sais rien de ma féminité. Comment ta passion pour moi a-t-elle grandi ?

CHANDRA. — Elle a grandi à te voir sans cesse. Ta vraie forme est dans toutes les formes. Ma pensée a mûri en te regardant vivre dans les plantes, dans les bêtes, dans notre nature [133] d’homme. Ta loi est la mienne. C’est avec ton regard de mathématicienne que j’ai observé l’araignée Orbitèle tissant sa toile — car tu es savante, Parvati, dans toutes les sciences. Ton esprit me fait connaître l’esprit des fourmis, quels signes unissent l’abeille et la fleur et comment vole le faucon-pèlerin. A mon tour, puis-je t’interroger maintenant ? Les questions affluent sur mes lèvres.

PARVATI. — J’essayerai de me faire comprendre dans ton langage. Mais souviens-toi que tes limitations ne sont pas les miennes, et que ton regard est impuissant à me contenir. Si tu es poète, prépare-toi à délirer.

CLAUDE. — Depuis ce matin où ton coup de filet est tombé sur nous, Chandra et moi nous délirons et vivons de poésie.

PARVATI. — Mon appel vous a trouvés hier soir à la tombée du soleil. Je vous ai capturés dans la clairière. Dès cet instant, vous m’avez appartenu. Si vous aviez été plus vigilants, ma présence aurait été manifeste à vos yeux, car j’allais à vous. Mes pas, à peine visibles sur le sol pour un regard mortel, foulaient les fougères ; ils jetaient sur la prairie une lumière éblouissante. Les cèdres brûlaient à mon approche comme des arbres de vie.

Lorsque la nuit fut venue, je donnai à la loi un autre cours. Mon manteau resplendit de couleurs au dehors, mais au dedans il évoque les ténèbres. D’un côté comme de l’autre, il est semé d’étoiles.

CLAUDE. — Je ne suis pas près d’oublier ta double face. Tu joues indifféremment avec le bien et le mal. Les joies dont tu nous abreuves sont brèves comme ton amour. Tes grâces [134] contiennent un poison ; la terreur les suit avant qu’on ait pu en jouir. Est-ce toi qui a crié, cette nuit, dans la jungle ? De quel abîme de détresse est venu cet appel ?

PARVATI. — Il est sorti de ma gorge.

CHANDRA. — Tu cries devant le fauve avec la victime, mais c’est aussi toi qui assènes le coup.

CLAUDE. — La loi de la jungle — ta loi — est sans compassion.

PARVATI. — Doucement, Claude. Ne t’ai-je pas dit : « tes limitations ne sont pas les miennes » ?

CLAUDE. — Je désire te comprendre, défends ta justice.

PARVATI. — As-tu besoin de m’entendre parler pour comprendre ? La loi de la jungle tu l’as connue sans paroles, aujourd’hui, dans ton exaltation. Dans une même coupe, tu as puisé l’ivresse de la peur et de la joie. Tu recherchais l’effroi de plein gré quand tu descendis au ravin. J’avais dirigé sur ton chemin une panthère ; elle s’est fait connaître à l’enfant craintif que tu es. Mais as-tu senti venir le danger mortel ?

CLAUDE. — Précisément.

PARVATI. — Oui, il est entré dans la moelle de tes os puisque, aussitôt, les abeilles messagères et les fleurs ont attiré ton regard sur la rive au delà.

[135]

CLAUDE. — Tu m’avais ensorcelé.

PARVATI. — Toutes les bêtes sont folles à ta manière. Elles aiment la vie que je leur accorde.

CHANDRA. — On les dirait insouciantes, et pourtant elles ne se départissent jamais de leur vigilance.

J’étais caché un matin à l’affût dans un arbre. Le tigre avait rugi deux fois à proximité. Il se rapprochait. Un daim chital cependant continua de brouter sous mes yeux en marchant d’une allure tranquille. A peine avait-il levé la tête pour situer le rugissement. Son geste était assuré. Il attendit le dernier moment pour bondir dans le hallier et disparaître.

PARVATI. — J’ai uni dans la bête la joie de vivre avec la terreur. L’une ordonne l’autre.

CLAUDE. — Comment cela ?

CHANDRA. — Du haut prix qu’on attache à la vie, découle une peur naturelle de la perdre. Dès qu’une forme vivante a commencé de se dérouler dans le temps et l’espace, elle doit mettre en œuvre l’équipement nécessaire à sa préservation. Aucune bête mobile ne pourrait survivre à la pression des forces ambiantes si elle n’était mûe par les ressorts de la crainte, de la douleur, de l’attaque, de la défense, de l’intimidation, de la ruse. Telle est la loi de la jungle — une nécessité biologique.

CLAUDE. — Elle n’est pas moins cruelle pour autant. Pensez-vous justifier Parvati en déclarant sage la loi de la jungle ? Je ne vois point de pitié dans le cœur de votre [136] amie, aucune chaleur humaine. Son indifférence à l’égard de chaque être particulier me glace. Est-elle mère ? épouse ? Ni l’une ni l’autre. La croirait-on féminine ? Elle s’affirme procréatrice, mais il lui manque une âme.

PARVATI. — Tu n’es pas le premier à m’avoir invitée à un dialogue intime pour m’accabler de reproches.

Qu’attendez-vous de moi ? de la chaleur ? de la compassion ? un sentiment à la faible mesure des tendresses humaines ? Vous me ravalez au rang de vos sœurs.

Tu es redevenu un enfant — une petite âme d’orphelin à l’abandon. La souveraine de vie — bonne fée — doit te prendre dans ses bras. Eh bien, elle t’invite à grandir. Sois un homme, cesse de gémir sur l’injustice. C’est vrai, j’ignore la pitié — cette émotion douceâtre qui émascule les hommes — mais j’ai pétri d’amour toutes les formes de la vie.

CLAUDE. — J’ai peine à retrouver l’amour dans la jungle où tu en mêles l’essence à la mort.

PARVATI. — Toi-même tu es une jungle, et pourtant l’amour te possède. Il te manque d’en reconnaître la souveraineté. Si tu découvres cette évidence, la forêt t’accueillera sans crainte. Elle ne contient pas une seule bête dont tu ne puisses te faire aimer. Il y faut mettre le prix.

CHANDRA. — Elle dit vrai. Ne perdons pas notre temps à inculper, disculper, justifier Parvati. On la dit inexorable. Soit. La cruauté dont on l’accuse résulte de la nature même de la vie. Une forme vivante développe sa structure propre dans l’espace et le temps. Sa loi est de croître et d’envahir. [137] Chacune assimile à soi la matière et l’énergie ambiantes pour amener la diversité des phénomènes à son type — à son génotype — individuel. En naissant dans le cadre d’un territoire aux ressources limitées, elle est contrainte à la compétition, à la lutte sanglante, à la défense, au parasitisme ou commensalisme, à la symbiose.

Tout individu est pour lui-même, à la fois un centre d’intégration et une pluralité d’expériences, identité et diversité, permanence dans la durée et variabilité. Une richesse inépuisable de formes peuple le monde vivant — ce champ d’interactions dont l’unité néanmoins demeure indivisible. Une fleur sait approprier sa structure par d’ingénieuses inventions à l’insecte dont la visite est requise. Des signes — intelligibles pour l’un et l’autre — sont échangés entre les partenaires : un appel de parfum, l’attrait des coloris, une marque sur la corolle et que l’insecte visiteur reconnaît pointant vers le nectar. En réponse au signal, des chaînes subtiles d’actions réciproques entrent en jeu qui lient ensemble la bête et la plante dans l’échange d’une valeur de vie.

À tout instant, des messages significatifs sollicitent, selon un rythme précis, les êtres d’accomplir leurs fonctions respectives. A l’heure où les papillons de nuit prennent leur vol, le chèvrefeuille répand ses senteurs et sa floraison, associant l’insecte à son destin. Certaines orchidées ouvrent leurs fleurs et les referment en accord de temps avec leurs hôtes animaux. Des mécanismes innés dans l’intime structure des formes vivantes répondent par une conduite prévisible aux signaux et messages répandus alentour.

CLAUDE. — Le biologiste inclinerait à croire que l’instinct recèle une sorte de prescience implicite de l’œuvre dont il [138] assure l’achèvement [[18]](#footnote-18). Une colonie de fourmis fait conduire ses vaches laitières — des pucerons — au pâturage. Des abeilles assurent par le battement de leurs ailes une parfaite ventilation de leur ruche et la stabilité thermique. De telles opérations doivent leur réussite à l’existence d’un dispositif préordonné en ses moindres détails, et dont la complexité défie l’analyse.

CHANDRA. — Je poserai tout à l’heure une difficile question à Parvati. Auparavant, je dois déblayer le terrain avec vous, Claude. Voici où débute mon embarras.

Quand nous disons — pour avoir constaté l’événement — qu’une rose a attiré sur elle des abeilles, notre énoncé est-il scientifiquement correct ?

CLAUDE. — J’en reconnais l’exactitude. Il est incontestable qu’une rose exerce de l’attrait sur les abeilles en raison de son parfum, annonciateur du miel caché.

CHANDRA. — À vrai dire, aucune énergie mesurable, si infime soit-elle, n’émane de la rose. Entre la fleur et l’insecte, il ne passe point de courant d’action. Le rapport qui unit ces deux entités et les rapproche dans le temps et l’espace, repose sur un mode spécial d’intelligibilité mutuelle. Les signaux apparents sur la rose évoquent dans le champ d’attention propre à l’insecte une signification précise ; ils pointent vers une valeur biologique : la nutrition. A l’opposite, la plante établit un mystérieux rapport d’intelligibilité avec l’abeille, en qui elle « reconnaît » l’agent nécessaire à sa fécondation.

[139]

CLAUDE. — Il serait imprudent et bien hasardeux d’attribuer une intelligence selon le type humain à des êtres animaux et végétaux.

CHANDRA. — Je ne commettrai pas cette erreur — non plus que la faute inverse ; si je m’interdisais de voir, hors des cadres de l’intellect humain, les variantes du phénomène de conscience, la biologie entière deviendrait indéchiffrable.

CLAUDE. — Souvent, j’ai souhaité m’introduire dans l’intime structure d’une fourmi, m’installer au cœur de sa vie d’insecte pour en connaître les modes de conscience.

CHANDRA. — Vos préjugés d’homme vous ferment l’accès à ce monde. Si vous « interprétez » la fourmi en des termes familiers à la nature humaine, vous trahissez l’animal. Par contre, vous est-il possible d’oublier votre passé d’homme pour vivre dans sa pureté originelle l’existence de la petite vie ?

Admettons que l’étrange aventure d’une telle métamorphose vienne à se réaliser. L’observateur impartial, indépendant que vous espériez devenir, s’est aliéné de lui-même. Sa liberté est perdue dans l’expérience d’une fourmi.

D’un côté comme de l’autre, la situation m’apparaît fausse.

CLAUDE. — Non pas fausse, mais incomplète. Devant chacune des deux positions s’ouvre une perspective unilatérale.

CHANDRA. — Une perspective unilatérale est nécessairement incorrecte. L’observateur humain interprète humainement, et selon les tendances dominantes de sa philosophie, l’objet dont il fait son étude. Il y voit un mécanisme à réflexes conditionnés, [140] un appareil construit sur les modèles de la cybernétique, une forme élaborée dans l’interaction d’un génotype et de son ambiance. Les lois de la vie sont pour lui des réalités opérantes ; la lutte, la coopération, le mimétisme, le hasard, une mystérieuse finalité gouvernent — de même que la sélection naturelle — le monde biologique. Autant de concepts anthropomorphiques dont on risque de faire des hypostases et des principes d’explication personnifiés.

CLAUDE. — Vers quelle conclusion tendez-vous ? Les recherches du biologiste seraient-elles condamnées à l’échec ? L’investigateur ne saisirait dans son champ de vision que des formes mouvantes et changeantes ? Mais alors, les constructions de son esprit porteraient la marque des erreurs ou limitations propres à l’anthropomorphisme !

CHANDRA. — Evidemment, l’anthropomorphisme couvre l’étendue entière de la pensée humaine. Nul système n’y échappe. Il serait ridicule à un homme d’en accuser les autres, tandis que lui-même verse dans un travers semblable.

CLAUDE. — De toutes parts, la condition physique et mentale de l’homme nous enserre dans son réseau. Et pourtant, j’éprouve un désir naturel de connaître l’ampleur d’une vie sans limites. Peut-être aujourd’hui ai-je goûté à cette connaissance. Aucune forme ne m’était étrangère ni hostile. Dans ma vie bruissaient toutes les vies. Où étais-je durant ce jour ?

CHANDRA. — Le moment est venu, je crois, d’interroger Parvati. Elle seule peut nous répondre.

PARVATI. — Durant ce jour, je t’ai plongé dans le feu [141] où se forge ma beauté. L’amour de moi a rompu ta forme humaine. En retour, j’ai mis dans tes yeux le regard de l’abeille pour les fleurs ; la panthère m’a reconnue en te voyant. Aucune souffrance n’est restée insensible à ta joie. La mort s’est vêtue de gloire à ton passage.

Tu as erré dans la jungle, cherchant mon sanctuaire. Ici, l’ardeur dont tu es consumé commence à fraîchir parce que tu approches de ma source.

CHANDRA. — De quelle source parles-tu ? A nos pieds, je ne vois qu’un torrent de montagne.

PARVATI. — Le torrent passe au-dessous de toi. Je te parle d’une autre source : celle dont l’eau se reflète dans mes yeux.

CHANDRA. — Le dialogue finit sur ces mots. Le regard de Parvati s’était posé sur le mien. Il contenait le monde et l’image inversée de mon propre corps trois fois reproduite ; les contours devenaient de plus en plus incertains dans la profondeur et ils s’y perdaient. Je me sentis glisser dans le gouffre où m’appelaient ses yeux obliques.

La nuit avait passé. Je vis poindre l’aube derrière la silhouette du temple. Parvati avait repris sa place près de la veilleuse.

Une pierre d’angle dans le socle du sanctuaire oscilla ; elle avait été soulevée par-dessous ; quand le soleil eut lancé de la crête de l’Himalaya son premier rayon, une forme oblongue aux tons d’olive mûre striée d’ivoire sortit lentement d’entre les blocs. Elle s’éleva à un mètre du sol. En voyant sa tête pointer vers moi et se gonfler peu à peu, je reconnus le roi Cobra, l’Hamadryade. La terreur aurait dû m’arracher un [142] cri, car l’Hamadryade est le plus insigne meurtrier de la jungle. Mais la beauté de Parvati emplissait encore mon regard ; sa gloire éclata dans la bête. Je regardai la gorge du reptile : une coulée d’or rouge ruisselait le long de son cou jusqu’à terre ; chacune des écailles jetait un éclair sous les flèches du soleil levant.

Quand je l’eus examiné à loisir, il ramena sa tête au sol et glissa vers la source où il but.

Un torrent de lumière déferlant sur le temple de Baijnath m’éblouit. Je frottai mes paupières.

M’étais-je endormi ? Ou ma vie commençait-elle à l’instant d’être un rêve ?

[143]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre X

NOUS VENONS AU MONDE
PAR L’EFFET D’UN ÉTRANGE
SAVOIR

[Retour à la table des matières](#tdm)

MENON. — Quel sorte d’homme sera notre compagnon de route aujourd’hui ?

CLAUDE. — Un médecin ami de Chandra. Il est rentré hier d’un long voyage. Son nom doit sonner familièrement à vos oreilles, on l’appelle Eudoxe.

MENON. — Vous faites renaître une figure que j’aime. Eudoxe a porté d’Asie chez Platon le meilleur d’une tradition millénaire. Son savoir l’apparentait à l’Orient comme à la Grèce. Ce grand voyageur en quête d’une science de tous les temps interrogeait avec un zèle égal les hommes, les documents, les techniques, le passé, le futur. Une soif insatiable de connaissance le tourmentait. Sans doute n’a-t-il pas encore [144] fini d’errer à travers les siècles... Est-ce lui que nous rencontrerons ce soir ?

CLAUDE. — … un homme assez semblable à lui.

CHANDRA. — ... mais dont l’avidité cosmique semble être en voie d’apaisement. Après avoir longtemps pratiqué la médecine, il poursuit une enquête sur l’épistémologie de cette science.

CLAUDE. — De cette science ? On dit de l’exercice de la médecine qu’il est un art plutôt qu’une science.

EUDOXE. — J’arrive fort à propos.

CHANDRA. — Cher Eudoxe, c’est à vous de répondre. La médecine du XXe siècle repose-t-elle sur une solide formation scientifique ou relève-t-elle encore de l’art ?

EUDOXE. — L’investigation scientifique exige de l’art autant que de la technique. La médecine est une science du « probable ».

Elle s’engage, en prenant appui à la fois sur la théorie et l’expérimentation, de plus en plus résolument dans le domaine de la science. Ses équipes de chercheurs font appel aux acquisitions de la chimie, de la physique, de l’électronique, des mathématiques. Leur travail a été fécond et continuera longtemps de donner des fruits au long de cette voie. Nous avons vu s’ouvrir des perspectives merveilleuses durant ces dernières décades ; et l’on prévoit pour un proche avenir de remarquables découvertes dont, à bon droit, se réjouit le médecin.

[145]

D’où vient donc le singulier malaise, l’inquiétude qui le gagnent et croissent en lui de jour en jour ? Une réticence tempère son enthousiasme. Le médecin, s’il veut être tout à fait honnête avec lui-même et lucide, découvre qu’aucune réussite attribuable à son art et à sa science ne peut le satisfaire entièrement.

Quel scrupule le tourmente ? Souffrirait-il par hasard d’un excès d’humilité scientifique ou du besoin morbide d’une certitude absolue ? Certes, les limitations de son savoir lui sont connues, elles s’imposent journellement à son attention, il cherche sans cesse à en réduire les fâcheuses conséquences.

Mais le mal dont il ressent l’atteinte sans pouvoir définir sa nature provient, certainement, d’une source plus profonde de désarroi.

Sa profession est difficile à exercer. Elle lui fait affronter des hommes, et non point seulement des mécanismes. Des problèmes lui sont proposés que les sciences classiques sont impuissantes à résoudre à elles seules.

En premier lieu, il tente de déchiffrer la signification des symptômes et des signes, selon les méthodes cliniques en usage de son temps. Avec l’aide des techniques modernes d’investigation, il explore ce vaste champ de forces en interaction — le corps de l’homme — dont l’étude s’impose à lui. Son enquête interroge l’aptitude fonctionnelle des organes et l’ordre complexe de leurs relations réciproques. Enfin, il s’efforce de sonder les grands appareils régulateurs d’équilibre dont le réseau maintient les structures fondamentales de la substance vivante dans une intégrité et une constance relatives. Il se peut que des ruptures d’harmonie — des dyskinésies — lui apparaissent. Un examen des formes de la vie en mouvement lui révèle, ici et là, une défaillance des [146] réponses biologiques, ou des réactions d’une ampleur démesurée à l’égard du mécanisme d’intégration. Des phénomènes de décharge se manifestent à contre-courant — en direction négative — ou à contretemps — par dysrythmie. Un blocage partiel ou total de forces engagées intervient.

A mesure que l’enquête procède, le médecin construit — et d’étape en étape reconstruit avec la vertu de l’artiste autant que du technicien — une vision d’ensemble de la configuration morbide.

CLAUDE. — Comment lui apparaît-elle ?

EUDOXE. — Selon le double aspect d’un schéma dynamique et d’une forme substantielle. Autant que le volume d’un cœur dilaté et la puissance de sa masse active, il nous importe d’apprécier le mode selon lequel sa fonction s’accomplit et quel obstacle lui oppose la pression variable du sang.

Dans la configuration générale dont nos recherches établissent les grandes lignes, prennent place les mécanismes de la circulation pulmonaire, une aptitude définie des reins à s’acquitter de leur tâche et une texture abondante de phénomènes associés que je m’abstiens de décrire ici.

CLAUDE. — Jusqu’à quelle limite poursuivez-vous une investigation particulière ?

EUDOXE. — En principe, aucun terme ne lui est fixé. L’enquête, une fois ouverte, ne se clôt jamais ; sans doute, après une halte initiale — nécessaire à la mise au point d’un premier bilan d’ensemble — sera-t-elle encore maintes fois reprise, révisée, dirigée fraîchement vers de nouveaux horizons.

[147]

CLAUDE. — Certainement, aucune recherche n’atteint dans le temps et dans l’espace un point final ni une définitive conclusion. Mais un moment vient où l’on peut raisonnablement refermer le dossier d’enquête et dresser un diagramme de la situation générale. C’est à cette phase et sur cette infrastructure diagnostique que le traitement médical devrait s’établir en raison.

J’admets que les possibilités offertes à l’esprit de recherche soient inépuisables, mais la patience du malade a ses limites ! Il est parfois nécessaire de se le rappeler. Aussi, dès que les sources d’information vous ont livré une suffisante moisson de faits significatifs, vous suspendez l’enquête, une thérapeutique est instaurée.

Si j’étais traité ainsi, après une instruction menée selon les règles de l’art et de la science, je pourrais me déclarer bien servi par mon médecin, n’est-il pas vrai ?

EUDOXE. — Est-ce à moi que la question est posée ?

CLAUDE. — A vous, à Menon, à moi, à tout homme capable de réfléchir sur lui-même.

EUDOXE. — Eh bien, puisque vous accordez à mon opinion quelque valeur, je me déclarerai insatisfait ; et c’est pour scruter avec vous la nature intime de cette insatisfaction que je suis ici, en votre compagnie.

Derrière la mécanique en souffrance que l’examen d’un « cas pathologique » me révèle, je soupçonne qu’un homme est présent. De cet être secret — mon semblable pourtant — je ne connais rien. Et comment l’atteindrais-je, puisque je ne possède pas la science de l’homme ?

[148]

CLAUDE. — La médecine contemporaine n’a-t-elle donc pas l’homme pour objet de son étude ?

EUDOXE. — Elle explore les phénomènes qui s’attachent à la condition d’homme.

CLAUDE. — Si je me confiais à vos soins, ce n’est pas à moi que vous auriez affaire, mais au dérèglement de certains mécanismes.

EUDOXE. — Ces mécanismes peuvent-ils être séparés de votre individualité propre ? Ils en font partie intégrante.

CLAUDE. — Qu’ils plongent en moi leurs racines, j’en ai l’assurance, mais aussi la certitude m’est donnée de n’être pas seulement cela. Je me sais distinct de ce champ de réactions biologiques que le médecin examine en croyant m’examiner. Est-ce avec moi, vraiment, que vous souhaitez prendre contact ? ou vous suffit-il de saisir des phénomènes physiques et chimiques en surface auxquels vous attribuez mon nom ?

EUDOXE. — Mon action sera de médiocre valeur tant que je n’atteindrai pas, dans l’homme, le sol vierge où ses réactions s’enracinent. De cet invisible arrière-plan surgissent aussi ses attitudes, ses réponses au mal.

Or l’attitude d’un malade à l’égard de sa maladie, l’idée qu’il en dérive, contribuent pour une grande part à déterminer l’avenir. Une angoisse d’extrême intensité, l’état de panique, une insomnie tenace, le découragement, des troubles de l’assimilation désorganisent les systèmes régulateurs essentiels [149] à la préservation de la vie. L’organisme ainsi menacé dans ses fonctions d’équilibre biologique s’expose à perdre, en perdant l’harmonie de sa cohésion interne, ses pouvoirs de défense.

Avant toute autre entreprise, il incombe au médecin d’orienter dans un sens plus favorable l’attitude aberrante d’un malade envers son propre organisme dont les ressources se ruinent.

CLAUDE. — C’est donc au psychologue d’entrer en jeu pour modifier le cours et la structure des fonctions mentales.

EUDOXE. — Pendant longtemps j’ai cherché, par l’étude et la pratique de la psychologie, un accès à ce territoire profond de l’être. Mais il est évident que si l’on veut outrepasser l’infrastructure rigide et égocentriste du moi, afin de modifier l’orientation de ses forces à leur émergence même, les cadres de la psyché doivent être franchis.

CLAUDE. — L’homme de science pourrait-il découvrir une voie de pénétration vers ce potentiel incalculable d’énergie rénovatrice ?

MENON. — Si une telle brèche vient un jour à s’ouvrir, ce ne sera point devant l’ingéniosité ni les efforts d’un savant, mais par l’authentique connaissance de l’homme.

EUDOXE. — Connaître l’homme ! Ces mots s’entrechoquent dans mes oreilles depuis plus de deux millénaires. Ils m’assourdissent d’un bruit d’océan. Ici, ma pensée s’arrête. Devant la barrière, j’ai vainement erré à la recherche d’une fissure par où passerait mon intelligence de primate.

[150]

MENON. — Ce mur est sans fissure.

EUDOXE. — L’avez-vous exploré dans son périmètre entier ?

MENON. — On tournerait indéfiniment autour de son enceinte.

EUDOXE. — Indéfiniment j’ai tourné, dialoguant avec moi-même.

CLAUDE. — Quel profit ce monologue vous a-t-il apporté ? Aucune dialectique ne saurait, d’elle-même, s’affranchir de sa forme d’expression et percer l’étoffe mentale pour aller au delà du concept. Retourner à la source d’où elle est issue, tout en gardant ses contours et son contenu, lui est interdit. La seule idée d’une telle entreprise me semble impropre.

EUDOXE. — Cela comporterait une contradiction dans les termes.

Et, cependant, chacune de nos pensées émerge nécessairement d’un foyer dont nous occupons le centre ; une étincelle de conscience l’accompagne et l’éclaire. Ne puis-je remonter à contre-courant au long de ce fil ténu jusqu’à la source initiatrice ?

MENON. — L’entreprise est réalisable. Mais c’est une étrange navigation. Examinez, en l’expérimentant, à quelle aventure elle vous conduit.

Un mouvement de retrait insensible et sans effort ramène votre attention en ce lieu de l’intériorité où la formulation mentale commence de poindre. Ici, la pensée n’a pas consenti [151] encore à se donner des contours ni à se découper en énoncés successifs. Elle est pourtant en éveil, lucide par delà les mots, pleinement consciente de ses velléités et de ses pouvoirs. Dans cet état de conscience antérieur au verbe, elle attend, en suspens, de se laisser couler dans les séquences et diversions du langage qui l’aliénera d’elle-même. Temps et espace lui demeurent étrangers.

EUDOXE. — Que puis-je savoir de cette région indéfinie, puisque l’intelligence n’y introduit pas l’analyse ? Comment le réel y serait-il examiné, reconnu, décrit en termes corrects ? Je n’en ramènerai aucune information dans le monde où l’on vit parmi des personnes et des choses. Sans doute suis-je moi-même absent de ce lieu qui n’offre aucune dimension dont s’accommode ma forme d’homme ?

MENON. — La forme d’homme n’en est point exclue, mais un perpétuel devenir la façonne. Aucun contour ne l’immobilise. Sous votre regard, la pensée coule vers ses voies d’émission avant de se cristalliser dans le moule des structures mentales. Des tendances germent, partent, dérivent, se résorbent.

Peu s’en faut que la paix ne règne sur cet océan sans houle ni vagues ; mais le frémissement de la genèse est proche et nous sollicite.

EUDOXE. — Dans quelle retraite m’entraînez-vous à votre suite, Menon ?

MENON. — ... dans cet univers indescriptible dont votre forme vivante est l’œuvre en accomplissement opérant sur [152] elle-même. N’est-ce pas là que vous souhaitiez vous établir ?

EUDOXE. — Rien d’ici ne m’est familier. Ce que je cherchais ne s’y trouve pas, il s’y trouve ce que je ne soupçonnais pas. D’instant en instant, je viens au monde par l’effet d’un étrange savoir qui s’écoule en moi depuis des milliers de siècles. Sa vérité — implicite dans mon être — tisse un filet aux mailles indénombrables dont elle fait mon cerveau et des voies de raison. Je me construis moi-même par elle dans la liberté de mon jeu — et demeure en elle.

Il n’existe pas un songe, une fantaisie, une pensée qui m’appartienne en propre. Tout vient à moi et se réalise par la connaissance du fond des âges.

MENON. — J’entends bien vos paroles, les écoutant je remonte leur cours vers vous qui les avez émises, afin de joindre votre pensée. Mais c’est encore plus en amont que mon attention doit procéder pour rejoindre le témoignage initial. Car la pensée a gauchi à partir du témoignage et les paroles gauchissent une fois de plus quand elles tentent d’absorber la pensée.

Le torrent tombe de cascade en cascade à partir de sa source et perd aussi sa transparence première.

EUDOXE. — Où situez-vous ma position actuelle ?

MENON. — La vie vous dévoile — dans l’abondance du savoir — son savoir-faire ; elle attire votre regard en bas vers la genèse des formes. Sous vos yeux, les termes contradictoires s’unissent dans la « sagesse du corps ». La loi biologique — connaissance en action — se matérialise dans la structure d’organe, et la matière rejoint sa matrice, la connaissance.

[153]

Le tumulte des commencements vous transmet son écho ; il vous absorbe toujours.

EUDOXE. — Si je vous entends bien, le commencement absolu est sur une plus haute cime ?

MENON. — La pure conscience des origines est sans commencement.

[154]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre XI

LE SAGE EST-IL INDIFFÉRENT
À LA MISÈRE DU MONDE ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

EUDOXE. — En rentrant chez moi, hier soir, j’ai transcrit notre dialogue, comme l’eût fait un « compagnon socratique » — plus fidèle à l’esprit qu’à la lettre. Peut-être ai-je dévié, ici et là, à mon insu, hors du chemin de notre dialectique conjointe. Il me semble qu’à certains passages la piste se brouille ; et je ne sais plus sur quel terrain notre démarche prend appui. Aidez-moi, Claude, à me retrouver. Me serais-je endormi, par moments ? Les paroles de Menon sonnaient avec l’accent de ma propre voix. Elles m’ont introduit pourtant dans un monde entièrement étranger à ma vie familière. De quels lieux perdus en moi-même ai-je pris conscience ? Le savez-vous ?

CLAUDE. — Je sais qu’une navigation contraire au flux descendant de la pensée nous a conduit à cette eau tranquille qu’aucune perception ne saurait saisir. L’existence y prémédite sur le seuil du temps les formes à venir. Un savoir d’une [155] ampleur incommensurable à l’intelligence de l’homme occupe ce champ. Il pré-organise le plan de vie d’où les formes procèdent par genèse [[19]](#footnote-19). De sa loi initiatrice dérive la logique dont notre cerveau est l’œuvre toujours inachevée et l’instrument.

EUDOXE. — Ai-je vraiment connu ce centre où l’on demeure pré-ordonné à soi-même et artisan de soi ? Pourquoi n’en ai-je gardé aucun souvenir ?

CLAUDE. — Aucune vision ni contenu mental ne s’inscrivent dans sa fluidité ; elle ne contient d’autre souvenir qu’une anticipation des phénomènes en puissance.

EUDOXE. — Une anticipation prévoit les développements futurs, n’est-ce pas faire un abus du paradoxe que de l’assimiler au souvenir — ce vestige du passé ?

CLAUDE. — Dites-moi, Eudoxe, à quelle catégorie du temps un plan d’organisation appartient ?

EUDOXE. — Je pense qu’il plonge par ses origines dans le passé d’où proviennent l’ordre et la matière biologiques de son arrangement. Toutefois, c’est dans le présent que réside sa virtualité pure. L’avenir verra s’accomplir le déploiement du projet. Pour passer à l’existence, il requiert donc tous les temps.

Ce centre — organisateur et soutien de la vie — m’était connu, obscurément, bien avant que j’aie éprouvé en moi sa réalité agissante. Il contrôlait par avance les formes préconçues [156] dans la cellule première de laquelle je suis né. Sa présence à chaque instant dans chacune des parties démontre que le centre est partout.

CLAUDE. — L’étude de l’embryologie nous a familiarisé avec cette loi élémentaire. Elle nous fait savoir que l’œuf porte en état de préconception les mécanismes naturels dont le jeu assurera le déroulement, phase par phase, du plan préformé. Ces mécanismes — grâce auxquels l’être vivant se diversifie en organes et fonctions — sont donc un inséparable attribut de l’ordre primordial.

EUDOXE. — Cet ordre — établi dès l’origine — persiste indéfiniment dans son identité première sous les configurations successives de l’individu ; son pouvoir de réglage et de rénovation assure, en dépit des changements la permanence, à travers les déséquilibres le retour à l’équilibre, dans la diversité l’intégration.

Il est implicitement actif en totalité dans l’étendue entière du vivant — dans chaque organe comme aussi dans les éléments discrets — dont il édifie, régénère, détruit la substance.

CLAUDE. — Je propose une halte provisoire à cette étape de notre investigation. Certains mots encore mal définis m’encombrent de perplexités. Nous avons fait appel à des termes divers pour désigner une même insaisissable notion : celle du « centre organisateur », du « plan préordonné », de « l’ordre primordial ».

Si le « centre » est partout, on ne saurait le situer nulle part, quelle est sa nature ? Serait-ce un pouvoir immanent d’organisation opérant sur les structures de la matière et de l’énergie ?

[157]

EUDOXE. — Une telle immanence — régulatrice d’un ordre spécifique — imprègne de son savoir pratique l’entière individualité de l’être ; elle n’émane d’aucun arrangement particulier de molécules, sa nature est irréductible à des propriétés de la matière ou de l’énergie.

Elle englobe la diversité dans l’unité, à la manière dont la conscience mentale saisit dans le cadre d’une synthèse la pluralité des relations.

CLAUDE. — Est-ce à dessein que vous comparez la vertu ordonnatrice du « centre » aux fonctions de l’intellect ?

EUDOXE. — Ce rapprochement signale une homologie étroite. Quelle sorte d’œuvre la « vertu ordonnatrice du centre » accomplit-elle ? Observez le déploiement de son action tandis qu’elle construit une architecture de matière vivante et, simultanément, un édifice de fonctions. En déroulant le jeu d’une même norme, elle tisse la trame d’un cerveau et les structures de l’esprit.

CLAUDE. — C’est d’un seul mouvement, en effet, que la loi engendre son œuvre à double face : matière et esprit.

EUDOXE. — Dans le moindre fragment de savoir transparaît un peu de la connaissance originelle : jaillissant par éclairs discontinus à travers les mécanismes du cerveau, elle se réduit à leur mesure, se décentre, s’adultère.

CLAUDE. — C’est donc un bien obscur savoir que débite, par fragments, notre cerveau ; un savoir incertain de ses démarches puisqu’il exige, pour être éclairé, de remonter à sa source.

[158]

EUDOXE. — Mais il nous est loisible, toujours, de consulter cette source de connaissance dont le cerveau est l’œuvre en opération. Nous la retrouvons à l’origine de toutes nos pensées. Croyez-vous qu’après avoir achevé de produire la matière d’un cerveau, elle abandonne l’appareil nerveux à lui-même — ou le livre à quelque autre instance — et s’en aille tout bonnement du chantier comme le ferait un constructeur d’outils ?

La connaissance qui préside au développement des organes n’aliène jamais ses pouvoirs. Un être vivant reste toujours, pour elle, un embryon. Aussi, nous la retrouvons en nous — à condition de la bien chercher où elle se trouve, en résolvant l’énigme initiale de notre structure.

Cette source élabore — inséparables l’une de l’autre — la forme et la physiologie, le cerveau et ses possibilités mentales. Ce que l’anatomiste dénomme matière cérébrale vivante n’est qu’un des aspects — apparence visible et tangible — sous lesquels se manifeste à notre regard une fonction particulière de l’esprit.

CLAUDE. — J’aimerais vous entendre poursuivre la ligne de cette dialectique et en souligner le trait.

EUDOXE. — Cela m’oblige à revenir en arrière jusqu’à la cellule primitive — l’œuf humain — dont notre forme d’adulte n’est que l’expression diversifiée. A mesure qu’en se divisant, elle émet des centres distributeurs de son ordre propre, elle réalise aussi l’immanence de son savoir pratique dans une pluralité de structures et de fonctions. L’unité initiale n’est pas perdue pour autant ; son sceau imprime la marque de l’identité sur chacune des cellules filles. Des [159] organes naissent et entre-croisent le réseau de leurs relations réciproques.

Une connaissance obscure et agissante anime les fonds de la vie végétative. Quant au cerveau, il recueille sur sa trame — en accord avec son architecture propre — un reflet de la conscience omnisciente : la psyché.

CLAUDE. — Ce fait me paraît indéniable. Les lois qui ont présidé à la genèse du cerveau poursuivent leur jeu dans le déploiement de la fonction mentale ; nous pouvons les y découvrir ; elles continuent d’opérer selon une même norme. Parce que sous les aspects particuliers de toute fonction spécifique, l’unité primordiale demeure indéfectible, il est donc possible de remonter à la source initiatrice par delà les itinéraires incertains de la psyché.

EUDOXE. — Sans doute désignez-vous par le terme « source initiatrice » ce savoir — indescriptible dans sa nature — dont nous sommes à la fois l’œuvre s’accomplissant et la source d’émission en perpétuelle virtualité d’émergence.

CLAUDE. — C’est cela que j’entends... et plus encore.

EUDOXE. — Je suis prêt à vous suivre vers ce « plus ». Comment l’atteindrai-je ?

CLAUDE. — On se leurrerait à vouloir le rendre intelligible pour la pensée captive dans les mailles et méandres du cerveau.

EUDOXE. — Dois-je renoncer à le saisir de quelque autre façon ?

[160]

CLAUDE. — A l’instant où notre attention entière s’oriente juste vers la saisie de l’insaisissable, toute pensée s’éteint par la vertu de sa loi propre et la Connaissance demeure seule en nous-mêmes.

EUDOXE. — Si la percée, aussitôt qu’elle se réfère à l’arrière-plan, doit s’évanouir, à qui donc la Sagesse profiterait-elle ?

CLAUDE. — En se livrant ainsi à l’immersion dans leur source, les fonctions de l’esprit se régénèrent. Des fissures s’ouvrent par où la connaissance filtre vers la surface.

EUDOXE. — Quel avantage pratique l’homme en peut-il retirer pour lui, pour ses proches, pour les sociétés contemporaines et à venir ?

CLAUDE. — Vous formulez exactement la demande que je compte soumettre à Menon : quel bénéfice les sociétés humaines retirent-elles de la Sagesse ? J’ai réservé jusqu’à ce jour mes questions touchant le problème social, afin de l’aborder mieux, et aussi avec plus de compétence, vers la fin de nos entretiens.

Sur une note rédigée dès le début de nos rencontres, j’ai établi une sorte de réquisitoire contre le Sage. Elle a été composée sur la demande de quelques amis, afin de susciter des éclaircissements et commentaires. Voulez-vous en écouter la lecture ?

EUDOXE. — Si le Sage consent à comparaître, j’assisterai volontiers au débat.

[161]

CLAUDE. — La Sagesse n’a pas coutume de fréquenter nos tribunaux. Une figure humaine — celle de Menon — la représentera dignement par procuration. Je lui amène pour cette rencontre un opposant, mon ami Bose.

Mon cher Menon, un acte d’accusation a été dressé par des hommes de bonne volonté contre le Sage ; veuillez assurer sa défense, vous qui donnez, par-dessus toutes choses, une suprême valeur à la Sagesse.

MENON. — J’ai connu dans l’ancien temps une affaire semblable. Exposez vos griefs.

CLAUDE. — Première charge :

Le Sage n’apporte aucune contribution au progrès social, car il est indifférent à la misère du monde. Il s’entretient en termes obscurs avec des disciples, hommes et femmes, adorateurs de sa personne, au lieu de travailler au bien collectif.

Qu’avez-vous à ajouter, Bose, sur ce thème ?

BOSE. — Que le Sage représente un vestige du passé. Sa présence en plein XXe siècle est un anachronisme. J’ai visité dans mon pays ces endroits qu’on appelle Ashram, habitats du Sage ; on y enseigne et observe des traditions désuètes ; ce sont des foyers d’esprit réactionnaire. Je n’ai jamais entendu dans ces écoles discuter les problèmes sociaux dont l’homme moderne fait sa principale préoccupation.

CLAUDE. — Le débat menace déjà de dévier. Nous étions convenus de mettre en cause la Sagesse. Mais Bose attaque maintenant la figure du Sage de son pays — du moins telle qu’il croit la connaître.

BOSE. — De l’Inde au Japon, la figure traditionnelle du [162] Sage est familière à tout le monde. On sait qu’il faut entendre par là un homme inactif, retiré de la vie et dont la seule préoccupation est d’apprendre aux autres à ne pas vivre.

CLAUDE. — Avez-vous rencontré un de ces hommes que vous qualifiez d’inactifs ? Est-ce d’un contact direct, personnel, que s’inspire votre jugement ?

BOSE. — Je n’ai jamais ressenti le besoin de chercher un maître spirituel. Ma santé est bonne, mon équilibre excellent. Une constitution favorable me préserve d’avoir à souffrir de ce genre d’obsession. D’ailleurs, si j’étais en proie à cette fièvre, j’essayerais de la calmer à l’aide d’une simple thérapeutique — par la philosophie de la connaissance. Nul besoin d’un maître pour l’acquérir. J’ai de bonnes raisons pour me méfier des instructeurs et guides de tout acabit. Nos pays sont infestés de « saints hommes ». Depuis des millénaires, ils en consomment les ressources sans rien produire. L’Occident aussi a ses imposteurs : chefs de sectes, illuminés, mystiques de pacotille. Mais chez nous cette variété spéciale de parasites a longtemps asservi, exploité et retenu nos civilisations dans une phase primitive. Ces gens entretiennent et popularisent les plus dangereuses superstitions. La génération d’aujourd’hui a décidé d’en finir avec ces faux ascètes, ces instructeurs de vérité traditionnelle, ces solitaires de la nuit, ces baragouineurs d’une philosophie ésotérique, interprètes d’écriture sacrée, perroquets. Allez donc discerner dans une telle foule l’éventuel honnête homme ! Qui donc serait assez lucide pour reconnaître l’Eclairé ? si toutefois ce mot avait un sens réel [[20]](#footnote-20).

[163]

MENON. — Votre réquisitoire est accablant, Monsieur Bose ! J’admire que vous ayez su vous tenir à l’écart de ce monde d’embûches, vous qui portez si haut votre désir de vérité.

BOSE. — Que savez-vous de mes désirs ?

MENON. — Je constate qu’ils vous portent à refuser tout enseignement de qualité douteuse. Des hommes tels que vous sauront assainir le pays.

BOSE. — … en le purgeant d’abord de ses influences indésirables.

MENON. — Pour le reconstruire ensuite, je suppose, sur des fondations saines ?

BOSE. — Evidemment.

MENON. — Ce n’est pas une petite entreprise que de rebâtir une société et une civilisation. Cela demande une équipe d’hommes bien trempés et compétents. Des cadres à tous les échelons, une réserve de ressources. Vous aurez besoin de chefs capables d’initiatives, désintéressés et incorruptibles, entreprenants.

BOSE. — Je connais les difficultés de la tâche et quels obstacles notre volonté affrontera, nous sommes préparés pour la lutte.

MENON. — ... en vue d’une fin dont j’entrevois déjà la [164] réalisation. Votre système social a pour but d’établir le bonheur des hommes sur des bases inébranlables.

BOSE. — ... sur l’équité, par l’instauration d’un ordre de justice.

MENON. — ... un ordre humain ?

BOSE. — Cela va de soi !

MENON. — Je me demande si une société peut contraindre ses membres à être heureux selon des règles prescrites d’avance.

BOSE. — Elle en a le pouvoir. L’autorité collective organise des loisirs pour les citoyens, leur arrange des fêtes, garantit la sécurité sociale. En retour, elle exige le respect des lois. Une société ainsi régie assure dans son étendue entière un maximum de bonheur. Chacun y peut jouir en paix du fruit de son travail.

MENON. — Je souhaiterais faire l’expérience de votre état régénéré. On y doit vivre fort tranquille. Me permettrez-vous de formuler une réserve ? Une seule réserve ?

BOSE. — Si elle s’accorde avec l’intérêt général, son acceptation est certaine. Soumettez-la à notre examen.

MENON. — Tombez-vous d’accord avec moi que le bonheur dont notre société parfaite aura souci soit authentiquement un bonheur humain ?

[165]

BOSE. — De quel autre bonheur aurions-nous souci ? Ce n’est pas une termitière que nous voulons fonder, mais un monde enfin habitable où l’homme trouve sa joie.

MENON. — Avec des intentions aussi pures, vous devriez aboutir droit au but.

BOSE. — Le but, nous l’atteindrons par la coopération dans nos efforts — la discipline, la persévérance. Mais en premier lieu, une besogne d’assainissement s’impose ; le pays a besoin d’être nettoyé de ses superstitions.

MENON. — Votre programme est clair. Il réclame de vous une inlassable bonne volonté — dont vous êtes abondamment pourvu — et une science précieuse entre toutes et qui vous est encore entièrement étrangère.

BOSE. — Toutes les sciences sont représentées parmi nous. Les techniciens travaillent dans chaque branche à notre plan. Les événements ne nous prendront pas au dépourvu. Aucune discipline scientifique ne nous est étrangère.

MENON. — Il vous manque de connaître la nature de l’homme.

BOSE. — Nous avons les psychologues. Ils étudient les mécanismes déterminant les conduites humaines. Leur science est en plein essor. Des méthodes nouvelles s’appliquent à déconditionner l’homme et à le reconditionner entièrement sur commande. Faire un individu nouveau, utile à la société, en transformant une vieille machine, n’est-ce pas une belle réussite ?

[166]

MENON. — Les psychologues sont-ils capables de faire cela ?

BOSE. — Avec l’aide de certaines techniques, ils effacent de la mémoire d’un homme tous les vestiges de sa vie passée ; à la place, ils construisent une personnalité nouvelle.

On est en droit d’espérer qu’une race mieux adaptée aux idées modernes sortira un jour des laboratoires.

MENON. — ... et le psychologue de service lui inculquera le bonheur avec l’estampille de la fabrique.

BOSE. — Qu’importe l’estampille, si nous apportons à l’homme les conditions propres à le rendre heureux.

MENON. — L’idée part d’une généreuse intention, mais je doute de sa valeur pratique. Etes-vous sûr, en créant des conditionnements particuliers, qu’une joie authentique y restera longtemps attachée ? L’expérience m’invite à croire le contraire. Le bonheur n’est pas un produit élaboré par la mécanique cérébrale. Il habite au plus intime de la nature humaine. Le Sage sait l’y découvrir, parce qu’il connaît l’homme, véritablement et dans son essence.

BOSE. — S’il détient les pouvoirs d’apporter le bonheur à l’humanité, pourquoi reste-t-il égoïstement retranché dans la solitude ? Je veux savoir pour quelle raison il en réserve jalousement la formule.

MENON. — Jamais un Sage n’a refusé de transmettre la connaissance.

BOSE. — Il n’a pas souci d’instruire le peuple.

[167]

MENON. — Beaucoup de ses auditeurs sont gens du peuple.

BOSE. — L’avez-vous entendu parler ouvertement au grand public ?

MENON. — La Sagesse ne se distribue pas comme une denrée de consommation. Et puis, je répugnerais à en faire un article de propagande.

BOSE. — Vos scrupules m’étonnent. Moi, je l’afficherais très haut en lettres de feu sur les buildings. On l’inscrirait sur les menus des restaurants ; dans les plus beaux paysages, on retrouverait des slogans sur des affiches.

Si je croyais à la sagesse du Sage, voilà comment je servirais son programme de libération. Je l’enfournerais, bon gré mal gré, dans la gorge des gens.

MENON. — Le Sage souhaiterait qu’on le préservât de votre zèle.

BOSE. — La même pusillanimité l’engage à fuir l’action politique. Consentirait-il, d’après vous, à prendre place dans nos comités ?

MENON. — Sans aucun doute ; il siègerait au milieu de vous, pour peu qu’il en reconnût la nécessité sociale. Mais s’il vous prend fantaisie de l’inviter au conseil, préparez-vous à l’idée d’essuyer certains déboires. Cet homme sans compromission n’est pas facile à manier.

BOSE. — ... un caractère intraitable ?

[168]

MENON. — Il sait ce qu’il veut. Ses compagnons d’équipe ne joueront pas de lui comme d’une marionnette. Quant à le voir couvrir de son nom les petites et grandes infamies de la cuisine politique, c’est un espoir auquel mieux vaut renoncer. L’honorable motif de la « raison d’Etat » est un argument sans valeur à ses yeux.

BOSE. — Votre Sage a pris le chemin de l’impopularité.

MENON. — Aussi ne cherche-t-il pas à se rendre populaire. Il ne fait point de ces ridicules promesses qu’on ne saurait tenir. La haine de partis — comme toute forme de haine — lui est absolument étrangère.

BOSE. — Nous laisserons de côté cet homme de bien. Pour ma part, je m’abstiendrai de le tracasser dans ce bonheur, s’il vit comme tout le monde. Travaille-t-il ?

MENON. — Son métier le nourrit, lui et les siens. Il en retire les revenus nécessaires. Quant à son enseignement, c’est en toute gratuité qu’il l’accorde aux visiteurs.

BOSE. — A-t-il fait vœu de pauvreté ?

MENON. — Aucun engagement ne le lie. Ayant reçu de son instructeur la vérité gratuite, il la dispense à son tour avec la même libéralité.

BOSE. — Puisque cet homme pratique le désintéressement absolu, pourquoi ne distribuerait-il pas ses biens ?

MENON. — S’il commettait ce geste ostentatoire, vous lui [169] reprocheriez de vivre ensuite en parasite à la charge de la collectivité.

BOSE. — Le juste milieu est une difficile position.

BOSE. — A vous en croire, le Sage est dépourvu d’égoïsme. L’ambition ne l’effleure point. Il ne se produit en lui aucun calcul sordide. Intègre est sa nature, incorruptible, bénéfique. Toute sa conduite, comme son enseignement, s’inspire du plus pur amour des hommes.

Comme je souhaiterais que votre rêve fût vrai ! Mais un être semblable à ce type achevé d’humain n’est pas né encore.

MENON. — Peut-être, en effet, n’est-il pas né, car il n’appartient pas à l’histoire.

[170]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Chapitre XII

LA SAGESSE RETIRE
À LA MORT SON MASQUE

[Retour à la table des matières](#tdm)

EUDOXE. — Notre dialogue avec monsieur Bose a tourné court. Vous avez rompu l’entretien, Menon, par vos derniers mots sur le Sage.

MENON. — Je les ai oubliés, rappelez-les moi.

EUDOXE. — « Peut-être, en effet, n’est-il pas né, car il n’appartient pas à l’histoire. » Pourquoi cette concession ? Le sens de votre langage ambigu m’échappe. Cherchiez-vous à dérouter l’auditeur ? Bose s’en est allé raffermi. Il raconte partout que vous avez battu en retraite devant lui. Votre attitude lui donne raison.

MENON. — Dans ce qu’il dit, il y a du vrai. Le feu du dialogue s’est enfumé et éteint, faute d’aliment. Nous manquions de combustible. On ne fait pas crépiter une flamme avec du bois vert.

[171]

EUDOXE. — J’attendais une belle controverse et, pour finir, la victoire de Menon.

CLAUDE. — Mon cher Eudoxe, croyez-vous que Menon, lorsqu’il argumente, cherche à obtenir des effets de surprise ou qu’il se prépare un triomphe, une position de retraite ? Rien ne se confectionne d’avance en lui, sur le modèle d’un procédé dialectique ou d’une botte d’escrime. Il est pur de tout calcul. Le discours sort de sa bouche, en réponse naturelle à la situation du moment.

EUDOXE. — Je reconnais la spontanéité dont Menon nous donne le témoignage. Toutefois, dans ses rapports avec Bose, cette spontanéité a manqué son but qui est de convaincre l’interlocuteur.

CLAUDE. — L’interlocuteur ne souhaitait nullement se laisser convaincre. Voyez dans quelle disposition il est venu à la rencontre.

EUDOXE. — Il lui plaît de soutenir sa thèse. Blâmez-vous la polémique ? Est-ce un mal ?

CLAUDE. — Ce n’est pas un mal, mais un malheur. Autant l’entretien s’amplifie et s’élève quand il procède d’un échange de propos et d’un désir d’entente réciproque, autant il se rétracte lorsque les interlocuteurs s’affirment, chacun spasmodiquement, par la contestation stérile.

EUDOXE. — A votre avis, le dialogue a pris dès le début mauvaise tournure. Bose, en venant exhiber ses opinions toute faites, en a compromis le succès.

[172]

CLAUDE. — Il commit une erreur première en prenant position à l’égard d’un problème capital, sans avoir ouvert une enquête préalable. De vagues informations recueillies sans discernement lui ont suffi. Pour le reste, il consulte la doctrine partisane et puise son ardeur dans l’ardeur du groupe. Ce qu’est la nature de l’homme, et le bien véritable, il croit le connaître sans jamais avoir abordé la question. Avec une touchante bonne volonté, il compte infliger à l’humanité un bonheur préparé pour elle sur mesure. Aucun problème n’a mûri en lui, mais il déborde de la passion de bien faire.

EUDOXE. — C’est une disposition généreuse.

CLAUDE. — Généreuse peut-être... et certainement fatale à ses bénéficiaires qui payeront en souffrances chacune de ses erreurs.

EUDOXE. — Une phase transitoire de douleurs et de démarches incertaines accompagne inévitablement et partout l’actuelle transformation des modes de vie. Le monde contemporain nous offre un tableau déjà fort sombre ; les plus imprudents réformateurs arriveront difficilement — en dépit de leurs fautes — à en noircir la toile de fond. Quant aux personnages de détail, leurs couleurs nous importent peu ; elles se perdent dans l’ensemble.

CLAUDE. — Je ne sais s’il en est ainsi dans la généralité du monde. L’humanité subit-elle une somme de souffrance tellement grande qu’on ne puisse — par impéritie ou cruauté — l’accroître encore ? Sur ce point, je me réserve.

Il se peut qu’un pire malheur la menace. Elle a tourné sa [173] ronde, en proie au cauchemar, pendant si longtemps que l’heure est venue pour elle de marcher à la mort. Ses éclaireurs sont endormis en tête de file. La pesanteur du passé leur inspire le rêve de courir vers de nouvelles aventures.

EUDOXE. — Qu’avez-vous à dire, Menon, de ces dramatiques prophéties ?

MENON. — Ce ne sont pas des prophéties, mais des constructions visibles du temps.

EUDOXE. — Vous les confirmez donc ? Les considérez-vous comme inéluctables ?

MENON. — Singulière question. Vous me prenez pour une voyante en séance ? Dites-moi s’il dépend de vous d’engager vos rêves dans le cours qu’il vous plairait de leur assigner.

EUDOXE. — Oui, cela m’est parfois possible. Du moins partiellement.

MENON. — Alors, il n’est pas impossible au corps entier de l’humanité, créant en commun son cauchemar unanime, d’en infléchir le destin.

CLAUDE. — Je cherche à bien comprendre la signification de ces paroles.

EUDOXE. — Il serait invraisemblable que Menon nous proposât de rétrograder à contre-courant du progrès social.

MENON. — Ce serait trahir celui qui m’instruisit.

[174]

CLAUDE. — Engager le courant du rêve sur des voies tracées d’avance — vers la droite ou vers la gauche — me paraît également indésirable.

MENON. — Plutôt que d’en prolonger les errements, ne vaut-il pas mieux pour l’homme s’éveiller tout à fait ?

EUDOXE. — Qu’adviendra-t-il alors de l’histoire ?

MENON. — Il n’y aura plus d’histoire. La sagesse par sa venue mettra un terme à la tragédie et au ravage du temps. L’homme connaîtra — au cœur de la sagesse — sa propre vie dans celle de l’humanité entière.

EUDOXE. — La sagesse a-t-elle le pouvoir d’écarter de nous la peur quand vient l’instant de mourir ?

MENON. — Elle retire à la mort son masque, et laisse apparaître la réalité.

EUDOXE. — Si un autre que vous avait prononcé cette phrase, je lui aurais reproché d’assembler des paroles creuses. Mais, venant de Menon, les mots ont toujours un sens.

CLAUDE. — Pour moi, je refuse sa métaphore. Elle ne dit rien absolument. C’est une simple entrée en matière. Il veut nous faire parler entre nous et, pendant ce temps, nous quitter.

Le moment vient, Eudoxe, de presser l’homme de questions. Il se retranche dans une dernière forteresse, puis il disparaîtra, et nous ne le reverrons plus. Voulez-vous que nous menions ensemble cet assaut où l’on engage l’enjeu de sa vie ?

[175]

EUDOXE. — J’y mettrai toute l’ardeur dont je suis capable.

CLAUDE. — Menon, vous devez justifier à présent chaque mot de votre vocabulaire. L’enjeu est d’importance : il s’agit de la mort. Vous pouvez bien lui enlever, en paroles, son masque. Vaine image de rhétorique. C’est autre chose que nous cherchons auprès de vous. Vos métaphores ne contenteront pas le médecin qu’est Eudoxe.

MENON. — Quand je dis que la Sagesse retire à la mort son masque, je n’use pas d’une métaphore. La mort est bien un masque.

EUDOXE. — Le nom de masque convient à un visage d’emprunt, à un visage postiche ; il recouvre et cache sous son artifice une vraie figure. Prouvez-nous que la mort est un épouvantail plaqué sur la vérité.

MENON. — Regardons l’artifice jusqu’à tant qu’il ait disparu. Je prends votre place, Eudoxe, celle du médecin au chevet d’un malade finissant. Votre langue, votre pensée seront les miennes pour la durée d’une agonie.

Le corps d’un homme mourant devant nous se débat et, par intervalles, relâche la lutte. Une plainte s’exténue à sa gorge. Je me penche sur ce visage dont le regard commence à s’éteindre avec le retrait des yeux. Peu à peu, les plis du front s’effacent, deux grands sillons bordent la bouche.

Ce masque m’est familier depuis que je le vis pour la première fois dans mon enfance se poser sur un corps en agonie. Ce jour-là, une peur mystérieuse m’envahit. La terrible pensée me vint tout à coup que j’étais promis à cela comme les [176] autres — à la froidure, au silence, à la nuit, à la suffocation, à la détresse. Dans cet instant, la mort mit son germe en mon esprit ; elle me prépara aussi un masque pour le terme d’une lutte qui éteindrait mon souffle.

EUDOXE. — Et maintenant ! Direz-vous — parce que vous avez réfléchi, vécu et mûri — que l’idée de votre enfance n’était qu’une vaine pensée ? On ne récuse pas le témoignage de ses yeux et il ne suffit pas — pour rejeter l’évidence de la mort — de rappeler qu’un enfant fit sortir certain fantôme du brouillard de sa peur.

MENON. — Je le dirai pourtant.

Une autre rencontre avec l’image de la mort me revient en mémoire. Elle m’est advenue à l’âge de raison ; cela m’a beaucoup instruit. Durant une guerre d’escarmouches à laquelle je prenais part en compagnie d’un groupe de cavaliers, nous tombons dans le piège, à la sortie d’une gorge. L’un de nos camarades reçoit la pointe d’une lance en plein visage. Il succombe sous le coup. Sa face horriblement mutilée m’épouvante. Longtemps, elle hante mes nuits. Un soir d’hiver, cette figure hideuse fait apparition devant moi sous les traits d’un spectre. Je comprends que je vais perdre la raison ou mourir. Les plus réputées de nos sorcières thessaliennes essayèrent en vain leurs exorcismes.

C’est alors que des amis, me croyant incurable par les moyens ordinaires, me supplient d’aller consulter Socrate. C’est un très grand magicien, disent-ils. Et il a une recette contre la mort.

Aussitôt arrivé dans Athènes, je me mets en quête de l’homme. Il me reçoit dans la courette de sa maison, le soir de ce même jour, à l’heure où l’on allume les lampes.

[177]

— Est-il vrai, lui dis-je, que tu possèdes une recette pour conjurer les morts ?

— Tes camarades m’ont pris pour un enchanteur.

— C’est qu’ils ont reconnu ton pouvoir. D’après eux, aucun spectre n’est capable de te résister.

— C’est exact ; les plus tenaces d’entre eux, lorsqu’on les interpelle par leur vrai nom, se dissipent en fumée.

— Le mien — je veux dire celui qui me poursuit — se nomme Lykos. Vas-tu le faire comparaître ici sous la lampe ?

— Dis-moi comment il vint à te fréquenter.

Je lui raconte l’histoire de l’embuscade. Pendant que j’évoque le visage sanglant de Lykos, un froid intense coule dans mes os et je crois voir le masque funèbre prendre forme dans la lueur de la flamme. Aussitôt, Socrate interrompt mon récit :

— Qu’as-tu aperçu dans ma lampe, Menon ? Des moustiques ?

— Délivre-moi de cette affreuse chose, Socrate. Je suis incapable d’en supporter la vue.

— A quoi fais-tu allusion ?

— A Lykos. Il est en face de nous, dans ta cour.

— Es-tu certain que ce soit lui ?

— Aucun doute. Je vois son front défoncé, du sang lui remplit les yeux, inonde ses joues.

— Est-ce ainsi qu’il t’apparut, le jour de sa mort ?

— Je retrouve son image, trait pour trait.

— Alors, rassure-toi, ce n’est pas lui que tu vois.

— Socrate, tu as la réputation d’un moqueur. Cette fois la plaisanterie dépasse la mesure.

— Examinons le cas. Retourne-le bien. Mène le dialogue avec toi-même jusqu’à ce que la grossièreté de la farce se montre à découvert.

[178]

— J’ai beau chercher. Rien de plaisant ne m’apparaît dans l’histoire.

— Veux-tu que nous en reprenions ensemble le fil ?

— Interroge-moi à ton gré.

— Lykos, m’as-tu dit, a été tué sur le coup. Il est donc le seul compagnon de la troupe qui n’ait pas vu ce masque défiguré : son propre visage. Conviens-tu de cela ?

— Ce spectacle lui a été épargné. Une mort prompte l’a préservé d’en prendre conscience.

— Mais toi, Menon, tu gardes de lui cette dernière image dans ta mémoire, n’est-il pas vrai ?

— Je la retrouve sans cesse devant mes yeux.

— Elle occupe ton regard, elle y est née. Mais jamais elle n’occupa le regard de Lykos. Pour lui, ce visage de la mort violente n’a jamais existé ; il est entièrement étranger à son âme. Ton défunt camarade n’a pas connu ce revenant.

— Alors, Socrate, qui donc l’anime, je te prie, si lui, Lykos, son représentant par appartenance régulière, l’a ignoré de tout temps ?

— Tu m’as bien l’air, mon cher Menon, d’en être à la fois le créateur, le père et l’inséparable compagnon.

— Le lien vient de se rompre qui m’unissait au spectre. Je me sens libre, à l’instant, parce que cette larve m’a quitté. D’autres fantômes vont bientôt se détacher de moi. A mieux réfléchir, je découvre de merveilleuses perspectives dans la ligne de ta dialectique.

— Tu vois que l’incantation contre la mort a commencé d’agir. Veux-tu que nous poussions plus loin encore l’avantage ? Avant que notre lampe ait épuisé son huile, hâtons-nous de traverser les ténèbres. Le réservoir est plein et sa bonne huile attique durera jusqu’à l’aube.

[179]

J’ai laissé Socrate adossé contre une colonne de sa courette, au jour levant. Ses enfants se réveillent. Ma tête résonne de leurs appels pendant que je reprends place à côté de vous, Eudoxe, au chevet de l’homme en agonie. Le dialogue que j’échangeai avec le Sage d’Athènes convient à cet instant.

EUDOXE. — Son incantation contre la mort se poursuivra donc jusqu’à nous sans rupture.

MENON. — En regardant ce corps d’où sortent des plaintes et un halètement, je m’aperçois que je ne sais rien à son sujet. De fait, le drame se joue au dedans et non pas sur les lieux où tombe mon regard de faible pénétration. Ici encore, le masque funèbre me cache la vérité de l’expérience intime.

CLAUDE. — Il en reflète le cours. La tension des traits, des gémissements, un visage convulsé sont de clairs indices de la souffrance et de l’angoisse ressenties.

EUDOXE. — On risque de se méprendre sur la valeur de tels signes dont, souvent, les automatismes du corps sont seuls responsables. J’ai assisté des moribonds jusqu’à leur dernier souffle. Lorsque je les vois se débattre ou grimacer, quand ils émettent des plaintes, je me penche sur eux et leur propose de me confier leur mal. Car nous pouvons offrir un grand apaisement aux mourants. Beaucoup d’entre eux me répondent qu’ils souffrent à peine ; quelques-uns, malgré l’apparence tragique de leur agonie, se disent entièrement exempts de souffrance. Leur lucidité est évidente pourtant ; ils comprennent ma demande et me communiquent leur message en termes clairs.

[180]

CLAUDE. — Avez-vous un motif de croire que la conscience des mourants puisse rester en éveil jusqu’à la fin ?

EUDOXE. — Elle demeure vigilante quand les présences s’éteignent alentour et que le monde glisse dans l’inconsistance. Sa clarté se retire sous les brumes du coma ou derrière la confusion des idées qu’elle traverse encore par éclairs.

CLAUDE. — Sur quelles preuves repose cette assertion ? L’avez-vous induite des apparences ? J’hésite à croire que les moribonds vous aient initié à une expérience de l’ultime étape.

EUDOXE. — Je me garderais de vouloir tirer argument d’une apparence. Des témoignages m’ont été transmis de source directe. Parmi les moribonds, il en est qui sortent vainqueurs de l’agonie.

CLAUDE. — Ceux-là sont allés jusqu’à l’antichambre de la mort sans en franchir les portes.

EUDOXE. — J’ignore ce que l’on peut entendre par ces images d’ « antichambres » et de « portes ». Un médecin se refuserait à leur accorder aucun sens.

CLAUDE. — On ne peut dire qu’un homme se soit acheminé vers la mort, ni qu’il en ait connu les prémices, tant que subsistent les fonctions essentielles à sa vie — fût-ce sous la forme la plus ténue.

EUDOXE. — Un malade s’avance parfois si loin que tous [181] les signes de la mort apparente sont dûment enregistrés sur son corps — pendant quinze minutes — ensuite sa conscience mentale réapparaît. Accorderez-vous un intérêt au témoignage de cet homme ?

CLAUDE. — J’aimerais à l’entendre s’il a gardé un souvenir exact de son aventure. Mais que peut-il raconter d’autre que le récit banal d’une syncope ?

EUDOXE. — Il se peut qu’il ait beaucoup à nous enseigner.

CLAUDE. — En ce cas, je me méfie de ses fables. Les visitations de l’agonie l’invitent à broder des rêves sur un mythe.

EUDOXE. — Notre opposition mutuelle, Claude, va bientôt se réduire si chacun de nous examine le chemin déjà parcouru et la perspective d’une entente. Voici notre certitude commune : derrière les traits d’un masque funèbre, un être inaccessible à nos yeux mène vers son terme une expérience qui lui est propre.

Ce corps dont la silhouette se meut sous notre regard a pris forme dans notre champ de vision autant que sur un lit. Sa vue excite la compassion, l’effroi, la tristesse ; elle nous glace. La durable impression qu’elle laisse dans notre esprit construit une figure de la mort. Pendant ce temps se déroule, à l’autre pôle, la seule version véridique de l’événement : l’expérience intérieure de l’être invisible qui semble mourir.

CLAUDE. — Doutez-vous qu’il soit en train de mourir ?

EUDOXE. — Sur ce point en litige, mes yeux ne m’ont rien appris. Ils voient l’image d’un corps se débattre et, plus [182] tard, subir la dissolution. Mes sens reçoivent ce message sur leurs récepteurs. Mais je sais qu’un homme n’est pas seulement cette chose qu’on voit et qu’on touche. Il cache d’autres réalités.

CLAUDE. — Par quels mystérieux instruments d’enquête la recherche serait-elle portée au delà ?

EUDOXE. — J’apporterai le témoignage d’un homme qui a connu la lucidité de l’agonie — et peut-être un état semblable à la mort.

CLAUDE. — La véracité d’un tel document ne peut être vérifiée. Aucun critère ne lui est applicable.

MENON. — Un explorateur assez hardi et curieux de vérité en vérifiera l’exactitude s’il ose entreprendre la plus extraordinaire des aventures.

CLAUDE. — Par quel moyen ?

MENON. — Dans l’épreuve délibérée de l’expérience que, tôt ou tard, tout homme affronte.

CLAUDE. — Une anticipation de la mort ? L’aventure d’un rêve...

MENON. — Non pas un itinéraire de mythe, mais une très réaliste prospection dont le passage au-delà marque le prélude.

EUDOXE. — Avec vous, Menon, je me retrouve à mon point d’arrivée, allègre et alerte, sur le point de partir. Devant [183] mon agonie s’ouvre un passage. La vision des yeux se trouble de plus en plus. Mes mains veulent saisir un support qui a depuis longtemps disparu ; elles battent le vide. A mesure que les choses alentour fondent dans l’inconsistance, je deviens pour moi-même aussi inconsistant. Mon corps s’allège, délivré de l’oppression. Il est maintenant sans pesanteur.

C’est à peine si je perçois au loin le halètement de mon souffle. Une clarté m’absorbe depuis que la lumière des yeux s’est éteinte. L’ivresse annonciatrice d’un étrange bien-être s’empare de moi. Une certitude indéfinissable m’aspire à elle. Je ne dirige pas une seule pensée en arrière vers la vie : ma vie est présente dans cet instant, en entier.

Des rêves tombant de tous les horizons me livrent assaut, ils tournent en cercle ; leur fil m’enlace en de longs désirs, en des regrets. Des figures d’enchantement me fascinent, me terrifient, menacent d’éteindre la clarté.

MENON. — Si le mourant cède à la puissance de son dernier grand rêve, il aura manqué le passage au-delà. Les nuits d’un songe dont on ne se réveille pas ressemblent à l’éternité. Nul rythme n’en mesure le temps. Elles déroulent hors des cycles du cosmos leur semence première. Joies et peines y sont captives d’une illusion d’éternelle durée.

EUDOXE. — Les rêves ne me retiendront plus. Leur mouvement circulaire les disperse en brumes. Le flux se retire, je demeure. La descente va de moi vers moi dans l’abîme. Elle m’introduit au cœur d’une paix plus profonde que mon intime désir de vie.

MENON. — L’agonie est proche de son terme. Les voix s’éteignent. Un masque de la mort est tombé.

[184]

EUDOXE. — Il est disparu avec les rêves. Maintenant, la bourrasque se perd dans le silence. Menon a rompu le dialogue. Il n’y a plus personne à requérir, car enfin le vivant se retrouve. L’amour est sans objet, et c’est pour lui seul, en vérité, que resplendit sa gloire.

[185]

**Un compagnon de Socrate.
Dialogues sur l’expérience libératrice**

Note complémentaire
finale

[Retour à la table des matières](#tdm)

L’éditeur des entretiens publie ces derniers éclaircissements qu’il obtint de Menon en marge du dialogue sur la mort.

L’EDITEUR. — Il est à craindre que certains lecteurs n’interprètent incorrectement l’assertion finale d’Eudoxe : « Il n’y a plus personne à requérir, car enfin le vivant se retrouve. » On pourrait en conclure, à tort, à l’engloutissement et à l’extinction de l’individualité humaine dans le « passage au-delà ».

MENON. — Par la consommation de la mort, l’individu — cette réalité insécable et vivante — découvre dans la plénitude de la conscience son intégrité initiale.

D’où provient la crainte d’être englouti et de s’éteindre ? Une erreur d’optique la fait naître. Parce que la pensée de l’homme se replie dans l’engourdissement d’un état immature, elle tend à choir, sur les pentes, au long des lignes de moindre résistance. Une viscosité l’oblige d’adhérer étroitement à ses propres créations. Les mots l’astreignent à leurs lois. Quand une trop naïve et littérale interprétation des [186] métaphores sollicite l’esprit, des doctrines se moulent en idéaux, spéculations délirantes. Un grand remous de rêves agite constamment l’état de veille. Des fièvres de croissance jettent l’homme dans une frénésie d’action désordonnée.

L’EDITEUR. — De quel remède relèvent ces troubles de la réfraction mentale ?

MENON. — D’un accélérateur de maturité.

L’EDITEUR. — À l’instant de la mort, que reste-t-il de l’individu ?

MENON. — Si le mourant échappe aux illusions d’un rêve sans fin, l’immaturité tombe de lui. Il s’éveille.

L’EDITEUR. — Ce que la mort détruit, ce n’est donc point l’individu, mais son immaturité ! Ne devrais-je pas dire, au surplus, que l’état immature n’est pas une chose pourvue d’existence ; il n’y a pas en elle de réalité à part. Aucune force n’entre en jeu pour l’anéantir. Qu’advient-il d’un aliéné quand cesse l’aliénation ? Le fou serait-il mort ? Où partent les personnages de son thème délirant ?

Fin du texte

1. Cf. *Essais sur l’Expérience libératrice*, p. 47. [↑](#footnote-ref-1)
2. Platon applique l’heureuse expression de « pilote de l’âme » — ψυχῆς ϰυϐερνητης — au principe d’intelligibilité qu’il désigne sous le nom de Νοῦς Cf. PLATON, *Phèdre 247 d*. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. PLATON, Phèdre ῞Αρχὴ δε ἄγενητον *245 c. d*. [↑](#footnote-ref-3)
4. Anhypothétique : expression empruntée au lexique de Platon et désignant l’ultime principe établi au delà de toutes hypothèses. [↑](#footnote-ref-4)
5. Cf. PLATON, *Théétète* : « Mais qu’est-ce que l’homme ? Par quoi une telle nature se doit distinguer des autres en son activité et passivité propres, voilà quelle est sa recherche et l’investigation à laquelle il consacre ses peines. » *174 b*. [↑](#footnote-ref-5)
6. Bien entendu, le « dialogue devant le Sage », dont il est fait mention ici comme dans la fin de la Préface, se déroule dans le monde intérieur du sujet à l’écoute de lui-même. [↑](#footnote-ref-6)
7. Le nom de Menon est inscrit sur un ostrakon recueilli sur l’Agora d’Athènes ; il figure aussi sur une inscription conservée au musée de Delphes. (*Note de l’Editeur*.) [↑](#footnote-ref-7)
8. Anamnèse : l’évocation socratique du souvenir d’éternité. [↑](#footnote-ref-8)
9. Claude entend par l’expression « distance incommensurable », évoquer autre chose qu’une mesure spatiale ; il veut situer l’observateur hors des catégories du temps et de l’espace. Sa déclaration rejoint celle du grand physiologiste Sherrington dans une étude que ce savant consacre au principe du moi. Il écrit : « Le moi se trouve central dans un monde de choses, lui-même existant sans contours ni forme, ni dimensions, invisible, intangible, dépourvu d’attributs sensibles, durable d’une durabilité sans longueur de durée, quand on le compare aux choses. Position sans magnitude. De ce moi (*this I*) nous sommes bien plus immédiatement conscients que du monde spatial autour de nous, car il est notre expérience directe. Il *est* le soi (*the self*). Et pourtant il n’a jamais été vu ni senti, et bien qu’il possède le langage jamais il n’a été lui-même entendu... invisible, intangible, non perceptible il demeure inaccessible aux sens, bien qu’il soit lui-même connu de lui-même directement... donnée de première main et inexpugnable. » (Ch. SHERRINGTON, *Man on his Nature*, Cambridge, 1946.) [↑](#footnote-ref-9)
10. Voir R. GODEL, *Socrate et Diotime*, note complémentaire n° 8, Edition « Les Belles Lettres », Paris. [↑](#footnote-ref-10)
11. Cf. PLATON, *Phèdre : 247 c. d.* [↑](#footnote-ref-11)
12. Ψυχῆς ϰυϐερνήτης *Phèdre 247 d*. — « pilote de l’âme ». [↑](#footnote-ref-12)
13. Au sujet de l’attitude du Sage à l’égard des Problèmes Sociaux, le lecteur est prié de se reporter au Dialogue XI : Le Sage est-il indifférent à la misère du monde ? [↑](#footnote-ref-13)
14. La Péninsule des Dardanelles ou Propontide. [↑](#footnote-ref-14)
15. Myste : initié d’un mystère. [↑](#footnote-ref-15)
16. Chital : un daim moucheté particulier à l’Inde et à Ceylan. [↑](#footnote-ref-16)
17. Langours : singes himalayens à pelage brun et tête blanche. [↑](#footnote-ref-17)
18. Voir dans la revue *Synthèses* (Bruxelles), n° 108-109, mai-juin, l’article : R. GODEL, « L’homme devant un miroir : essai d’épistémologie biologique. » [↑](#footnote-ref-18)
19. Par épigénèse. [↑](#footnote-ref-19)
20. Il apparaît, de toute évidence, que M. Bose n’a jamais approché un Sage de son pays. Ses propos démontrent qu’il ignore entièrement les forces spirituelles et la valeur de la tradition métaphysique toujours vivante aux Indes. Nous n’entrerons pas en polémique avec lui. (*Note de l’Editeur*.) [↑](#footnote-ref-20)